

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TRIPTYQUE ANALYTIQUE DU DISCOURS SUR LA SEXUALITE DANS
L'ESPACE MEDIATIQUE FRANÇAIS, À L'ÈRE DU NÉOLIBÉRALISME
CUL, SEXE ET SEXUALITÉ : LA MÉDIATISATION DE L'INTIME

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR

CÉCILE SONIA EYAAN

MAI 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je veux exprimer toute ma gratitude à M^{me} Danielle Gariépy, assistante à la gestion des programmes d'études avancées en communication; et aux professeurs du Département des communications de l'UQAM avec qui j'ai eu la chance de travailler tout le long de mes études.

Je tiens tout particulièrement à remercier M. Charles Perraton pour m'avoir fait découvrir la sémiologie et m'avoir apporté son soutien à tout au long de la maîtrise en communication.

Je remercie également M. Jean Pichette d'avoir accepté la direction de ce mémoire. Il m'a admirablement dirigé durant mon séjour à Montréal et m'a laissé une certaine liberté stylistique.

Gina je m'adresse directement à toi pour te remercier chaleureusement. La pertinence de tes remarques et ton soutien m'ont permis de terminer ce mémoire, alors que j'ai failli me décourager à maintes reprises. Que Dieu te bénisse pour l'amour que tu témoignes à tes étudiants.

Je veux remercier toutes les personnes qui, par leur aide directe ou indirecte, ont contribué à l'aboutissement de ce travail. Mes remerciements vont tout particulièrement à Bernard Ollagnier, qui m'a énormément épaulé dès mon retour en France. Je remercie Maryvonne Le Port, qui a relu chaque détail de cet essai et qui, par ses corrections et ses encouragements, m'a donné une confiance que je saurai garder. Un grand merci à Cécile Dauvergne pour ses précieux commentaires ; et à Christine Lacaze pour sa contribution.

Merci aussi à toutes les personnes que je suis allée déranger pendant les différentes phases de ce travail. Mon frère et mes sœurs, Damario Isabelle, Damario Alexandra, Victor Shubin, Jessica Missongo, Nada Moufawad, Koua Hindo Jean Clotaire Bocco, Daniel Breton.

Une profonde reconnaissance à mes parents. Je leur dois ma curiosité intellectuelle, mon goût de la recherche. Un grand merci pour l'immense amour qu'ils me témoignent.

AVANT-PROPOS

Présentation de la chercheuse et de son objet d'analyse.

Avant la recherche qui va suivre, je désire me présenter à vous. Le but n'étant pas de raconter mon histoire, mais d'expliquer succinctement les motivations qui ont animé cette analyse.

Depuis l'équivalent du Cégep jusqu'à la maîtrise j'ai étudié les sciences économiques en France. Alors que mes études me destinaient à devenir économiste ou consultante, j'ai décidé de prendre une pause des chiffres et des courbes en travaillant dans le secteur du marketing. Puis survint le virage intellectuel. À l'origine de ce bouleversement il y a deux mots : La Main invisible ; c'est une célèbre expression de l'économiste Adam Smith – le père fondateur du libéralisme économique – qui préconise que dans une société où les intérêts individuels et les pulsions égoïstes s'entrechoquent il existe une main invisible qui régule les aléas du marché. L'offre et la demande des biens vont donc s'harmoniser par des mécanismes amoraux ; et sans l'intervention d'un tiers comme par exemple l'État. Bien qu'étrange, cette métaphore m'a toujours fascinée. Comment une partie du corps humain et de surcroît invisible pouvait-elle pallier aux déchéances du marché ? N'ayant pas trouvé de réponse satisfaisante et m'intéressant aux différentes formes de communications humaines, j'ai décidé de poursuivre ma réflexion en m'inscrivant à une maîtrise en communication. Le but étant de voir si une communauté pouvait trouver des solutions à ses maux sociopolitiques en se passant de véritables mains tendues.

Au fur et à mesure que je m'imprégnais des différentes approches de la communication, une affirmation grandissait en moi : la société occidentale est la somme des intérêts individuels et des sentiments égoïstes ; et si les lois sont indispensables pour délimiter aux hommes le cadre d'exercice de leurs libertés, nous nous préoccupons davantage de nos désirs que de ceux de la communauté. À ce stade, ma réflexion peut vous paraître curieuse, mais c'est ainsi que les pourtours de mon objet de recherche se sont dessinés.

Plus je questionnais la société, plus je cherchais un antidote pour rendre cette main visible. À force de chercher j'ai trouvé. Selon moi, l'endroit où les intérêts individuels deviennent des intérêts collectifs, le lieu où la concurrence n'a pas lieu d'être est la sexualité. Et oui, à cet instant la sexualité se présenta à moi comme l'un des derniers bastions à l'abri des forces du marché. Il est vrai que la prostitution et la pornographie sont des représentations marchandes de la sexualité, mais je me plaisais à croire que dans la majorité des cas le sexe était avant tout un trait d'union unissant deux être happés par le même désir.

Par souci d'honnêteté, je précise que je n'ai pas défini la sexualité comme objet de recherche toute seule. L'élément déclencheur a été Mai 68. En effet, à la veille de l'anniversaire de cette révolution, un grand nombre de livres, de documentaires et de débats rappelant l'histoire de cette période se sont invités sur la place publique. Même le corps politique s'en est mêlé. Le 29 avril 2007, à Bercy, le président français Nicolas Sarkozy a dit : « Il faut liquider une bonne fois pour toutes Mai 68 ». Quel est cet héritage que certains veulent liquider et que d'autres veulent préserver à tout prix ? Voilà une question qui méritait que je m'arrête un instant. Mon incompréhension était d'autant plus grande, car, dans ma vie familiale, mai 68 ne représentait pas une période majeure de l'histoire. En soixante-huit mes parents vivaient en Afrique. Il va sans dire qu'à cette époque le continent noir était à des « années-lumière » d'associer la liberté à la sexualité. Ainsi, bien qu'étant française et vivant dans un pays où la liberté sexuelle s'est normalisée, il m'a fallu du temps pour réaliser que ma construction de jeune femme et ma perception des rapports amoureux sont indissociables de cette révolution ; car même si on ne se questionne pas toujours sur l'origine de nos acquis, le fait est qu'ils sont bien souvent issus d'une contestation.

La deuxième question ayant clarifié mon objet d'analyse est la suivante : pourquoi, quarante ans plus tard, les médias s'intéressent-ils toujours autant à mai 68 ? J'étais encore loin d'avoir une réponse, toutefois, tout processus communicationnel comporte des enjeux. D'après le Petit Robert, un enjeu est une somme d'argent ou un élément que l'on peut perdre ou gagner dans une partie de jeu. Ainsi, bien que les émeutiers aient « libéré la sexualité », cette dernière était toujours synonyme de gain ou de perte. Étaient-ce des enjeux identitaires, relationnels ou conatifs ? Je n'en savais trop rien. Je savais juste que je devais chercher, décrire et comprendre ces enjeux. Il fallait donc que j'analyse le discours des médias sur la

sexualité, puisque c'est grâce à eux que mon objet de recherche a pris véritablement forme. Pour réduire mon champ analytique j'ai opté pour la télévision, car c'est le canal médiatique le plus complet et le plus populaire. La télévision, en effet, est riche en communication verbale ; mais peut-être autant, voire plus, en communication non verbale. Les rictus, les mouvements du corps, les plans des caméras (etc.), tout est discours à la télévision.

Après avoir trouvé mon objet de recherche, un deuxième problème se présenta à moi. Comment parviendrais-je à démontrer que la sexualité – un acte charnel durant lequel le langage n'est pas toujours utilisé – est une forme de communication ? Ma réponse, je l'ai trouvée auprès des théoriciens de l'école de Palo Alto. Comme l'a si bien dit Paul Watzlawick « on ne peut pas ne pas communiquer ». En d'autres termes, la communication interpersonnelle est un acte verbal ou non verbal. Dès lors, la sexualité m'apparut comme un terrain communicationnel à l'intérieur duquel les mouvements, les silences, les regards se rencontrent pour sous la forme d'un langage.

Néanmoins, si les chercheurs de l'École de Palo Alto me permirent de définir la communication, leurs recherches s'effectuèrent la plupart du temps au sein de petits groupes comme la famille. Dans mon cas, c'est avec un groupe plus grand que je voulais travailler. Ce qui m'intéressait, c'était la compréhension des rapports interpersonnels au sein d'une société dans son ensemble. Parce qu'au final, la raison qui m'a poussée à effectuer cette analyse est celle de comprendre la société dans laquelle je vis. C'est donc par élimination que j'ai trouvé l'angle d'approche communicationnel le plus adapté à mon objet. Parmi les approches que j'ai étudiées, l'approche psychosociologique revenait à faire des interviews et me semblait peu adaptée à ma démarche. Avec l'approche sémiotique, je savais que je risquais de me noyer dans une mare de termes et de signes complexes, chose que je voulais absolument éviter. Il me restait deux choix : l'approche symbolique et l'approche sociopolitique. Bien que les théories sur l'imaginaire collectif m'aient captivée et que j'adhère à l'analyse selon laquelle les mythes sont à l'origine de la construction d'une société, l'approche sociopolitique me donnait un plus grand espace de réflexion. En effet, la politique, permet de construire les rapports entre les individus. La politique est une médiation qui permet de garder un écart entre les individus. De plus, en mai 68, la liberté sexuelle s'inscrivait dans un ensemble d'enjeux politiques.

Sur le plan de l'écriture, j'admets que mon style est parfois précieux et passablement académique. Néanmoins, c'est mon amour de la littérature et de la poésie qui l'ont construit. Pour un travail aussi long, parfois même pénible, jouer avec les mots m'a permis de rendre ma tâche plus facile. Toutefois, le travail stylistique est venu bien après, car le plus important de mon travail réside dans la recherche et la démonstration.

Si les sciences de l'Information et de la Communication (SIC) sont particulièrement adéquates pour l'étude des médias, pour un travail aussi riche et vaste, nous avons eu recours à l'histoire, la sociologie, l'économie, la politique et l'art ; raisons supplémentaires pour lesquelles j'ai choisi d'écrire sous la forme de l'essai. Avec l'essai, je me suis permis certaines libertés, tant sur le fond de mon travail que sur la forme, que je ne me serais pas permises dans un mémoire classique. Ainsi, je définis un essai comme étant une prise de parole écrite; c'est-à-dire une production intellectuelle durant laquelle le chercheur regarde, questionne, décrit et critique le réel à partir d'éléments à relier à son vécu.

Vous savez l'essentiel ; je peux à présent commencer cette analyse.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	II
AVANT PROPOS :	III
RÉSUMÉ.....	IX
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
DÉMOCRATIE ET LIBÉRATION SEXUELLE.....	12
1.1 De L'individualisme démocratique à l'individualisme sexuel.....	14
1.1.1 <i>Quand Narcisse regarde la télévision</i>	17
1.1.2 <i>La fabrique du sexe en solitaire</i>	20
1.2 Tout dire, Tout montrer, Tout voir.....	25
1.2.1 <i>Lorsque les médias baissent les vitres teintées</i>	26
1.2.2 <i>De la prostitution sacrée à la pornographie désacralisée</i>	34
1.3 Valeur et enjeu du libéralisme sexuel.....	41
1.3.1 <i>La valeur d'échange de la sexualité</i>	42
1.3.2 <i>Le roi Sexe siège sur son banc</i>	47
CHAPITRE II	
LA MISE EN SCÈNE THÉÂTRALE DONT TOUT LE MONDE PARLE	51
2.1 Parlons à tout le monde de notre méthode d'analyse.....	53
2.2 Ce formidable bordel démocratique dont tout le monde parle !	59
2.2.1 <i>Distribution des personnages principaux</i>	60
2.2.2 <i>Dispositif scénographique</i>	62
2.3 Prologue.....	63

2.3.1 <i>Quand Thanatos vole un baiser à Hélène</i>	63
2.3.2 <i>Le soir où Marianne pleura la mort de sa petite Clara</i>	68
2.3.3 <i>Du sang versé par amour à la mort dans le sang</i>	75
Épilogue.....	82

CHAPITRE III

LA SPECTACULARISATION DU SEXE PAR LES MEDIAS.....	84
3.1 Histoire de cul – en clair – sur les écrans médiatiques.....	86
3.1.1 <i>Étalage de cul sur les stands médiatiques</i>	86
3.1.2 <i>La pornographisation des médias</i>	89
3.2 De la laïcité érotique à la religiosité sexuelle.....	92
3.2.1 « <i>La sacralité laïque</i> » du sexe dans le temple médiatique.....	92
3.2.2 <i>Quand l'intime se fond dans la masse</i>	95
3.3 Culture, pub et sexualité.....	97
3.3.1 <i>Quand Éros se joue de la culture</i>	97
3.3.2 <i>La conquête sexuelle des pays du sud</i>	102
CONCLUSION.....	106
BIBLIOGRAPHIE.....	110
ANNEXES.....	115

RÉSUMÉ

En quarante ans, comment sommes nous passés d'une vision libertaire de la sexualité à une vision libérale ? En analysant tout au long de cette production intellectuelle le discours sur la sexualité dans l'espace médiatique français, voilà la question à laquelle nous allons tenter de répondre. L'importance de cette question pour la compréhension de la société contemporaine est à démontrer, compte tenu de la rareté des études qui lui sont destinées. L'abondance de la sexualité médiatisée est en effet fréquemment mise en lumière. Cependant, la sexualisation des médias n'a – à notre connaissance – fait l'objet d'aucune analyse. Or l'étude de ces deux aspects du phénomène semble capitale ; car, loin de concerner le seul domaine des plaisirs, ce processus de communication médiatisé donne des indices concernant l'évolution de la communication humaine et ses enjeux en France à l'heure de la mondialisation.

La démocratie et son principe de liberté apparaît comme un élément fondamental de l'évolution de la société française. Dans la mise en contexte, nous récapitulerons brièvement les mouvements de contestation de la deuxième moitié du vingtième siècle, dont l'apogée se cristallise en mai 68.

Le choix de cette date comme point de départ sera démontré tout au long de la première partie, car selon nous, c'est à partir de cette date que la conception individualiste de la société va prendre le dessus sur la conception collective. Les minorités sexuelles, qui étaient jusque-là considérées comme des groupes anormaux vont s'émanciper ; de même, la pornographie va prendre son envol et devenir une activité lucrative. Dès lors, les langues se délient, la sexualité se banalise, voire se marchandise à tel point que ces valeurs font échos aux principes néolibéraux. Évoluant ainsi dans un climat de spéculation généralisée, nous analyserons ce que révèle la médiatisation du sexe sur l'évolution de la communication humaine ?

La deuxième partie de ce travail est une étude de cas. Nous analysons le discours érotique du magazine culturel *Tout le monde en parle*. Cette émission remplie de références à forte connotation sexuelle est intéressante, car elle démontre le niveau de sexualisation atteint par les médias. Notre étude s'effectue à partir d'un corpus sélectionné durant la période de manifestation anti CPE ; car, d'une part, plusieurs observateurs français se sont demandés s'il s'agissait des prémices d'un nouveau mai 68 ; d'autre part, il nous a semblé important de voir si, en période de crise, le discours du talk-show était plus axé sur les batifolages que sur les craintes des jeunes.

Afin de saisir le contenu érotique de l'émission, nous élaborons notre étude sous la forme d'une pièce théâtrale, en trois actes et en trois analyses détaillées. D'une part la mise en scène permet de rester dans le cadre de l'émission, c'est-à-dire d'éviter le mélange des points de vue des personnalités publiques avec le discours des acteurs, et d'autre part de faciliter l'appréciation de l'analyse pour le lecteur. Dès lors que la sexualité occupe une place importante dans *Tout le monde en parle* peut-on encore garantir le rôle réflexif de l'émission ? Telle est la question à laquelle nous allons tenter de répondre durant cet essai.

Le dernier chapitre est une réflexion sur la spectacularisation du sexe dans les médias. À travers les calembours *cul*, *cul-te* et *cul-ture*, nous verrons qu'en ce début de millénaire – et malgré les luttes d'antan –, le discours érotique de la télévision atteste que les médias participent pleinement aux transformations de la représentation de la sexualité ; et cela pour différentes raisons que nous allons décrypter. Ainsi, en ces temps de libéralisme économique, à l'heure où l'échange libidinal s'insère dans une logique marchande, quelle est la fonction des médias occidentaux ?

Mots clés : liberté, démocratie, libéralisme, communication sociopolitique, altérité, sexualité.

« Il y avait la civilisation athénienne, il y a eu la Renaissance,

et maintenant on entre dans la civilisation du cul. »

JEAN-LUC GODARD, *Pierrot le fou*

INTRODUCTION

Lettre à Jean Luc Godard

Cul, sexe et sexualité ! Voici trois des chemins qui mènent en France.

Empruntez, Monsieur le cinéaste, le premier chemin du labyrinthe, puis le deuxième et enfin le troisième, et vous arrivez à la même conclusion : malgré la propagande, la civilisation française ne se porte pas si bien ! Elle se situe dans un carrefour où Impasse et Débouché se confondent.

Mes compliments Jean-Luc Godard. Trois ans avant la révolution sexuelle française vous prophétisiez déjà l'avènement du libéralisme sexuel – symbole de l'actuelle civilisation française –, alors que vous n'aviez sous les yeux et dans les oreilles que de très minces indices. Dans *Pierrot le fou*, vous constatiez avec amertume que celle-là même qui fut appelée Attique en raison de ses *Dinos à figures noires* et ses traités sur l'art oratoire, celle dont les *Jardins des délices* et ceux de Voltaire suscitèrent réflexion et contemplation, n'est plus que les vestiges d'une société dont les fondements s'écroulent sous le poids du sexe.

Autrefois, Athéna la prospère et Rinascita l'illuminée – par leurs recherches philosophiques et démocratiques – couvrirent la civilisation européenne d'or et de gloire. Aujourd'hui, Culus la « libérale-libertaire-libertine » s'applique à imaginer la France, voire l'Occident par « un cul bien dodu », faisant ainsi le bonheur des publicistes. Tout cela peut paraître simplificateur, néanmoins le fait qu'une civilisation, jadis si riche culturellement, ait gardé les trois premières lettres de son trésor pour le métamorphoser en la partie annale du corps humain nommant vulgairement l'acte sexuel en dit long sur les bouleversements qui se sont récemment opérés en France.

Aujourd'hui un incessant tapage sexuel trouble les médias. La parution chaque année d'un grand nombre de romans avec le sexe pour personnage principal ; l'uniformisation du discours – à caractère sexuel – dans les émissions télévisuelles ; les chansons polissonnes qui

fourmillent sur les ondes FM et que fredonnent les plus jeunes lors des pauses déjeuner ; le parler sexe qui a remplacé le parlé français, et que l'on retrouve dans une quantité de dictionnaires disponibles en librairie ou sur Amazon.fr¹, sont les signes que le cul est bien le sceau de l'actuelle civilisation française.

Prétendre que la sexualité a vu le jour au sein de la société contemporaine serait mal venu de notre part. Les œuvres érotiques de la grotte de Lascaux², la permissivité sexuelle gréco-latine illustrée notamment par les fresques de Pompéi sont des indications incontournables – bien que parfois mal interprétées – prouvant qu'une liaison entre la sexualité et l'Occident existait déjà hier, et même avant-hier. En revanche, aujourd'hui, tout laisse croire que cette globalisation du postérieur s'insère dans une logique purement économique.

Aujourd'hui, nombreux sont les penseurs qui s'interrogent sur « le développement durable » du sexe. Cependant, en France, la question de savoir comment, en quarante ans, sommes nous passés d'une vision libertaire de la sexualité à une vision libérale n'a pas encore été clairement posée. La généralisation du discours sur la sexualité dans l'espace cathodique – carrefour des échanges communicationnels interindividuels – impose un questionnement attentif ; car, tacitement, c'est l'ensemble de l'imaginaire et de l'identité de la civilisation française contemporaine que nous interrogeons.

Décrire le discours des médias sur la sexualité et comprendre les raisons de ce discours, tel est le leitmotiv qui jalonne ce projet. Cet objectif, à la fois vaste et général, s'inscrit dans le contexte de normalisation de toutes les formes de sexualité. L'appréciation de ce phénomène contemporain nécessite, en outre, l'examen du passé. Pour cette raison, nous ferons à quelques reprises œuvre d'historienne.

Pour traiter ce vaste sujet, nous nous plaçons délibérément dans une approche générale du discours sur la sexualité. Un travail pointilleux s'impose donc à nous. *Ipsa facto*, l'étude peut manquer par moments d'approfondissements. C'est donc au lecteur averti de saisir que le but de cette entreprise n'est pas de détailler chaque élément de la sexualité humaine. Ce projet est plus modeste, qu'il nous suffise d'introduire le lien existant entre les médias et la sexualité.

¹ [En ligne] [www.amazon.fr/s?ie=UTF8&rh=n%3A919470&page=1/]

² Georges Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève. Albert Skira, 1980, 165 p.

L'abondante bibliographie proposée au fil des notes invite chaque lecteur à poursuivre la réflexion sur les différents angles de l'objet d'étude.

Nous allons regrouper nos intentions en trois essais autonomes, mais formant dans le même temps un triptyque analytique indivisible. Chaque essai est un aspect de l'analyse du discours sur la sexualité avec une question générale et une structure qui lui est propre. Dans le premier essai nous analyserons ce que révèle la médiatisation du sexe sur l'évolution de la communication humaine. Le deuxième pôle est l'étude du cas *Tout le monde en parle*. Cette analyse nous servira de support pour notre troisième partie. En analysant attentivement une émission il sera plus simple de passer par la suite de l'autre côté de l'écran et voir de l'intérieur comment procèdent les médias. Néanmoins, nous constituons ce travail de telle sorte que les questions générales s'imbriquent entre elles, cela dans le but de composer une seule et unique œuvre.

Le premier essai de cette étude est un apport théorique – parfois atypique et audacieux – nous permettant d'analyser la sexualité au sein de l'appareil démocratique. La grande question que soulève cette partie est la suivante : À l'ère du libéralisme économique, que révèle la médiatisation du sexe sur l'évolution de la communication humaine ? Notre hypothèse sectorielle est que la télévision française présente les rapports intimes car la sexualité est un véritable objet de pouvoir.

Le deuxième pôle est l'analyse du discours sur la sexualité d'après le cas *Tout le monde en parle*, émission télévisée présentée par Thierry Ardisson. L'analyse de ce « talk show » franco-français est pertinente, car *Tout le monde en parle* est l'un des programmes les plus regardés par la jeunesse française, et l'un des rares talk show français diffusé chaque semaine sur TV5. De plus il est intéressant d'analyser une émission française qui dépasse la sphère hexagonale, car, dans la troisième partie, nous verrons que la sexualisation des médias n'est pas simplement un phénomène français mais occidental. Si l'on s'en tient à la sexualité, l'une des caractéristiques de cette émission – animée par des anciens soixante-huitards – est d'avoir remis sur le devant de la scène des fanfaronnades vieilles de quarante ans. Dès lors que la sexualité occupe une place importante dans de *Tout le monde en parle* peut-on encore garantir le rôle réflexif de l'émission ? Selon nous, en instrumentalisant le sexe dans le but

d'augmenter son audimat *Tout le monde en parle* concourt au formatage d'un peuple incapable de se questionner sur la crise française sans passer par le médium sexe.

Dans notre dernier essai, nous élargissons notre réflexion à l'ensemble des médias occidentaux. Durant les deux premiers essais nous avons délimité notre analyse à la télévision française. Néanmoins, au fur et à mesure de nos recherches, nous avons constaté que le discours de la télévision française est commutable avec ceux d'autres médias occidentaux. La raison est que, d'une part, de nombreuses télévisions, radios et magazines se regroupent en un puissant cartel médiatique. Leur contenu tend donc à s'uniformiser ; d'autre part, les frontières culturelles de l'Occident se sont rétrécies, il en résulte que de nombreuses émissions citées dans ce travail sont des productions américaines et européennes diffusées en France. Ainsi, bien que l'analyse du discours sur la sexualité de la télévision française soit à relier à l'évolution de la communauté hexagonale, à bien des égards elle se fait l'écho de phénomènes identiques se produisant chez nos voisins.

La question que soulève cette partie est la suivante : dans une ère où l'échange libidinal s'insère dans une logique marchande, quelle est la fonction des médias occidentaux ?

Nous subodorons que la spectacularisation du sexe par les médias justifie la marchandisation de la sexualité. Le sexe devient ainsi l'acteur principal d'un gigantesque « spot » publicitaire.

Si de nombreux auteurs sillonnent les pages de ce travail, c'est parce que notre assise argumentative part du postulat que la communication est partout et que le sexe est un tout. Ainsi nous utilisons pour cette analyse un nombre varié de savoirs – la philosophie, l'histoire, la politique, les arts, la sociologie, l'économie, ... –, afin de ne pas nous engluer dans les parties singulières du sexe.

Par cette étude, c'est l'ensemble de la société que nous questionnons. Nous renonçons d'emblée à faire le procès des médias que nous ne jugeons pas comme étant responsables de l'omnipotence et de l'ubiquité du sexe. Selon nous, ils ne sont en premier lieu que des supports techniques de diffusion d'information, définis en amont par des structures industrielles et économiques. Ainsi, bien qu'opportunistes, les médias ne sont que les truchements des faits sociaux.

En général, tous les chercheurs défendent les objets sur lesquels ils travaillent. Pour chaque intellectuel, le sujet sur lequel il a jeté son dévolu est pertinent et captivant, car il ajoute un point d'interrogation au problème auquel il fait face. Conscient de cette posture récurrente, nous choisissons l'humilité pour éviter de donner à ce travail plus de crédit qu'il n'en mérite. Néanmoins, il nous semble que l'objet qui motive cette recherche et se situe au carrefour de divers savoirs est particulièrement astreignant et passionnant, car la sexualité constitue un espace communicationnel où les rapports sociaux sont pluriels.

Dans une société où la sexualité est ternie par la progression de l'insécurité (maladies sexuellement transmissibles, violence sexuelles, inégalité des sexes, nouvelles formes d'esclavagisme), il est primordial de se pencher sur le discours véhiculé par les médias. Certes, l'abondante littérature que l'on retrouve durant cette analyse atteste que la question de la sexualité ne cesse d'être revue et corrigée ; mais justement, c'est pour cette raison que ce travail est intéressant ; plus un objet d'étude est banal, plus il requiert un cheminement intellectuel ardu.

Voilà, la signature est « gribouillée ». Il est temps à présent de nous jeter dans la fosse au sexe. Néanmoins, avant d'effectuer ce pari risqué, plaçons le décor.

En vous souhaitant, Monsieur Godard, une bonne lecture en notre compagnie.

Avertissement

S'il faut donner une date qui symbolise la libéralisation des mœurs, notamment sexuelles, nous en connaissons une qui fait l'unanimité : Mai 68. Mais autant vous prévenir tout de suite. Certes, c'est en mai 68 que la révolution sexuelle explose, mais cette date reflète avant tout la cristallisation de revendications sociales antérieures. Ce n'est pas en mai 68 que les femmes ont commencé la lutte pour leur libération sociale, économique et sexuelle. *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, écrit en 1949 – l'un des plus célèbres écrits féministes –, est un exemple parmi tant d'autres qui illustre la préexistence du mouvement. Les homosexuels, hommes et femmes, n'ont pas non plus attendu mai 1968 pour se rassembler et faire entendre leur voix contre l'exclusion. C'est aussi bien avant cette date que les films érotico-surréalistes de Luis Buñuel et Salvador Dalí (*Un Chien andalou* en 1928 et *L'Âge d'or* en 1930) furent réalisés. Tout de même, à partir de Mai 68, on assiste à une croissance de l'usage des médias pour banaliser le sexe, ce qui justifie que pour cette analyse du discours sur la sexualité dans l'espace médiatique, nous prenions cette date comme point de départ.

Précision sur l'évolution récente du sexe en France et dans l'ensemble de l'Occident.

Mai 68

Terme désignant la révolte estudiantine parisienne de nature sociale, culturelle et politique s'étant déroulée en France entre mai et juin 1968. Ce mouvement social va notamment permettre de libérer la sexualité en France (et dans de nombreux pays occidentaux).

Si les importantes répercussions des manifestations estudiantines ne touchent, dans un premier temps, qu'une minorité de la population, elles rejaillissent par la suite sur toute la société. Avant « la grande révolte », la femme a un statut inférieur à celui de l'homme. Pour cette raison c'est elle qui se donne, qui s'offre à l'homme. Si la femme occidentale ne subit pas les mêmes sévices – excision, lapidation, mariage forcé etc. – que des femmes d'autres

contrées du monde, il n'y a pas si longtemps que cela, la liberté sexuelle au féminin n'existe presque pas. La femme est dévouée et soumise à son mari. À partir de mai 68 les femmes aspirent à la liberté de plaisir. L'accès à la sexualité pré-matrimoniale – restée jusqu'ici le privilège des hommes – s'ouvre aux femmes dont la vie sexuelle débute plus tôt. Afin de dissocier sexualité et fécondité la contraception est créée en 1967, puis, dans une moindre mesure, le *procès de Bobigny*³ et ses « 343 salopes » accélère la légalisation de l'avortement (1975).

Selon les résultats de la grande enquête sur le Contexte de la sexualité en France (enquête CSF), le développement de la contraception incite les parents à relâcher la surveillance qu'ils exercent sur leurs filles. « En un demi-siècle, l'âge moyen du premier rapport sexuel est passé de 18,8 ans à 17,2 ans pour les garçons ; et de 20,6 à 17,6 pour les filles⁴. » Parallèlement, la distribution des préservatifs augmente ainsi que son usage, mais non proportionnellement, car le nombre de grossesses non désirées ne cesse de croître, ainsi que les avortements. Néanmoins, selon les données collectées par les systèmes d'information hospitaliers⁵, depuis 1996, la tendance s'est inversée. Le nombre d'Interruption volontaire de grossesse (IVG) annuel semble avoir diminué. En effet, 203 300 IVG auraient été pratiquées en 2003, soit une baisse de 1,6 % par rapport à 2002. Le nombre d'IVG pour 1000 femmes âgées de 15 à 49 ans est ainsi estimé à 14,1, contre 14,4 en 2002.

La distension du lien entre sexualité et procréation n'a pas pour seul effet d'accélérer l'entrée des jeunes dans une vie sexuelle active. Toujours selon l'enquête CSF, « les femmes de plus de 50 ans sont désormais près de 90 % à déclarer avoir eu une activité sexuelle dans les douze derniers mois contre 77 % en 1992 et 50 % en 1970⁶ ». Les femmes mûres poursuivent donc leur activité sexuelle au-delà de la ménopause. Cette émancipation des femmes, à tous les âges de la vie, renforce leur autonomie. Aujourd'hui, plus des trois-quarts des femmes de 25 à 44 ans sont financièrement indépendantes.

³ Cette affaire date de 1972. Elle va aboutir à la révision de la loi réprimant l'avortement en France.

⁴ L'enquête «Contexte de la Sexualité en France» a été menée sous la responsabilité scientifique de Nathalie Bajos (Inserm) et de Michel Bozon (Ined). L'enquête est réalisée à l'initiative de l'Agence nationale de recherches sur le sida et les hépatites virales (ANRS). [En ligne] [<http://www.inserm.fr>]

⁵ [En ligne] [<http://sante-az.aufeminin.com/w/sante/n221/news/ivg-les-derniers-chiffres.html>]

⁶ [En ligne] [<http://www.inserm.fr>]

À la libéralisation économique des femmes s'ajoute la corrosion des liens conjugaux. Aujourd'hui en France, un mariage sur deux se solde par un divorce. À Paris c'est deux cas sur trois. La fragilité de la conjugalité et l'accroissement des échecs sentimentaux engendrent la peur de choisir le Moi au détriment du Nous. En effet, bien que les néologismes « célibattante » et « célibattant » traduisent une fierté avouée, la croissance de ce phénomène s'est également accompagnée – pour des raisons économiques et sociales – du grand boum de la colocation.

En France, la pluralité des formes familiales (remariage, cohabitations, naissances hors mariage, famille recomposées...) ont légitimé les droits des couples vivant en union libre. Pour certains, le débat sur le Pacte civil de solidarité (PACS) accentue la désacralisation du mariage, ce qui revient à privilégier l'individualisme au détriment de l'engagement. Pour d'autres, le PACS est un progrès de la société française. Il symbolise, notamment, la reconnaissance des couples homosexuels. En 2003, le sondage réalisé par l'IFOP pour le journal *Le Monde* en partenariat avec Gay.com⁷, souligne que la cote du PACS augmente : 70 % des personnes interrogées se déclarent « favorables » à ce contrat, qui ouvre des droits aux couples, quel que soit leur sexe, contre 64 % en juin 2000 et 49 % en septembre 1998 aux premières heures du débat. La tolérance grandissante à l'égard des homosexuels(les) atteste que les individus n'ont plus peur de regarder Jack et Ennis⁸ de plus près. Cependant, la discrimination s'effectue de plus en plus naturellement. Selon les données de l'Institut de veille sanitaire (INVS), en 2004, une découverte de séropositivité sur quatre en 2004 (24 % contre 19 % en 2003) concerne les hommes homosexuels. Même si la recrudescence de la maladie touche aussi les hétérosexuels, d'après les recherches, les homosexuels sont plus nombreux à s'adonner à des pratiques à risque. Pour l'heure, la sensibilisation générale doit être au rendez-vous de la libéralisation de la sexualité.

L'accélération de la banalisation de la sexualité est en partie liée à son statut au sein de l'espace public. Les médias, caractérisés par le trio gagnant : communication, information et technologie, sont devenus les principaux supports de propagation du message sexuel. Depuis les années 60, aucune classe sociale, aucun organe de l'espace public n'échappe à la

⁷ [En ligne : http://www.inter-lgbt.org/IMG/pdf/Marche_2003.pdf -]

⁸ Ang Lee, *Brokeback Mountain*, États-Unis, 2005, 134 m, adaptation du livre d'Annie Proulx, *Brokeback Mountain*, Grasset, 2006, 93 p. Ce film analyse la difficulté d'être homosexuel au temps des westerns et ouvre ainsi une fenêtre analytique sur notre époque.

révolution des médias qui, loin de s'enrayer, ne cesse de se diffuser par « l'effet tornade technologique ».

Aujourd'hui, on ne parle plus d'une conduite sexuelle calquée sur le schéma homme-dominant/femme-dominée, mais de comportements sexuels pluriels. L'infidélité féminine – jusqu'ici taboue – est dorénavant assimilée dans les mentalités et considérée comme une conséquence inéluctable de l'individualisme sociétal. Avec des titres comme : « Je ne suis pas celle que vous croyez »⁹, conjugués à des discours valorisant le libertinage au nom de la liberté des femmes, la presse féminine – *Elle, Jeune et jolie, Biba*, etc. – a certainement joué un rôle prépondérant dans ces nouvelles conduites. Si les transformations de la sexualité féminine font rougir plus d'un homme, elles font surtout ressurgir des questions et des incertitudes. Aux traditionnelles appréhensions concernant d'éventuelles « pannes » s'ajoutent la crainte de ne plus assouvir les besoins de la femme. La croissance du chiffre d'affaire des sexologues et des urologues, le succès sur RMC info de *L'amour et eux*¹⁰ animée par l'ex-star du porno Brigitte Lahaie, ou encore le commerce juteux des pilules miracles, sur le Net, confirment l'avènement de l'insécurité masculine face aux multiples visages de la sexualité féminine actuelle. Bien que le corps médiatique ne soit pas la cause directe de la métamorphose du prêtre de Lourdes en pharmacien du coin, il n'est tout de même pas étranger à ce phénomène. En glorifiant inlassablement la verge, tout en accentuant la peur de l'impuissance, sans cesser de présenter Viagra comme « le salut » du début de ce siècle, ce corps médium alimente l'angoisse du trouble sexuel et le souci de performance chez plus d'un homme.

Les plus jeunes ne sont pas en reste. La télévision et, bien sûr, le cinéma proposent jour après jour des modèles de comportement sexuel très normatifs. Des films comme *American Pie* informent que l'orgasme va de pair avec les cris. Les jeunes filles prennent ainsi l'habitude de crier dès le début de leur vie sexuelle, et cela avec ou sans plaisir. Dans les clips Rap il est fréquent de voir des mâles fricoter avec de jeunes femmes généreusement dénudées. Les jeux sexuellement dépeints dans les clips sont des partouzes, des rapports sexuels entre femmes sous le regard véhément des hommes, des scènes explicites de prostitution. Pour les clips

⁹ [En ligne : <http://Marie-Claire.fr>]

¹⁰ Émission passant sur les ondes françaises. En six ans l'émission est passée de 60 000 à 40 000 auditeurs dont 60 % sont des hommes.

hard rock, comme le constate Charles Perraton, professeur à l'Université du Québec à Montréal, « les scénarios se construisent à partir de tout un arsenal d'objets et symboles sadomasochistes, privilégiant la menace, l'agression et même le viol comme moyens d'entrer en rapport avec les autres¹¹ ». Autant d'aspects de la sexualité qui participent au dysfonctionnement sexuel des jeunes et qui faussent leurs relations amoureuses. Ainsi, même chez les jeunes, le plaisir et l'amour cèdent trop souvent le pas à la performance sexuelle. L'heure n'est plus à la rencontre enchantée, mais bien à la communication forcée.

Un autre « mandat » des médias est de multiplier les tribunes du sexe. Les revues de sexualité « de seconde zone » et les films pour cinéphiles avertis – comme *Salò ou les 120 jours de Sodome* de Pier Paolo Pasolini – étant sortis du ghetto, un certain nombre de pratiques auparavant considérées comme marginales et taboues se sont « démocratisées ». Dès lors, les ébats promulgués par le marquis de Sade et le comte Sacher Masoch¹², autrefois secrets et qualifiés de pervers se sont largement diffusés. Impossible en effet d'ignorer les émissions télévisées et les affiches publicitaires où les allusions au bondage, à la soumission, à la domination sont explicites. Les enquêtes dans la presse grand public détaillant le rôle des « maîtresses » (femmes payées pour dominer et faire souffrir physiquement et moralement leurs clients) sont également en vogue. Grâce aux héroïnes de films de science fiction – *Catwoman* et ses consœurs –, les accoutrements (guêpière en latex, bottes en cuir aux talons vertigineux, fouet, combinaison moulante en vinyle), autrefois cantonnés au milieu sadomaso-fétichiste influencent fortement la mode et rejoignent désormais un public plus large. Quant à *Buffy*, la tueuse de vampires, ses relations intimes avec un démon, puis un

¹¹ Charles Perraton, *Violence dans les vidéoclips*, revue L'Esthétique, nouvelle série, numéro 10, 1986, p. 135.

¹² Il s'agit des pratiques sado-masochistes. Le sadisme est le plaisir que procure l'infliction de sévices (physiques ou moraux) à un tiers. Freud va former ce concept à partir du nom du marquis de Sade, écrivain et philosophe des lumières. Dans plusieurs de ses livres – *Les 120 jours de Sodome*, *La Nouvelle Justine*, *Histoire de Juliette* – Donatien-Alphonse-François de Sade plaide en faveur de la violence sexuelle absolue. Le masochisme est un terme forgé par le docteur Richard von Krafft-Ebing – dans son livre *Psychopathia sexualis* (1886) – à partir du nom de l'écrivain autrichien Léopold von Sacher Masoch et en référence à son livre *La Vénus à la fourrure*. Dans ce livre le marquis Von Sacher dépeint le fantasme d'un homme d'être l'esclave sexuel d'une femme, et le plaisir que lui procure cette souffrance. Freud analysera profondément cette perversion et la qualifiera de sadisme inversé.

vampire, enseignent aux adolescents – comme Baudelaire jadis – que « la volupté unique et suprême de l’amour gît dans une certitude de faire mal ».¹³

Aujourd’hui, le lesbianisme est un véritable phénomène de mode. La série américaine *The L world*, dans laquelle la sexualité entre femmes est dévoilée, connaît un succès international. Même les célébrités du grand écran affichent au grand jour leurs prouesses labiales. Monica Bellucci avec Estelle Le Fébure et Rachida Brakni, Madonna avec Christine Aguiléra et Britney Spears, Kate Moss et Jemina Kahn, Emmanuelle Seigner et Isild Le Besco, toutes y passent – souvent pour des raisons promotionnelles – et contribuent à l’expansion de ce penchant. Selon une récente étude des Centers for Disease Control & Prevention, la bisexualité tente de plus en plus les Américaines. Sur 7643 femmes de 15 à 44 ans, 11,5 pour cent en 2005 avouent avoir eu une (ou plusieurs) relation homosexuelle contre 4 pour cents il y a dix ans¹⁴.

Depuis le début des années 90, le nombre des dossiers brûlants du sexe ne cesse d’augmenter. La médiatisation de nombreux procès pédophiles et de « tournantes », le tintamarre que suscite le port du voile, l’engouement médiatique pour des associations comme *Ni putes ni soumises*¹⁵ témoignent que les questions liées à la sexualité sont aux premiers rangs des préoccupations des médias français. La libération du discours sur la sexualité s’inscrit ainsi dans une rapide et profonde transformation des principes moraux et des normes sociales. Hier encore, la société renvoyait les questions sexuelles à l’intimité de la vie privée. Aujourd’hui, elle les associe à la sphère publique. De fait, c’est l’un des enjeux majeurs de la démocratie, qui, bien au-delà de la France, atteint l’ensemble des sociétés occidentales.

¹³ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil, 1999.

¹⁴ En ligne :

<http://209.85.129.104/search?q=cache:AMK-KKYfB3MJ:melrose-place.m6blog.m6.fr/>

¹⁵ Mouvement populaire et féministe français fondé en 2003 pour l’égalité entre les hommes et les femmes dans les quartiers sensibles ; et pour lutter contre les ghettos.

CHAPITRE I

DÉMOCRATIE ET LIBÉRATION SEXUELLE

Monsieur Godard, pour des raisons qui sont démontrées tout au long de cette recherche, il est important de préciser que la liberté est la pierre angulaire de cette étude. C'est l'élément qui va permettre de relier notre questionnement d'ordre communicationnel à un questionnement de philosophie économique. C'est en partie à travers cette notion que nous verrons comment en quarante ans nous sommes passés d'une approche libertaire de la sexualité à une approche libérale.

Comme l'a si justement écrit John Stuart Mill, philosophe et économiste libéral dans son traité *De la liberté*, « la liberté consiste à faire ce que l'on désire. »¹ Les individus sont rationnels, ils sont donc en mesure de rechercher leur satisfaction sans être entravés par autrui. De ce fait, c'est la liberté d'action de chaque citoyen qui permet d'assurer le bien-être pour le plus grand nombre.

Lorsque l'on parle de liberté, la notion de désir entre nécessairement en jeu. C'est par l'envie que la liberté – notion métaphysique – devient l'écart entre une tierce personne et un objet. Plus clairement, si la liberté est la possibilité qu'a un individu de réfléchir sur ce qui semble bon pour lui, c'est qu'en amont il existe un objet de désir. Cependant, Dominique Folscheid nous a prévenus : « Le désir a une structure triangulaire, ce qui le rend éminemment contagieux, puisque l'apparition du désirable, éveillé du désir, requiert toujours un autre². » Ainsi, la liberté ne s'inscrit pas dans une structure binaire : un objet et un sujet. Le médiateur est une composante essentielle.

¹ En ligne :

[http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/de_la_liberte/de_la_liberte.doc]

² Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde, 2002, p. 106.

Dans son livre intitulé *Les Politiques*, Aristote démontre que « le principe fondamental du régime démocratique, c'est la liberté »³. Le bien-être de la communauté nécessite que les représentants du peuple – les médiateurs – soient en mesure de satisfaire les désirs du plus grand nombre. En somme, en démocratie, la liberté du peuple est la possibilité d'accéder aux objets que le roi ou le dictateur interdisait hier.

Dans l'histoire de la France, un discours – une révolution – a amorcé une manière différente de penser la liberté et la démocratie. À partir de Mai 68 apparaît l'idée selon laquelle pour vivre en harmonie les individus doivent être totalement libres. Pour de nombreux théoriciens du mouvement étudiant, un état véritablement démocratique serait un espace où le pouvoir politique tend à disparaître. Les individus n'auront plus besoin de médiateur pour légiférer les rapports humains. L'agora comme espace de débat collectif cède la place aux « multi-agoras ». C'est dans ce contexte que la sexualité va devenir le meilleur moyen d'affirmer sa liberté et donc son autonomie face à l'état ; et c'est d'ailleurs à partir de cette période que les médias vont être systématiquement utilisés pour faire passer le message révolutionnaire.

S'il était important de placer le décor, l'analyse suivante ne relatera pas les événements qui se sont déroulés en mai 68. Ce travail est une étude du discours des médias sur la sexualité avec, en toile de fond, la révolte française. Ainsi, cette première étape de notre recherche permettra de répondre à la question sectorielle suivante : à l'ère du libéralisme économique, que révèle la médiatisation du sexe sur l'évolution de la communication humaine ? Selon nous, la télévision française présente les rapports intimes car la sexualité est un véritable objet de pouvoir. Cette question pouvant faire l'objet de plusieurs analyses, nous procéderons par étapes pour y répondre.

³ Aristote, *Les politiques*, Paris, Flammarion, Livre VI, Chapitre I, L1317b.

1.1 De l'individualisme démocratique à l'individualisme sexuel

En date, la dernière grande révolution qu'a connue la France est celle de Mai 68. Le mouvement de contestation et les années qui vont suivre annoncent un renouveau sans précédent dans la façon de penser la société et le sujet. Dans son livre *intitulé Mai 68, l'héritage impossible*, Jean Pierre Le Goff brosse admirablement le tableau :

Aucune génération n'a jamais connu, a assimilé des changements aussi rapides... aucune n'a vu les sources de l'énergie, les moyens de communication, la définition de l'humanité, les limites de l'univers explorable, les certitudes d'un monde connu et limité, les impératifs fondamentaux de la vie et de la mort se transformer à ce point sous ses yeux⁴.

Pour ces romantiques en quête d'héroïsme, l'histoire brumeuse de la France justifie la fin de l'imaginaire national. Les hécatombes de la Commune de Paris, les chaînes à l'odeur de rouille de Gorée⁵, les larmes de désespoir de 14-18, la gifle de la honte du régime de Vichy, et la trahison de la guerre d'Algérie sont autant d'échecs que la nouvelle génération ne veut pas assumer.

À la veille de 68, la France a développé ce que l'on appelle le « vivre moyennement bien ». Les valeurs médianes de la société sont construites autour de ce mode de vie. Pas vraiment riche, mais vraiment pas pauvre, ces nouveaux venus ont pour valeurs la croissance économique, la réussite socioprofessionnelle, la sécurité matérielle et la célébration des loisirs. La société française connaît alors une période d'agrément et d'abondance. C'est en opposition à l'embourgeoisement, à l'acédie face aux questions existentialistes, que l'idéologie soixante-huitarde va naître. Dans une société où économique rime avec technique, le mouvement se penche sur les finalités du demeurer-heureux-ensemble.

⁴ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, Paris 2002, p. 34.

⁵ Au début du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la France va s'adonner à la traite des nègres. Le 10 mai 2006, l'allocution du président Jacques Chirac, au Jardin du Luxembourg marque la première journée – depuis 158 ans – commémorative de l'abolition de l'esclavage.

En 1858, Joseph Déjacque, l'écrivain anarchiste, publie *Le libertaire, journal du mouvement social*. En titrant son livre à partir du néologisme créé un an plus tôt dans une lettre ouverte à destination de Pierre Joseph Proudhon (*De l'être humain mâle et femelle - Lettre à P-J Proudhon*)⁶, l'auteur défend la thèse selon laquelle chaque individu devrait bénéficier d'une liberté absolue en matière politique et sociale. Il condamne ainsi toute forme d'autorité et déclare que la parité des sexes et le sexe libre sont des composantes essentielles d'un système anarchique.

Durant la révolte de mai 68, l'idéologie libertaire revient sur le devant de la scène. Une grande partie des soixante-huitards utilise cette théorie pour redéfinir la société dans son ensemble. Apparaît l'idée selon laquelle, pour vivre en harmonie, il faut ouvrir les soupapes qui empêchent les individus de respirer. Il faut lutter contre cette société où règnent « la marchandise et le spectacle ; et laisser place aux rêves et à la créativité. Il faut donc favoriser une société de partage qu'une société fixée sur l'argent et l'abondance matérielle. Dans *le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, le théoricien Raoul Vaneigem propose une issue pour les révolutionnaires : « S'émanciper des bases matérielles de la vérité inversée, voilà en quoi consiste l'auto-émancipation de notre époque⁷ ». Chacun est maître de son destin en raison de sa rationalité et de son autonomie. Ce n'est pas la liberté du plus grand nombre que l'idéologie prône, mais la liberté de tout un chacun. Ainsi dans un système démocratique la liberté traduit l'affirmation de chaque individu.

Ainsi, nous sommes passés d'une représentation collective de la société à une représentation individuelle et libertaire. L'individu devient un électron affranchi de toutes contraintes, libre d'assumer ses désirs. Le principe de liberté collective est ainsi mis aux oubliettes ; car pour les protestataires, la démocratie n'était jusqu'ici pas vraiment réalisée. C'est dans ce contexte que la sexualité va devenir l'un des symboles de la liberté.

Bien avant Mai 68, Wilhelm Reich, le psychologue, philosophe et écrivain tente d'allier psychanalyse et marxisme et de prouver qu'en amont de la lutte contre le capitalisme et le conformisme réside la subversion sexuelle. La plénitude sexuelle est le chaînon manquant

⁶[En ligne] : [<http://joseph.dejacque.free.fr/ecrits/lettreapjp.htm>]

⁷ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, Paris 2002, p. 41.

aux principes démocratiques. Comme le si justement écrit Jean Claude Guillebaud, Reich le messianique est « convaincu que l'histoire de l'humanité n'avait pas encore connu ni véritable culture ni civilisation, il assure que grâce à la révolution sexuelle imminente, elles sont sur le point de faire leur apparition sur la scène sociale⁸ ». Pour le théoricien, la sexualité est le cœur de la démocratie. C'est en elle que réside la véritable notion de liberté. Fascinés par les écrits de Reich et des autres théoriciens d'Éros, les récalcitrants vont définitivement libérer le sexe de sa jarre de Pandora. Subrogeant la sexualité à la démocratie il vont démontrer qu'il est temps de donner la parole au sexe. Selon eux, c'est en libérant la sexualité des individus qu'une communauté peut atteindre un niveau de bien-être efficient.

En France, dans le contexte de mai 68, les médias ont contribué à démocratiser et libérer la sexualité. Des journaux tels que *Actuel*, *Libération*, *Recherche*, *le torchon brûle* ou *Le Nouvel Observateur* servent de voix aux homosexuels et aux femmes.

À mesure que s'est amenuisé le poids de la morale familière – à forte connotation religieuse –, que l'organe juridique s'est embourbé dans la notion de « bonnes mœurs » et que le « multipluralisme » de l'État confirmait sa désagrégation, l'espace médiatique a su discrètement, puis ouvertement nous informer de l'existence de nouvelles formes de communication humaine. Toutefois, comme les valeurs morales ont été remplacées par les valeurs libérales, la télévision a opté pour un discours sexuel plus libre. Le désir est en cela devenu une valeur économique, démocratique et érotique. Afin de produire nos preuves, dans la première partie de cette section, nous étudierons la place du corps dans la société française actuelle. Puis nous verrons comment se construisent les rapports entre les corps – entre les individus – dans ce nouveau millénaire.

⁸ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil, p. 55.

1.1.1 Quand Narcisse regarde la télévision

Parler de liberté, d'individus et de sexualité fait nécessairement référence au corps, haut lieu d'exercices démocratiques. En France, l'attaque des insurgés a amorcé la vitesse de

propagation des critères retenus pour les corps contemporains. La télévision a désigné le sexe comme étant la voie la plus rapide pour accéder à une civilisation inédite. Ainsi, en quatre décennies, la France a radié l'idée de corps social au profit du corps-sexe individualisé, ce qui l'a mené à la civilisation du Cul.

Aujourd'hui, la mode vestimentaire ne suffit plus pour révéler la tranche d'âge ou les aspirations d'une personne. Le vêtement ne raconte plus l'histoire d'un groupe ethnique ou d'un groupe culturel. Il est devenu l'allégorie du corps sexy. La publiciste fera dire à un mannequin : « Ce jean épouse parfaitement mes formes sculptées. » Dans cet exemple, ce sont les formes qui constituent l'harmonie, le Jean est le faire-valoir du corps sexy. Résultat, c'est le « corps-du-sexe » qui parle et non l'accoutrement. Plus besoin de bikini ou de poncho péruvien pour exprimer de quelconques revendications. Le langage du corps n'est plus celui du cycle de vie, mais le langage du plastique : la chirurgie esthétique.

Toujours un peu plus, la chirurgie esthétique façonne le corps-de-sexe afin qu'il cadre avec l'image culturelle du sexy. S'appuyant sur la beauté des divinités, la chirurgie plastique façonne les nouvelles créatures de l'Olympe et les écarte un peu plus de l'humanité. En haut de la pyramide des corps, les Alphas – les dieux – sont grands, beaux et minces. Ils sont les exemples à suivre. Au milieu, les Lambdas, individus insignifiants aux ronrons accessoires. Enfin, tout en bas, les Epsilon sont petits, gros et boutonneux. Ce sont les êtres que tout le monde voit, mais qui rappellent que pour exister il faut être désiré.

À leur échelle, les médias participent à la normalisation des prothèses corporelles. Le plaidoyer de la série américaine *Nip Tuck*, argumente en faveur de la chirurgie plastique en démontrant son pouvoir d'enrayer les flétrissures de l'âge et les disgrâces du corps. Au-delà d'une telle série, les médias influencent en général notre perception du corps. En image, cela nous donne d'un côté le corps *Sex in the City*, dont le message est : « Mesdames aimez votre

corps sexy et soyez sexuellement indépendantes », et le corps de *Joséphine ange gardien* qui, comme son nom l'indique, est presque une âme sans corps compte tenu du nanisme caractérisant l'actrice Mimie Mathy. Si un beau corps individualisé est synonyme « d'ego-narcissisme » et que le corps d'une gracieuse lilliputienne symbolise l'altruisme et la générosité, alors l'individualisme de notre société n'est plus ce JE pensant le Monde, mais ce JE s'admirant lui-même. Ce corps Moi, ce Moi replié sur-moi est non seulement devenu autosuffisant mais aussi auto-érotique.

En 1957, dans une chanson intitulée *Je n'aime que moi*, Boris Vian décrit avec justesse cette posture qui s'affirmera quelques années plus tard.

♪ [...]
 Je m'aime
 Je n'me sens jamais seule
 Je m'aime
 Je me tiens compagnie
 Ma glace
 Quand un autre regarde
 Grimace
 Mais moi ell' me sourit
 [...] ♪

La société occidentale a remplacé le lac de Narcisse par la glace de Boris Vian, mais elle est aussi trompeuse que lui. *La Vénus callipyge* a beau admirer sa cambrure chaque matin en fredonnant du Boris Vian, reste que ce sont les médias qui déterminent la perfection des corps.

Festival de Cannes, les Victoires de la Musique, les Molières etc., autant d'évènements télévisuels où les stars déambulent fièrement en petite tenue. Quand les journalistes demandent aux célébrités : « Comment faites-vous pour rester minces et fermes ? », elles répondent en chœur : « régimes et sport ». Bien que l'attrait des corps ne soit pas un phénomène récent, en imposant un régime d'image et en proclamant la minceur comme critère premier de beauté, le corps cathodique accentue le désir des lambdas et des epsilons de

ressembler aux alphas. La différence ou l'indifférence que peut renvoyer le corps d'un individu devient tellement insupportable que les individus sombrent de plus en plus dans l'autodestruction alimentaire (anorexie), psychique (dépression) ou physique (suicide). En cela, le paradoxe du « je m'aime » peut être aussi source de mort. Néanmoins, cette composante sombre de l'auto-érotisme représente sa partie cachée. N'oublions pas que l'idéologie de l'individualisme contemporain est de garantir le bonheur des personnes. C'est pourquoi l'individualisme sexuel reste une quête hédoniste.

Dans la même lignée que Dominique Folscheid nous pensons que le précepte capital de la société individualiste est : « Aime-toi et les autres t'aimeront. »

Cette composante narcissique ne fait pourtant pas obstacle à la fécondité de l'érotisme sexy, parce que son usage externe est compris dans son usage interne. Engendrer du désir, de la surprise, de la nouveauté, de la grâce, de la jouissance, mais en gardant ses distances, tels sont ses objectifs⁹.

Le pouvoir de séduction devient ainsi une assurance de domination sur le monde ; mais dans le même temps, cette société individualiste favorise la désolidarisation entre l'individu et les autres. Ce dernier ne veut pas être approché de trop près, de peur que la main de l'Autre ne ternisse son capital organique. À terme, cette sexualité teintée des principes libéraux peut déboucher, selon le vœu fait sur l'abstinence sexuelle. La peur d'amoindrir sa force de productivité ou celle de donner un peu de soi à l'autre sont autant de raisons qui favorisent l'ultime repli sur soi : l'ascèse.

À ce sujet, Jean Claude Guillebaud fait un constat alarmant :

Vivant dans une société fondée sur le culte de l'individu et de l'efficacité, les individus qui ne veulent plus avoir de sexualité estiment que plus ils désirent un partenaire sexuel, plus ils prennent le risque d'amenuiser leurs performances individuelles, ils croient donc qu'en parvenant à éteindre leur désir ils deviendront socialement plus performants¹⁰.

⁹Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*. Paris, La Table Ronde, 2002, p. 119.

¹⁰ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*. Le Seuil, p. 165.

Aujourd'hui, pour marquer sa différence, il est bon de consommer les produits disponibles sur le marché de l'esthétisme. Dans une large mesure, la communication des corps se déroule ainsi dans la sphère marchande ; et l'espace cathodique contribue à cette tendance. Une femme s'informe, par la télévision, des attributs physiques en vogue ; puis elle communique à son médecin quel message corporel elle désire faire passer à la société. Ce dernier lui répond par une opération chirurgicale. Satisfaite, elle communique le résultat à une multitude de regards. Une autre femme apprécie le résultat et décide de communiquer de la même façon, ainsi de suite. Nous sommes donc tous plus ou moins connectés, mais sur une base superficielle. Si le corps devient un bien achetable et vendable sur le marché esthétique, qu'en est-il des rapports sexuels ? C'est ce auquel nous allons tenter de répondre dans les parties suivantes.

1.1.2 La fabrique du sexe en solitaire

Après l'autosuffisance et l'autodestruction du corps, analysons maintenant l'auto-sexualité. Ce schème sexuel définit le plaisir d'un individu provoqué par l'utilisation de ses mains (*manus stuprare*) ou de jouets sexuels. Dans cette forme de plaisir, Alter ego est le grand absent. Ainsi, pour vénérer Pan, Onan n'a pas besoin de s'immiscer entre les cuisses conjugales : « épouser la veuve poignet »¹¹ suffit amplement. L'une des raisons qui explique l'hédoniste misanthrope a un nom : Hadès. En Occident, la médecine ne désire plus rendre la mort supportable, mais l'évacuer de l'existence humaine. Or, pour bon nombre, la sexualité contemporaine est un banquet platonicien dans lequel la Faucheuse happe moult chairs. La masturbation est alors alléguée, car elle ne comporte aucun risque de MST.

À Paris, New York, et dans toutes les villes branchées abondent les scènes pour voyeurs et exhibitionnistes. Dans ces cabarets de la masturbation, de douteux mélangent s'opèrent. Blacks, blancs, beurs¹², jeunes et moins jeunes se caressent en fantasmant les uns sur les autres. En réunissant ainsi spectateurs et acteurs, le sexe feint d'encourager la communication

¹¹ Expression du XIX^e siècle qui signifie masturbation.

¹² Dans l'argot français un beur est un arable

humaine. Dans sa générosité, il fait appel à la télévision pour ouvrir les portes de ses clubs aux profanes. En zoomant le mime masturbatoire de certaines artistes, la télévision adule publiquement le sexe en solitaire. Dans la même lignée que Madonna, une nouvelle horde de chanteuses mi-lolita mi-bimbo – Britney Spear, Christine Aliguera ou encore Jessica Simpson – singent l’auto-orgasme dans des clips ou durant des concerts disponibles sur MTV.

Autre élément, dans le jargon télévisuel, l’*exhibitionnisme* désigne l’action d’exhiber des informations ou des comportements généralement considérés comme intimes ou secrets. Or nous savons qu’à travers les mots, c’est notre société qui parle. Utiliser une telle expression n’est pas anodine. Nous vivons dans une société où la télévision est vectrice de masturbation réflexive. Aujourd’hui, l’idée même de savoir qu’une émission *people* va divulguer des informations et des photos chocs de stars, ou quand le présentateur d’une émission entame un show en disant : « ce soir vous saurez tout sur la vie de telle célébrité », crée chez les individus une véritable excitation psychique. En péroration, retenons que la télévision est la passerelle entre la masturbation intellectuelle et la masturbation physique.

Un autre phénomène qui en dit long sur l’absence de l’Autre est la pédophilie. L’environnement actuel valorise « l’enfant à tout prix » et favorise l’acquisition sexuelle – avec ou sans argent – des chérubins. L’enfant devient un bien comme un autre, un jouet pour adultes. D’après le psychanalyste Palacios Marcela, le pédophile « serait le miroir monstrueux de nous-même, individualiste forcené, jouisseur tout entier absorbé dans un présent hédoniste¹³ ». Or quoi de plus facile que d’exterminer physiquement et psychiquement plus menu que soi ? Quoi de plus simple que de sacrifier un enfant dans le but de satisfaire ses pulsions égoïstes ?

Il est certain que la télévision a largement contribué à sensibiliser et à approfondir, dans la communauté occidentale, la question de la pédophilie ; mais le bavardage produit par l’espace cathodique l’empêche d’admettre sa contribution à ce phénomène.

¹³ Marcela Palacios, *Enfant, sexe innocent : Soupçons et tabou*, Paris, Autrement, Collection Mutation, n. 234, 2005, p. 111.

D'un côté, la télévision traque le pédophile et lui concède toutes les souffrances de la société. L'un des exemples de l'efficacité de cette machine de guerre est l'affaire Dutroux. Grâce à la télévision, cette intrigue belge des années 90 a connu une notoriété internationale. La télévision causa un véritable remous au sein de la royauté belge en dénonçant les rivalités policières et les dysfonctionnements de la Justice mis à jour par cette affaire. N'oublions pas l'affaire d'Outreau, qui s'est terminée en novembre 2005 à Paris. Là aussi, les dysfonctionnements de l'institution judiciaire française et des acteurs sociaux ont causé un grand retentissement cathodique. Une commission d'enquête parlementaire fut montée au début de 2006 pour analyser le déroulement de cette affaire et proposer d'éventuelles réformes sur le fonctionnement de la justice en France.

De l'autre côté, la télévision s'obstine à fermer les yeux. En pointant inopinément le doigt sur le corps judiciaire, le législatif et le politique, elle étouffe le rôle qu'elle joue en matière de pédophilie. Elle nie que la croissance des publicités de mode dont les mannequins sont des jeunes filles de 12 ou 13 ans participe à l'érotisation de l'enfant. La diffusion en boucle sur les ondes de chansons, comme l'espiègle *Lolita*, d'Alizée, est une des pistes à suivre. Le support visuel de ce carton mettant en scène la chanteuse de seize ans – se trémoussant en discothèque en compagnie de prédateurs trentagénaires – a propulsé le *single*, vendu à plus de 1,5 million d'exemplaires, au sommet des chartes. En ripostant inlassablement « ♪ Ce n'est pas ma faute à moi/ si j'entends tout autour de moi/ Hello, L. I. T. A. (L.O.L.I.T.A.) ♪ », la chanteuse dénonçait, d'une certaine manière, la réponse des jeunes sacrifiés par les adorateurs du sexe.

La grande enquête publiée par le New York Times¹⁴, en 2005, illustre ce phénomène. Dans ce rapport de plus de quinze pages, le célèbre journal américain résume la nouvelle activité lucrative de certains mineurs américains. Véritables *businessmen*, ces derniers créent des sites amateurs de pornographie individuelle avec leur Webcam à la maison, et cela à l'insu de leurs parents. Les consommateurs sont des adultes qui n'hésitent pas à payer pour leurs fantasmes grâce au système de paiement en ligne PayPal ou avec des cadeaux achetés sur des sites comme Amazone.fr. L'exemple de Justin est déconcertant. Avec près de 1500 « clients » à son actif, le jeune homme âgé de 19 ans arrondissait ainsi ses fins de mois depuis l'âge de

¹⁴ Kurt Eichenwald, *Through His Webcam, a Boy Joins a Sordid Online World*, New York Times, 19 décembre 2005.

13 ans. À ce jour l'enquête a permis de recenser 98 mineurs sur un site portail de « Webcams payantes », mais sont-ils vraiment les seuls ? Une chose est sûre, la télévision alimente ce système !

Parachevons cette partie avec l'analyse des *pussycat dolls*.

Une poupée sexuelle, comme son nom l'indique, est un jouet pour adulte destiné à des fins sexuelles. À l'origine, les poupées sexuelles aidaient les marins à supporter l'éloignement de leur amante. À l'aide de vieux chiffons, ils confectionnaient des poupées féminines à usage sexuel, surnommées « dames de voyage ». Aujourd'hui, leur utilisation est d'un tout autre ordre. À l'inverse des marins, elles permettent à leur détenteur de s'éloigner de femmes de chair et de sang. Au pays du soleil levant, les poupées sexuelles sont de plus en plus populaires. Construites grande nature en latex ou silicone, elles ont l'apparence de vraies femmes. Certains fabricants ont même créé des prototypes calqués sur Pamela Anderson, Paris Hilton etc. Ainsi, les nouvelles poupées sexuées ont les avantages des plus belles femmes de ce monde, mais les défauts en moins. Argumentation acceptable si l'on considère que communiquer verbalement avec une femme est une corvée. Une chose est sûre, il n'est plus nécessaire de fantasmer sur une stripteaseuse ou un petit enfant, car l'amour réciproque est chaque jour un peu plus obsolète. La poupée devient l'objet de désir et l'objet de plaisir. Ainsi, l'individualisme sexuel est parvenu à séparer le corps et l'esprit de la compagne sexuelle.

La télévision rend difficile la distinction entre le vrai et faux. Dans la série *Ally McBeal*, l'héroïne Ally, ainsi que sa colocataire Renée, dorment avec un modèle masculin les soirs de solitude pesante. La nomination au MTV Music Awards 2006 pour « *the best choreography in video and best dance vidéo* » du *sexy girls band*, les *Pussycat dolls* – ex- stripteaseuses de cabaret – illustre la volonté des médias de normaliser ce phénomène sexuel.

Malgré sa relative popularité, la poupée sexuelle n'est pas réellement implantée dans la société. Mais qui sait ? Si l'intelligence artificielle donne naissance à de véritables humanoïdes, peut-être le phénomène s'amplifiera-t-il ?

Il ressort de l'analyse sur l'individualisme sexuel que la liberté sexuelle accroît bien souvent les pulsions égoïstes. Pas besoin de prendre l'exemple de la pédophilie pour démontrer que le

sexe libéré augmente les inégalités et que les rapports dominant/dominé, loin de disparaître, se sont multipliés. Nous voilà dans un monde toujours aussi inégalitaire. Ce sont les plus beaux corps qui s'exposent dans l'espace télévisuel, ce sont les individus les plus forts qui imposent leurs penchants sexuels. L'individualisme sexuel génère en ce sens une asymétrie relationnelle. Le sexe n'apparaît pas dès lors comme un lieu de partage et d'équilibre, mais un lieu de tension démocratique. Mais n'exagérons rien. Il est incontestable que la libéralisation des mœurs représente le progrès d'une société. En revanche, comme nous venons de le démontrer, lorsque les médiateurs politiques disparaissent, les pulsions égoïstes s'amplifient à tel point que les individus ne différencient pas toujours l'acceptable de l'inacceptable.

Face aux dysfonctionnements économiques, les libéralistes répondent par la transparence du marché. Pour qu'un marché atteigne un niveau optimal, l'information doit y être parfaite. Puisque notre analyse communicationnelle est à relier à la pensée économique, transposons la notion de transparence (c'est-à-dire la parfaite circulation des informations) sur la sexualité pour voir si elle résolve le problème d'asymétrie relationnelle.

1.2 Tout dire, tout montrer, tout voir.

Ce livre qui a fait date dans tous les sens du terme analyse avec une grande pertinence les conséquences de la « révolution sexuelle ». Sur de nombreux points, il n'a pas pris une ride. Mais son titre, *Le nouveau désordre amoureux*, nous apparaît aujourd'hui fortement décalé. Par rapport à l'ordre amoureux, le sexe fait certainement désordre. Mais comme l'amour a été totalement évacué de l'horizon du sexe, c'est par un ordre nouveau que le désordre de naguère a été remplacé : celui du sexe¹⁵.

Dans ce paragraphe, Folscheid constate – avec une pointe de raillerie – que le discours révolutionnaire d'écrivains comme Bataille est, aujourd'hui, sur plus d'un point vieillot ; car la normalisation de pratiques jadis *underground* confirme l'obsolescence du discours prônant la libération sexuelle. Durant des décennies, les individus considérés comme étant anormaux (les homosexuels et les queers) ont été assimilés à des bêtes, des détraqués mentaux. Il en est de même pour les femmes. Avant « la grande révolte », elles ont un statut inférieur à celui de l'homme. Si elle ne subit pas les mêmes sévices – excision, lapidation, mariage forcé, etc. – que des femmes d'autres contrées du monde, il n'y a pas si longtemps que cela, la liberté sexuelle au féminin n'existe presque pas.

De nos jours, les choses ont évolué. Le discours normatif du sexe est composé de cinq mots : « Il est interdit d'interdire. » Aussi les individus ne se contentent-ils plus de défendre leurs droits et de vivre librement leur sexualité ; par les voies du langage et de l'image, ils partagent leurs rapports intimes avec l'ensemble de la société. On peut alors s'interroger : est-ce que la transparence du discours sur la sexualité tend à diminuer les tensions d'antan ? Est-ce que l'égalité sexuelle entre les hommes et les femmes est de ce fait atteinte ? À travers l'analyse de la transparence du discours érotique et de la pornographie, nous tenterons de répondre à ces questions.

¹⁵ Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde, 2002, p. 60.

1-2-1 Lorsque la télévision baisse les vitres teintées

« Tout dire, tout montrer, tout savoir » : voici le slogan en date de la société française. Depuis quelques décennies, le concept de la transparence a conquis le monde socio-économique et la sphère médiatique. En philosophie et dans l'ensemble des sciences humaines « le tout dire - tout montrer » fait travailler les matières grises. Le langage, soubassement et médium de la communication humaine, est le premier touché par cette idéologie. En effet, c'est à travers le langage que toute société se représente. Lorsqu'on nomme, sans emphase, c'est-à-dire clairement, un élément, l'objectif est de diminuer les interprétations erronées d'un discours.

Le discours sur la sexualité n'est pas épargné par la clarté de ce phénomène. Pour analyser la transparence du discours sur le sexe, divisons grossièrement notre dialectique en deux classes : la classe métrée (M) et la classe lettrée (L). Nous verrons que les métrées étalent publiquement leurs mensurations pour annoncer le règne du sexe et que les lettrées parlent crûment sa langue pour dénoncer l'hypocrisie sexuelle qui règne en France.

L'explosion de la télé-réalité et autres pratiques similaires incite les individus de la classe métrée à se présenter honnêtement sur scène. Lors des séances médiatiques, les présentations sont verbales, dans le cas d'un individu qui confesse sa bisexualité ou d'une jeune femme arborant sa nymphomanie avec lunettes de soleil et perruque à l'appui ; mais ne nous méprenons pas, ce n'est pas le langage du sexe qui fascine, mais ses images. Alors, sans plus tarder, regardons ce qui se joue à la TV.

Loft Story – et ses baies vitrées – est le parangon médiatique du laisser transparaître le sexe. Dans ce type d'émission, la seule norme est l'authenticité : il faut laisser le corps du sexe témoigner. La consigne ne sera pas dite deux fois. Les candidats élus, tels de bons petits soldats, s'exécutent. Des seins bronzés aux fesses tatouées, du nombril percé à la bouche siliconée, les moindres attributs du corps du sexe sont présentés avec fierté et en vérité. Lors de ces spectacles en images, la télévision subroge, le temps d'une saison, la Foire de Paris et met en lumière les corps du sexe fraîchement dénichés. Il y a en a pour tous les goûts : les corps grands et minces, les corps petits et juteux, les corps cuits à point, et tant d'autres corps, généralement féminins. En effet, si l'on prend l'ensemble des candidats, les hommes sont

minoritairement représentés. Bien que le *Bachelor* eut pour réplique américaine la *Bachelorette*, et que dans *L'île de la tentation* les hommes et les femmes se dénudent mutuellement, Cali, Ariane et Karine¹⁶ sont les preuves vivantes que les femmes se substituent plus facilement aux objets que les hommes. Mais pourquoi les femmes sont-elles plus objectivables que les hommes ? Le corps est le support de ce qui est inné – le naturel – et tout le reste, c'est de l'acquis, le culturel. De nos jours, le sexe est devenu une branche de la science qui étudie les déformations du corps. À la suite de découpage, d'injections plastiques, d'assemblage et de traitement des surfaces, Sexe le newtonien modèle son objet préféré : le corps. La notion de transparence que l'on clame haut et fort à la télévision a donc un problème anatomique : sa semi-authenticité ! Si le corps qui parle n'est plus vrai, alors que reste-il de vrai dans le discours sur le sexe ?

L'inégalitaire mosaïque humaine proposée dans ces émissions atteste aussi que la transparence du corps-sexe est destinée à la gente masculine. La définition traduisant la transparence comme un phénomène permettant à l'homme d'observer distinctement ce qui se passe de l'autre côté d'un objet devient alors plus claire. Le succès de *Miss Swan*, émission de télé-réalité américaine dans laquelle des professionnels de l'esthétique – du chirurgien au coiffeur – divulguent à la télévision l'abysses de femmes anciennement laides, prochainement belles, accentue nos propos. Le concept d'harmonie, de pureté relationnelle n'est alors que pure facétie du sexe, car comme le souligne Dominique Folscheid nous pensons que « cela suppose que l'apprivoisement réciproque des hommes et des femmes est parvenu au stade de la complicité¹⁷ ». Or, l'authenticité ne peut subsister au sein d'un schème relationnel asymétrique. Cependant, nul ne doute de la sincérité des candidates de *Qui montrera tout la première ?* Nombre d'entre elles avoueront la larme à l'œil que, dans leurs rêves les plus fous, elles s'imaginent professionnelles du spectacle. Or quoi de mieux que l'espace télévisé pour mettre le pied à l'étrier ? (Assurément, l'hippodrome de Montréal) Pourtant, il est difficile d'oublier que chaque objet mécanisé a une valeur et donc un prix. À force de semer « le tout montrer », les Miss France parviennent à glaner les espadrilles de Versace. Au demeurant, le but de cette mascarade féminine n'est pas d'abreuver les spectateurs de corps

¹⁶ Nouvelles Miss Météo de la chaîne française M6 ; et anciennes candidates d'émissions de télé-réalité.

¹⁷ Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde, 2002, p. 123.

ciselés au carré de peau près ; mais user du corps pour sabrer à volonté un Dom Pérignon millésime 1995 et un Dom Ruinart millésime 1999. Cette stratégie reste humaine, mais la faim doit-elle toujours justifier les moyens ?

Dans son livre intitulé *Sexe mécanique* Dominique Folscheid analyse avec justesse le dénouement Loft Story: « début juillet, le triomphe prévisible de Loana, go-go girl de son état, la seule à présenter le look sexy de la Bimbo type, venait confirmer que le sexe avait donné sa tonalité à l'entreprise¹⁸ ». Même si parfois nous oublions qu'une télévision est avant tout une entreprise, elle ne le reste pas moins. Dans une société où la concurrence se durcit, le sexe est plus que jamais un outil économique. Le plus étonnant, c'est qu'aujourd'hui, par l'écriture de livres, de nombreux intellectuels participent à capitaliser le sexe.

Une nouvelle engeance féminine inonde les plateaux télévision, car aujourd'hui en France, tout le monde s'arrache les lettrées de Pothos. Avec des titres comme *King Kong théorie* de Virginie Despentes, *La vie sexuelle de Catherine M.* par Catherine Millet, etc., ces écrivaines à la plume bien trempée arrosent prodigalement les maisons d'édition parisiennes. L'écriture érotique féminine n'est cependant pas nouvelle. La célèbre *Histoire d'O* de Pauline Réage, *Moderato cantabile* et *L'amant* de Marguerite Duras sont des romans qui ont aiguillonné la postérité. Bien que les femmes écrivent plus qu'hier des textes érotiques, cela ne veut pas dire que les hommes sont éclipsés. *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq ou *Les correspondances licencieuses* d'Henri Miller témoignent de la renommée internationale de délégués masculins. Néanmoins, chez les hommes, très peu de confessions. Les journaux intimes consacrés à leur vie amoureuse ou sexuelle ne se publient pas. Parfois, la transparence réciproque existe. En 2000, Philippe Sollers publie sa *Passion fixe* pour Dora, en même temps que Dominique Rolin édite dans son *Journal amoureux* sa liaison clandestine avec Jim. Et c'est en avril de la même année, sur le plateau de *Bouillon de culture*, que les deux tourtereaux – pris au dépourvu par Bernard Pivot – confient publiquement leur histoire d'amour.

¹⁸ *Ibid.*, p. 42.

Si Mai Zetterling¹⁹ a promu l'émancipation langagière et stylistique des femmes, l'individualisme sexuel l'a voilé d'euros. L'uniformisation du discours sur le sexe et sur les corps (qui dans le même temps s'évertue à être différenciable), atteste que le boniment des lettrées s'acclimate parfaitement à ce dualisme contemporain. La libéralisation sexuelle conjuguée à l'éloge du narcissisme a délié les nœuds des femmes, vengé la sexualité frustrée, et légitimé l'écriture-vérité. En mai 2003, Catherine Millet, la reine, prenait le micro pour expliquer cette prolifération de fourmis : « On a un peu vécu dans l'illusion que la liberté d'expression, sinon la liberté sexuelle, était acquise une bonne fois pour toutes²⁰. » Alors elles écrivent – à l'inverse des métrées – leur refus d'être *du côté des petites filles*²¹.

Dans cette écriture féminine, le cardinal du corps est la vulve. Le clitoris constitue l'armature où s'entrechoquent les hommes et les femmes. Tel un bouclier il encaisse les carambolages subis lors des rencontres avec le sexe fort. Les rencards avec l'homme se déroulent dans la violence en raison de l'(a)symétrie des perceptions affectives qui se dessinent entre féminin et masculin. Dans cette brume des sentiments, les corps des partenaires se distordent lors de sarabandes endiablées. « J'ai mal à la chatte²² » se lamente Claire Legendre dès la première phrase de *Viande*. « Mon grenier est une panse ouverte dans laquelle macèrent les choses mortes, vivantes, douces, amères, chatoyantes, invisibles, qui poinçonnent ma vie²³ », constate avec amertume Claire Castillon. Voici le triste sort du corps féminin. Fourre-tout aboulique, ce tas de viande entérine les tourments de l'âme. Cependant, la souffrance du corps n'est que physique, car c'est la femme qui détient les commandes. La rencontre de l'autre possède des limites, elle s'arrête à la barrière du corps. Les héroïnes s'adonnent volontiers au sexe mais se donnent rarement aux hommes. Ainsi, par la plume, la lettrée prend sa revanche. Elle savoure une forme de domination qu'elle a sur les hommes.

¹⁹ Mai Zetterling, *Jeux de nuit*, Suède, 1967, 105 m. Un an avant Mai 68, ce film de Zetterling affirme que la libéralisation de la femme passe par la réalisation de son indépendance sexuelle, d'où le jeu de mots avec Mai.

²⁰ Extrait de la conférence *La sexualité dans la littérature francophone actuelle*, mai 2003. [En ligne : <http://www.evene.fr/celebre/biographie/catherine-millet-15678.php/>]

²¹ Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris, des Femmes, 1980, 251 p. Ce livre montre « le conditionnement » des petites filles à travers le jeu, l'éducation, la famille, l'école.

²² Claire Legendre, *Viande*, Grasset, 1999, 188 p.

²³ Claire Castillon, *Le grenier*, Poche, 2002, p. 55.

Que convient-il de faire : gober les proies des madras du coeur ou être maître de son corps ? Être le parangon des fantasmes masculins ou choisir sa définition de la coquetterie ? Se protéger contre le venin de l'homme ou demeurer une femme peureuse ? Comment devenir femme à l'ère où l'humanité décline ? Que signifie morale au XXI^e siècle et quels en sont les confins ? Voilà les questions que posent les néoféministes. Pour les suffragettes de l'oreiller, entre amour-affliction et sexe-plaisir, c'est le plaisir, « l'orgone » reichien qui l'emporte. En mai 2003, Catherine Millet disait : « Je ne pense pas du tout que le sexe soit un moyen de communiquer ; paradoxalement, c'est le domaine où chacun vit les choses de la manière la moins partageable qui soit²⁴. » Ainsi, dans une société où chaque individu est roi, la rencontre sexuelle est celle qui se déroule à l'abri de l'authentique communication. Les lettrées valorisent en conséquence le féminin-affranchi au détriment du masculin-sujet, et intervertissent les rôles par l'écriture. Le sujet devient l'objet, et le tyran devient la victime. Au fur et à mesure que certaines écrivaines se déchaînent par le biais du sexe, leurs revendications d'égalité laisse place à une volonté de domination, calquée sur la thèse masculine. Tout comme Jean Cocteau parlait du maréchal Lyautey lorsqu'il prononça à l'Académie française : « la France a toujours cru que l'égalité consistait à trancher ce qui dépasse²⁵ », l'analogie avec le principe d'égalité revisité par certaines néoféministes est troublante. D'après Madame de Staël, « la littérature est l'expression de la société »²⁶. Ainsi, ce mouvement littéraire hyper-sexualisé nous invite à nous interroger. Si les chasseresses du phallus nient la subjectivité de l'homme, c'est peut être une tentative de laïciser la *Pornocratie*²⁷ ? Pour Catherine Breillat, les femmes « n'ont pas d'innocence, mais le pouvoir de leur apparente innocence²⁸ ».

Ainsi, au lieu de montrer que la liberté est à la portée de tout un chacun, certaines néoféministes reproduisent le schéma du dominant-dominé, mais, ce faisant, à partir des

²⁴ Extrait de la conférence *La sexualité dans la littérature francophone actuelle*, mai 2003. [En ligne : <http://www.evene.fr/celebre/biographie/catherine-millet-15678.php/>]

²⁵ Extrait du discours de Jean Cocteau prononcé lors de sa réception à l'Académie française, le 20 octobre 1955. Voir [en ligne] :

http://www.academie-francaise.fr/Immortels/discours_reception/cocteau.html.

²⁶ C. Maccio, *Savoir écrire un livre, un rapport, un roman*, Chronique sociale, 1992, p. 20.

²⁷ La pornocratie pontificale est une page sombre (904-963) de la papauté romaine. Il s'agit du « gouvernement romain des courtisanes » de la famille de Théophylacte sous les « papes Jean ».

²⁸ Catherine Breillat, *Pornocratie*, Denoël, 2004, 143 p.

codes des sexualités parfois illicites et clandestines. Certaines théoriciennes vont même jusqu'à faire l'apologie de la pédophilie, de la pornographie, du sadomasochisme ou du viol. Selon l'anthropologue féministe Gayle Rubin, on ne peut *penser le sexe*²⁹ sans penser la transgression. Pour la philosophe Elisabeth Badinter, c'est faire *fausse route*³⁰ que de définir la liberté sexuelle à l'extérieur des rapports de force et de violence. Cette thèse est défendable, néanmoins elle se heurte parfois au bon sens. Comment une théorie peut-elle réclamer la liberté et l'égalité entre des individus, quand elle prône en même temps la domination sexuelle pour les uns et la violation du corps pour les autres ?

Lorsque les femmes étalent leur sexualité, que veulent-elles dire ? Est-ce la normalisation du viol et des autres formes de barbaries sexuelles ? Chantonnent-elles la mise à mort des sentiments amoureux ? Nullement. La majorité des intellectuels bataillent pour que chaque être humain puisse disposer de sa vie sexuelle à son gré et dans toutes les circonstances, et s'épanouir dans l'harmonie et le respect de sa différence. Cependant, la transparence du discours soulève tout de même une question fondamentale : quel sacrifice la société doit-elle offrir à Sexe le Moloch³¹ pour atteindre ce projet ? Si le monopole du sexe par les hommes a perverti celui-ci, la solution réside à l'intérieur du sexe. Comme dans toutes les batailles, la victoire nécessite le sacrifice d'un élément de la sexualité.

Pour Folscheid :

Puisque le sexe réduit le corps-de-baise à une simple composante de la machine sexuelle, ce n'est pas le fait d'être un homme ou une femme qui importe, mais les différences objectives dont ils sont respectivement porteurs. Or ces différences s'inscrivent à l'intérieur de la

²⁹ Gayle Rubin, « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », *Marché au sexe*, EPEL, 2001. Dans son livre elle fait l'éloge des formes de sexualité minoritaires et met en relief la pédophilie.

³⁰ Elisabeth Badinter, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003. Elle argumente en faveur de la libéralisation sexuelle intégrale. La pornographie, la prostitution, les pratiques SM, la pédophilie ne sont en rien condamnables. Lire Éline Audet : Élisabeth Badinter dénature le féminisme pour mieux le combattre. [En ligne : <http://sisyphe.org/plan.php3>]

³¹ Dans la tradition biblique, Moloch (Melek) est un des dieux auquel les ammonites sacrifiaient leurs premier-nés en les jetant dans un brasier. Dans le Lévitique, 18 v. 21, par la voix de Moïse, Yahvé interdit cette pratique. C'est aussi le nom d'un démon dans les traditions chrétienne et kabbalistique. Par allégorie, Moloch désigne un tyran, un barbare.

machine du sexe, donc au sein du Même, pour subordonner entièrement à ses exigences, qui sont strictement fonctionnelles³².

Force est de constater que l'acte sacrificiel de cette transparence est l'évacuation de la subjectivité des femmes. Pire que d'être réduit au statut de bête de sexe, le sujet s'éteint pour renaître à l'état de machine. Cet avènement du « tous en Un » traduit directement la fin de la démocratie. Une société qui se pense en circonvolution du sujet Sexe est une société qui se totalitarise.

Par ailleurs, l'écriture-vérité qui traduit la dynamique agonistique des sexes laisse sceptique. Reprenant une citation de Dominique Folscheid nous pensons que la transparence « doit l'être immédiatement, sans qu'il ait le moindre effort et le moindre travail à fournir, sans symbolique à interpréter, sans décryptage à effectuer, sans adjuvants à prendre en compte³³ ». Or, si la parole des filles d'Ève est le langage écrit plutôt que le langage oral, c'est qu'elles enlèvent une couche d'immédiateté, et donc d'authenticité. Primo, le discours ne s'adresse pas directement à l'auditoire. Il est rédigé et peaufiné sur un pupitre placé dans l'encoignure du boudoir privé. Secundo, en illuminant le sexe par les lettres, les messagères gardent une certaine distance, une part de mystère sur leur vie sexuelle. Tertio, souvent bourgeoises et occidentales, ces *Ladies vengeance* savent mieux que quiconque que la liberté monétaire s'acquiert au prix du sexe libertin. N'oublions pas que ces écrivaines exercent souvent au sein de la télévision. Si elles disaient toute la vérité et rien que la vérité, elles participeraient à l'analyse du discours des médias par les médias. Or l'analyse de la pédophilie a montré que la télévision se dérobe lorsqu'il s'agit de s'autocritiquer.

Il y a une certaine ironie dans le constat que le discours-vérité révèle, peu ou prou, l'existence de classes féminines d'intérêts différents et antagonistes. D'un côté, les lettrées vitupèrent l'assujettissement du corps de la femme aux canons masculins et elles utilisent la plume pour allégoriser le « néoféminisme ». De l'autre côté, les métrées déploient une argumentation gestuelle pour défendre la « féminité ». Par le discours du corps, celles qui s'ébaudissent face

³² *Ibid.*, p. 338.

³³ Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde, 2002, P.42

au progrès de la chirurgie esthétique proclament que l'art et la manière de se présenter sont, par excellence, les pouvoirs de la femme. Néanmoins, malgré les disparités qui subsistent entre lettrées et métrées, il existe une zone de langage commune. Le 12 février 2006, Musique Plus a trouvé cet espace collectif. Avec le slogan : « C'est parce que vous êtes voyeurs que nous sommes exhibitionnistes », la chaîne canadienne érigeait, lors de la soirée Stripclip, la transparence du sexe. Ainsi, les stripteases savants de Christine Angot ou de Nelly Arcan ne diffèrent en rien de ceux de Loana ou de Raffaëla Anderson. Finalement, le sexe n'est stigmatisé par aucune de ces dames. Épidermique ou viscérale, la transparence du discours féminin exprime peut-être un besoin de reconnaissance de celles que l'on recense parmi les victimes de la société de consommation. Société dans laquelle de nombreuses femmes préfèrent se réduire en un objet sexuel plutôt que de laisser à l'homme la possibilité de le faire. Mais se définir comme un objet sexuel revient tout de même à entrer en rapport avec l'autre en passant nécessairement par différentes formes de violence.

Force est de reconnaître que la transparence ne résout pas les inégalités. La blonde siliconée, digne représentante des métrées, est toujours considérée comme une idiote en quête de succès, et la lettrée davantage comme une femme aigrie ou une intellectuelle en quête de sensations fortes. Tout au plus, en faisant de leur intimité des produits monnayables et médiatiques, les lettrées et les métrées ont accru leur liberté économique. Mais au final, ce concept du tout dire/tout montrer place un peu plus la femme au centre de nouvelles tensions. La transparence extrême (la pornographie) que nous allons maintenant analyser en est l'exemple. En s'enfermant dans leurs rôles d'objet de désirs et de phantasmes, les partisans de la transparence deviennent ainsi prisonnière de ce statut. Sous couvert de liberté, elles justifient un discours qui désacralise le corps de la femme, la femme tout court.

1.2.2 De la prostitution sacrée à la pornographie désacralisée

De nos jours, la pornographie est vivement critiquée, car dans l’imaginaire contemporain elle est l’emblème de l’avalissement de la femme. Néanmoins, le vaste empire industriel qu’elle a érigé en Occident prouve qu’elle révulse tout autant qu’elle ensorcelle. Bien que nous comprenions que la collectivité voit en la pornographie l’instrument de désacralisation du sexe, en revanche, comme Ruwen Ogien³⁴, nous pensons que l’explosion de cette activité n’est pas la cause du développement des perversions. Lui faire endosser l’ensemble des dérives et crimes sexuels dénonce donc une volonté d’enlever les points d’interrogations aux questions que doit se poser la communauté. N’oublions pas que durant les années 70 la pornographie était pour certain un moyen d’expression politique. D’ailleurs, si José Bénézeraf, le réalisateur – socialement engagé – de films pornographiques comme *Le désirable et le sublime* – faisait mugir le corps politique en l’aspergeant de semence translucide c’était aussi pour dénoncer l’hypocrisie des gouvernants.

Interroger la pornographie et ses méandres nous renvoie nécessairement à l’étude de la prostitution. La pornographie – du grec ancien *pórnhê*, prostituée ou esclave (vendre), et *gráphô*, décrire – désigne au XVIII^e et XIX^e siècle les représentations artistiques (peinture, littérature, sculpture...) de la prostitution (du latin *prostituere*), c’est-à-dire l’activité qui consiste à montrer publiquement les parties charnelles et à avoir des relations sexuelles avec des partenaires multiples en échange d’une rémunération. Dans le fantasme collectif, la prostitution est considérée comme le plus vieux métier du monde. Cependant, la guerre que se livrent les spécialistes de cette activité sociale ne nous permet pas de statuer dans un sens ou dans un autre. Pour cette raison, il est plus intéressant d’étudier la pornographie contemporaine en retraçant le cheminement d’une autre forme de prostitution : la prostitution sacrée. L’intérêt de se détourner historiquement est de démontrer que ce n’est pas tant l’utilisation du corps de la femme à des fins pécuniaires qui dérange, mais le pillage de son temple à l’heure où l’argent dicte sa loi. L’analyse qu’en fait l’historien Will Durant à partir des recherches

³⁴ Ogien, Ruwen, *Penser la pornographie*. PUF, collection Questions éthiques, 2003.

de l'historien grec Hérodote³⁵ (*De civitate Dei*) aide à mieux comprendre les témoignages laconiques des écrivains anciens et facilite l'analyse du basculement de la prostitution sacrée à la pornographie désacralisée.

À l'origine, la prostitution sacrée est rattachée aux cultes de l'une des plus grandes divinités de Babylone : Mylitta. Cette divinité – appelée aussi Ishtar Barbata, Astarté, Inanna – symbolise l'amour physique et la guerre : la vie et la mort. Dans les religions préchrétiennes, le féminin est sacré parce qu'il donne la vie. La femme est le lieu par excellence de la rencontre avec le divin. Les trois couches de la société (la royauté, le religieux et le peuple) s'adonnent à des rites en hommage à Ishtar afin de bénéficier de sa bonté divine.

Dans un témoignage, Hérodote relate cette coutume à laquelle sont soumises toutes les Babyloniennes :

Voici quelle est la plus honteuse coutume des Babyloniens. Il faut que chaque femme du pays, une fois dans sa vie, s'unisse à un homme étranger dans le temple d'Aphrodite [...] Lorsqu'une femme est assise là, elle doit attendre pour retourner chez elle qu'un étranger lui ait jeté de l'argent sur les genoux et se soit uni à elle à l'intérieur du temple. La femme n'a absolument pas le droit de refuser l'homme, car l'argent est sacré, et elle doit suivre le premier qui lui lance quelque chose [...]. Lorsqu'elle s'est unie à l'homme, elle a acquitté son devoir à l'égard de la déesse et peut revenir chez elle³⁶.

Ainsi, la généralisation de la prostitution sacrée à toutes les couches de la société a remplacé les offrandes à Aphrodite par le paiement de ces personnes. Néanmoins, la prostitution reste sacrée car le profit matériel des agissements de ces femmes alimente le trésor du sanctuaire. :

Au frais des marchands, des artisans et des filles qui exercent le métier de courtisanes. Au sommet, on voyait encore de mon temps, cinq bornes, portant gravées l'indication de la part

³⁵ Hérodote le Grec (484 à 425 av. J.-C.), est né à Halicarnasse (colonie grecque). Lors de ses nombreux voyages, il observa de nombreuses coutumes et rites métèques qu'il consigna dans son livre *Enquête* (ou les *Histoires*), qui constitue la première étude historique au sens moderne du terme, ce qui octroie à Hérodote le titre de « Père de l'Histoire ».

³⁶ Will Durant, *Histoire de la civilisation, tome 1*, Le Cercle du bibliophile, 1966, chap. 4, p. 85.

prise à l'ouvrage par chaque groupe ; et, mesurée, la part des courtisanes se montrait la plus importante³⁷.

Toutefois, l'enquête d'Hérodote démontre que la prostitution sacrée n'a pas pour seule fonction d'enrichir le temple. « (...) En Lydie, toutes les filles se prostituent pour gagner leur dot, et ce, jusqu'au jour où elles trouvent un mari³⁸. » Bien que cet acte de prostitution puisse être perçu comme un acte professionnel, l'analogie avec la prostitution actuelle n'est pas ici confirmée. Pour les civilisations anciennes, la chasteté est mal vue, car la femme vierge est une célibataire. Dans l'imaginaire collectif des civilisations préchrétiennes, sont vierges et célibataires les femmes laides qui n'attisent pas le désir de la gente masculine. Se prostituer dans les temples avant le mariage est une sorte de sacrement. L'acte sexuel devient une cérémonie durant laquelle les étrangers couronnent d'or la beauté de la prostituée. Ainsi, plus la dote est grande, plus la prostituée est sacralisée, et plus elle est digne de se marier.

L'Ancien Testament marque la fin du sacre de la prostituée. Même si la prostitution sacrée est évoquée à maintes reprises – notamment, dans *Osée I*, v. 2 (livre de la Thora et de la Bible) : « La première fois qu'il adressa la parole à Osée, l'Éternel lui dit : Va, prends une femme prostituée et des enfants de prostitution ; car le pays se prostitue, il abandonne l'Éternel ! ». Dans *Osée IV*, v. 12 à 13 : « L'esprit de la prostitution égare, et ils se prostituent loin de leur dieu. Ils sacrifient sur les sommets des montagnes, ils brûlent l'encens sur les collines, sous les chênes, les peupliers et les térébinthes dont l'ombrage est agréable » –, le culte monothéiste des Hébreux interdit aux femmes de s'offrir aux étrangers dans le but d'honorer des divinités. Comme ce travail n'est pas permis aux femmes du peuple hébreu, le commerce du sexe fait appel à la « main d'œuvre » étrangère. Ainsi, un « dromadaire », devient dès lors une femme de mauvaise vie.

Dans les Évangiles des apôtres, la prostituée, bien que coupable de ses actes, peut se repentir et être rachetée par le salut en Jésus-Christ. La prostitution n'est plus sacralisée, mais elle

³⁷ *Ibid.*, p. 93.

³⁸ Will Durant, *Histoire de la civilisation, tome I*, Le Cercle du bibliophile, 1966, chap. 4, p. 93.

garde sa fonction « d'autel de besoin³⁹ » ou de « vidangeuse d'amour ». Le monothéisme marque ainsi la fin définitive de l'hommage à la prostitution en la rendant hors norme. Les siècles s'enchaînant les uns aux autres, « la mère Abbesse » ayant remplacé la prêtresse, « le Saint Sérail » étant devenu le temple moderne d'Isthar, la prostituée se retrouve enchaînée au poids des normes dictées. Du Moyen-Âge au XIX^e siècle, la prostituée incarne la mauvaise femme. Pour cette raison, de nombreuses lois seront instituées pour la distinguer des citoyens de bonnes mœurs. Au cours du XIII^e siècle, les prostituées doivent porter des corsages verts ou peindre les volets des bordels en vert. Lorsqu'on sait qu'au Moyen-Âge cette couleur symbolise le démon, on comprend la ruse utilisée pour éloigner les prostituées de la cité.

Au XIX^e siècle, à Paris comme dans les autres villes, les prostituées se retrouvent entassées aux franges de l'espace urbain : les faubourgs (latin *foris burgus* ou *foris burgum*). C'est donc de l'autre côté du mur que les tanières des « louves », les « cités d'amour » se construisent. Notons que, même si quelques-unes – « les courtisanes », « les dames aux camélias » ou « les filles de marbre » – accèdent parfois au statut de femmes honorables de la cité, ce ne sont que des cas rares.

Aujourd'hui, le sort de la prostituée est régi par la loi de l'économie libérale. Nous vivons dans une société sans frontière ; une gigantesque cité où l'individualisme traduit l'abnégation de l'Autre. Plus que jamais, la prostituée est assimilée à un objet, une esclave sexuelle. Si certaines prostituées choisissent leur métier, elles restent des cas isolés. Souvent l'appropriation privée des corps nécessite, en aval comme en amont, l'emploi de la force. La traite par la contrainte de jeunes « poupées » russes et la mise forcée sur le tapis de « femmes sauvages » d'Afrique ne sont que les stigmates de ce mouvement global.

Dans de nombreux pays occidentaux, la prostitution est encore une activité illégale. La France, pays d'origine du réglementarisme, change d'orientation en 1946 avec la Loi Marthe Richard et opte pour un régime abolitionniste. D'après un article paru dans le journal *Libération*, le programme de 2007 du parti socialiste vise à éradiquer progressivement la

³⁹ Dans cette partie, les expressions entre guillemets sont tirées de [www.insenses.org/chimeres]. Elles font partie du glossaire de la prostitution.

prostitution, notamment en sanctionnant lourdement les clients⁴⁰. En Europe, les revenus de la prostitution sont assimilés à de l'économie « souterraine », mais ils génèrent tout de même des profits de l'ordre de dizaines de milliards. Toutefois, pourtant, l'absence de reconnaissance juridique de la profession empêche les prostituées de disposer d'une couverture sociale complète. En d'autres termes, les prostituées n'ont pas droit à une couverture sociale, mais elles doivent payer des impôts. Il y a donc une incohérence entre l'absence de reconnaissance sociale et l'assujettissement fiscal. Finalement, c'est en injectant quelques grammes d'Anna⁴¹ dans la population que l'État démocratise Nana⁴² en 1975. Mettant en application les préceptes de sa maîtresse, la pornographie contemporaine se positionne en tant qu'ensemble d'échanges qui vont du sexe à la jouissance (simulée), et de la jouissance à l'argent. Néanmoins, par une présentation métaphorique de la réalité, celle qui fut la petite sœur et l'élève de la prostitution a supplanté celle-ci, ce qui lui a valu le titre tolérable de métier légal.

Il est vrai que la pornographie contemporaine tire son nom de la dite « classique », néanmoins, il ne faut pas les confondre. Ce ne sont pas le *Parnasse satyrique*⁴³ de sieur Théophile ou *L'Origine du monde*⁴⁴ de Gustave Courbet dont il est question ici, mais de la libéralisation sexuelle dans sa globalité. Toutefois, l'admonestation assassine de Bergamme dans *L'Origine du monde* de Serge Rezvani⁴⁵ n'est pas anodine. Par ce geste, il condamne la prophétie de Courbet stipulant que la civilisation occidentale présentera les tréfonds de la femme en évacuant son visage. Il fait ainsi une analyse de cette représentation pornographique – esthétiquement et symboliquement remarquable – servant de chevalet à ces producteurs qui se consacrent à désacraliser la subjectivité de la femme.

⁴⁰[En ligne : <http://www.liberation.fr/actualite/politiques/191649.FR.php/>]

⁴¹ Anna Malle est une ex-actrice américaine de films pornos. Après avoir connu un grand succès entre 1993 et 2004, elle est morte en 2006 dans un accident de voiture près de Las Vegas.

⁴² *Nana* est un livre d'Émile Zola publié en 1880. Il dépeint l'histoire d'une prostituée dont la beauté et le charme affole les plus grands dignitaires du second empire. D'où le jeu de mot avec quelques grammes d'Anna, Nana et anagramme.

⁴³ *Parnasse satyrique*, Éditions du Nord-Ouest. C'est un recueil de 166 poèmes (1622) contre la rigidité des dogmes religieux et l'intolérance politique.

⁴⁴ Gustave Courbet, *L'Origine du monde*, huile sur toile, musée d'Orsay, 1866, 46 x 55 cm.

⁴⁵ « Par cette fragmentation provocatrice, par cette volonté d'isoler ce sexe de l'ensemble du corps humain ... » Extrait du livre de Serge Rezvani, *L'Origine du monde*, Actes Sud, 2000.

La pornographie contemporaine n'est donc plus la (re)-présentation artistique de la sexualité, mais l'art et la manière qu'emploie le sexe pour se présenter sur le devant de la scène.

Pendant longtemps, le corps fut assimilé comme étant un temple sacré propice à la communion des esprits. Dorénavant, l'ensemble des rituels que l'on retrouve dans la pornographie contemporaine (fellation, sodomisation, double pénétration, éjaculation faciale...) dissimule le (mas)sacre du sexe. Le porno s'est ainsi approprié la partie subjective du corps, qui permettait à l'individu de préserver son environnement social. Dans *Hard*, l'ex-star du porno Raffaëla Anderson, dénonce le sacrifice du corps. Elle fustige cette machine qui détruit de nombreuses femmes

À commencer par la double pénétration vaginale, la double pénétration anale, puis les deux en même temps. Imaginez quatre types, nord-sud, est-ouest, et la fille en levrette, pouvant à peine respirer, en gros plan pendant deux minutes, le minimum exigé [...] J'ai vu ces filles (de l'Europe de l'Est) souffrir et pleurer⁴⁶.

Le 4 septembre 2006, Arnold Sènou dénonçait dans un article la nouvelle forme de pornographie. Selon le journaliste, en France, de plus en plus de prostituées africaines participent à des films pornographiques où le terme *violence* n'est plus approprié pour décrire la souffrance infligée au corps. Ces prostituées jouent « des scènes, avec des animaux, des excréments, des pointes acérées et autres cires de bougie qui reviennent à 4500 euros l'heure⁴⁷ ». Cet article illustre un point important le corps s'est muté en un espace (dé)sacralisant le féminin. On assiste donc à une sorte de culte négatif face au sacré. Aujourd'hui, ce sont les actes sexuels extrêmes qu'il semble bon de pratiquer et de mettre en images. La femme n'est plus vénérée pour la vie qu'elle offre, mais elle est chosifiée, torturée en raison de cette perpétuelle mort qu'elle inflige à l'homme. Ainsi, le corps massacré, violenté, objectivé proclame la mise à mort du sujet. L'exemple des *snuffs movies*⁴⁸ illustre

⁴⁶ Raffaëla Anderson, *Hard*, Grasset, 2001, 140 p.

⁴⁷ [En ligne : <http://www.afrik.com/article7253.html/>]

⁴⁸ Ce sont des films où des acteurs subissent sans simulation – selon la légende populaire – abus, tortures et meurtres. Dans le milieu porno, certains films *snuff* seraient produits pour assouvir les fantasmes de riches amateurs. *Cannibal Holocaust* (1980) est un film d'horreur italo-colombien de

que la caméra du porno n'est jamais loin lorsqu'il s'agit de filmer la mise à mort de l'amour. En profanant le temple des individus, et en ne préservant que la « zone objet », c'est l'ensemble de la sexualité que le porno (dé)sacralise.

Le discours instrumentalisé du porno devient une arme de propagation composé d'un langage minimaliste répétable – *Baise-moi, j'adore ça* – que nous enseignent ses orateurs. Aujourd'hui, le langage du porno est réapproprié et généralisé au sein de l'espace médiatique. Du porno chic au porno gangsta, de Dior à *Snoop Doggy dog*, chez le sexe l'origine sociale n'est que secondaire. Le seul point important est l'unification de sa langue ; une fois de plus le but étant de générer un maximum d'argent. Pire encore. Un discours qui tend à devenir unique est et un message qui transforme l'individu en objet-baisant traduit une crise profonde de la démocratie.

Le 11 mars 2006, dans le studio de *Tout le monde en parle*, Rocco Siffredi, le plus célèbre des hardeurs est reçu – tel un empereur romain – pour présenter *Rocco par Rocco*⁴⁹. Le fait que son autobiographie soit sympathiquement présentée au public illustre que ce type d'émissions contribue à populariser et banaliser le discours du porno. Le porno a donc réussi le double pari de s'insérer dans l'espace public et de s'immiscer dans notre vie privée. Grâce à son pouvoir magico-sexuel, il a rassemblé les multiples espaces en un espace unique. Le bilan mortuaire est lourd : mise à mort du corps, mise à mort des relations interindividuelles et mise à mort de la démocratie ; et triomphe du libéralisme économique. Ainsi, ayant souillé la sexualité – étant passé de l'amour de mère transcendante à la mort du sujet pensant – le discours pornographique a remplacé la consécration du divin par le sacre du con avec un capuchon de taille XXL.

Malgré les critiques, cette analyse ne condamne pas la pornographie. Néanmoins, médiatiser autant l'intime revient à faire entrer avant l'heure les plus jeunes dans l'arène sexuelle. Pourquoi se plaindre ensuite quand un nombre grandissant d'universitaires, voire de lycéens, se prostituent par les voies d'Internet ? Parce que, au final, ce qu'on retient du discours actuel

Ruggero Deodato inspiré des *snuffs movies*. Ce film fut censuré dans près de 50 pays. L'acteur principal, Robert Kerman, est en fait R. Bolla, acteur de films pornos.

⁴⁹ Rocco Siffredi, *Rocco par Rocco*, Adcan, 2006, 207 p.

sur la sexualité est qu' « un corps de baise » est un corps qui vaut de l'or ; c'est ce que nous allons démontrer maintenant.

1.3 Valeur et enjeux du libéralisme sexuel

Dans *Le capital*, Karl Marx, philosophe et économiste, détermine le premier mode de production qui repose intégralement sur des marchandises : le capitalisme. Par « marchandise », Marx entend un produit mais également le résultat d'une production à laquelle adhèrent les membres de la société. Si un producteur invente un objet que ne désirent pas les consommateurs, il ne s'agit donc pas d'une marchandise. Un produit est une marchandise dès lors qu'il est échangeable sur un marché unissant des producteurs et des consommateurs. Suivant l'auteur, une marchandise possède deux valeurs spécifiques. La première est la valeur d'usage, celle que le consommateur accorde au produit en fonction de l'utilité qu'il en retire. Lorsqu'un individu achète une bouteille d'eau ou une lampe, c'est en premier lieu pour boire et s'illuminer ; c'est pour être autonome. La deuxième valeur est celle de l'échange d'une marchandise. Elle représente le capital employé dans une production industrielle qui permet – lors d'un échange – de confronter une marchandise à une autre. La valeur d'échange est davantage quantitative. Elle se mesure par le capital (humain et technique) cristallisé en une marchandise. La valeur d'échange d'une paire d'escarpins peut donc s'exprimer en un nombre donné de pots de confiture, car elle ne tient pas compte de la nature des marchandises. Celles-ci se compensent en quantités déterminées et agissent comme équivalentes.

Monsieur Godard, avant cette analyse, nous avions tendance à croire que la valeur de la sexualité était celle de l'usage. N'est-il pas vrai que des individus s'adonnent aux joies de l'amour par besoin ou par pur plaisir ? J'ose encore espérer que si ; mais plus nous avançons dans cette étude, plus nos certitudes s'ébranlent...

Dans cette dernière section, nous verrons la principale valeur du sexe véhiculée par la télévision. Puis nous analyserons l'enjeu principal de la marchandisation de la sexualité ?

1.3.1 La valeur marchande de la sexualité

Dans *La convivialité*⁵⁰, le philosophe Ivan Illich reprend la conception marxienne de la production industrielle et l'assimile aux interactions sociales. D'après l'auteur, l'humain est suffisamment dégourdi et créatif pour produire par lui-même les biens qui lui sont vitaux. Le mode de production des marchandises doit donc être principalement autonome. Toutefois, le philosophe ne condamne pas le marché des biens et des services, car « qu'il se déplace ou qu'il demeure, l'homme a besoin d'outils. Il en a besoin pour communiquer avec autrui comme pour se soigner⁵¹ ». Un système marchand est donc nécessaire dans une communauté, car il facilite les interactions entre les individus. Pour Illich, l'homme utilise un bien et lui accorde de la valeur en fonction de son usage. La valeur d'usage d'un piano correspond au bien-être que jouer ou écouter de la musique procure. Ainsi, un système marchand n'est pas un simple lieu réunissant le producteur et le consommateur du piano. C'est d'abord le lieu de l'organisation (*Nomos*) de la maisonnée (*Oikos*), le lieu où se rencontrent les individus de la société : l'agora. C'est l'espace de la communication conviviale, le territoire où les produits favorisent la vie en communauté. Dans une société industrielle la marchandise est un instrument qui permet de concrétiser les projets des hommes ; mais les individus choisissent librement, sans influence extérieure, un produit plutôt qu'un autre. Si un agriculteur décide de louer un bateau, c'est en raison de sa passion pour la mer. Lorsqu'il se présente devant le propriétaire d'un yacht, il n'a pas honte d'être un agriculteur, car la valeur d'usage du bateau est leur penchant commun pour la navigation.

Dans plusieurs de ses écrits, le psychanalyste et philosophe Erich Fromm emploie le principe d'autonomie pour l'analyse des relations intimes. Selon le maître à penser, en société, les individus choisissent entre « l'être » ou « l'avoir ». Être est synonyme d'humanisme, d'autonomie et d'introversivité ; alors qu'Avoir signifie possession, hétéronomie et extraversion. Dans *L'art d'aimer*, l'auteur affirme que celui qui aime oriente son existence vers l'être. « [...] L'amour est une action, la pratique d'un pouvoir humain qui ne peut

⁵⁰ Ivan Illich, *La convivialité*, Le Seuil, Points Essais, 2003, 138 p.

⁵¹ *Ibid.*, p. 26.

s'exercer que dans la liberté et jamais sous l'effet d'une contrainte⁵². » L'amour est un sentiment ressenti – et non subi – qui met en relation (*communicativus*) des personnes ; c'est lorsqu'un homme se présente auprès de sa dulcinée avec franchise et que les amants entonnent conjointement : « Je suis, tu es, nous nous aimons. » Reprenons l'exemple de l'agriculteur. À la suite de plusieurs rencontres avec le riche propriétaire de bateaux, il s'entiche pour la sœur cadette de celui-ci. L'amour du paysan pour la belle demoiselle est sincère s'il se présente à elle sans se faire passer pour un richissime propriétaire. Ainsi, l'amour nécessite que la communication soit explicite et non engoncée.

Si l'amour est un besoin, son acmé réside dans la sexualité ; l'Eden, où Dénudé et Mise à nu s'épousent. L'espace où la communication authentique s'effectue par le langage des corps. La *Symphonie fantastique* où les instruments concordent et produisent harmoniquement des mots d'amour, des mouvements exécutés largo, des soupirs d'âme allegro, des reprises en forme de rondo, et des silences pour final. Ainsi, cet ensemble de consonances stipule que la sexualité est un système langagier harmonieux où chacun des êtres autonomes a sa place et son mot à dire. Chacun des exégètes est à la fois chef d'orchestre et musicien.

Dans la série *Sept à la maison*, on retrouve la notion « d'aimer » développée par Erich Fromm. L'histoire est celle d'une famille américaine (le pasteur, sa femme et ses enfants) confrontée aux sentiments universels tels que l'amour, la désillusion, la compassion, etc. Malgré les doutes, les joies et les échecs des différents personnages, l'idée véhiculée est que c'est en se présentant honnêtement que l'on parvient au véritable amour. La réussite de cette série au-delà des États-Unis démontre que l'envie « d'aimer » n'a pas disparu. Cependant, dans une société où les valeurs individualistes suppléent les valeurs religieuses, cette humble lecture de *la petite maison dans la prairie* suscite chez les individus de l'admiration, mais pas du désir. En Occident, on idolâtre davantage la statue de la Liberté, la Carmen de l'Oncle Sam, que la vierge Marie et sa servante Jeanne la Pucelle. Jouir de la liberté a du sens dans nos sociétés démocratiques, alors que se vêtir d'une ceinture de chasteté en a moins.

Au « mode de production autonome », Ivan Illich oppose « le mode de production hétéronome ». Dans une société industrielle, les *outputs* (marchandises) sont fonction de l'ensemble des *inputs* (capitaux) utilisés. Lorsqu'une industrie regorge de capital, le choix en

⁵² Erich Fromm, *L'art d'aimer*, Desclée de Brouwer, p. 39.

produits augmente ; et il vient un moment où les besoins des consommateurs surpassent la capacité de production. Dans le domaine sanitaire, la consommation excessive de médicaments crée de nombreux cas des dépendances physiques et psychologiques au point où le financement « des usines à drogues » est parfois inférieur à la demande de panacées-miracles. Dès lors que les coûts sociaux sont plus élevés que les gains sociaux, le mode de production hétéronome favorise le surendettement de la population. En France, la surconsommation de médicaments creuse le trou de la sécurité sociale, ce qui oblige l'ensemble des citoyens à travailler davantage pour subvenir à l'addiction de malades parfois imaginaires. Au total, une fois la limite du seuil de contre-productivité atteinte, les individus se retrouvent calfeutrés dans les foires aux objets, et cela jusqu'à l'épuisement des échanges sociaux. La marchandise perd ainsi sa fonction de mise en relation et devient un leurre qui masque les fléaux de la société individualiste : mal-être, solitude, précarité...

Comme le souligne Francesco Alberoni, ce besoin inextinguible de marchandises est « un mécanisme de défense que nous mettons en œuvre quand nous nous sentons diminués par la comparaison avec quelqu'un, avec ce que possède cette personne, avec ce qu'elle a réussi à faire⁵³ ». Pour l'auteur, « le désir est une énergie attisée de l'extérieur ». Dans une société où libéralisme économique et communication sont de mèche, la télévision est la mieux installés pour ériger des discours dithyrambiques sur l'acquisition. Ainsi, l'un des *télos* d'émissions comme *Combien ça coûte* ou *Capital* est de banaliser l'utilisation du verbe avoir ; ce qui permet aux industries de murer l'ensemble de la collectivité dans la maison du paraître. Au final, les médias concourent à l'expansion d'une nouvelle pandémie : la consommation boulimique.

Comme nous l'avons vu précédemment, le corps est devenu l'élément phare de la communication humaine. Lors d'un entretien d'embauche, le premier phonème émis par un individu est celui de son corps. La coupe de cheveux, les ongles, la corpulence, tout parle et indique si le candidat peut défendre ou non l'image de l'entreprise. Il est donc important pour les individus de maximiser leur capital beauté, car, dans de nombreuses situations, ce sont les attributs physiques qui font la différence. Ainsi, dans un mode de production hétéronome, une personne attrayante réussit davantage que celle qui se présente de manière authentique.

⁵³ Francesco Alberoni, *Les envieux*, Paris, Plon, 1995, 257p.

Les individus prennent donc soin de leur corps par pur bien-être, mais aussi parce que le marché de l'image l'oblige. La sexualité n'échappe pas aux règles du capitalisme sauvage. En Occident, il existe un système libidinal à l'intérieur duquel la valeur d'échange d'un corps-de-sexe est mesurable, et dans lequel la jouissance supplée à l'échange de biens. Plus un individu est sexy – c'est-à-dire sexuellement désirable –, plus sa cote de popularité grimpe.

Face à la pression croissante du sexe-marchandise, les médias sont contraints d'étayer leurs propos par de charmantes images. Néanmoins, le sexe n'est plus un simple argument que la télévision utilise pour distiller l'information. L'essor du marché libidinal est donc à relier au discours récurrent des médias, qui globalise la valeur d'échange du corps au détriment de sa valeur d'usage. La réclame de la marque Gillette est le stéréotype publicitaire qui opère la mythification de l'homme moderne. L'histoire est celle d'un beau mâle qui se rase – à moitié nu – sous le regard véhément de sa Vénus⁵⁴. Une fois la besogne terminée, notre héros gambade joyeusement dans son entreprise. Et là, il n'a pas besoin de prononcer un mot car la douceur de sa peau exprime qu'il est « la perfection au masculin ».

Non seulement le capitalisme libéral est devenu un nouveau régime libidinal faisant la promotion d'un nouvel imaginaire sexuel, mais il ordonne aussi un nouveau régime des images. Par le biais du discours imagé, les publicistes s'appliquent à nous prouver que chaque produit est désirable, car derrière lui se cache une jeune demoiselle nue ou un bel hidalgo athlétique. Même le plus humble plumitif fait grimper ses dépêches aux encans dès lors qu'il a le talent de galvaniser les individus aux marchandises du secteur sexe. Ainsi, tous les produits rendus sexy sont monnayables, car la sexualité est devenue l'argument principal de vente.

La réduction des individus en machines du sexe anéantit la rencontre avec l'autre. La sexualité contemporaine se termine là où le corps, la chair, les fluides des individus se consomment. La soumission de l'unité humaine à une machine sexuelle crée une véritable mutilation de son être. Dominique Folscheid analyse justement le coût de cette réduction « placide » de l'homme à un corps-de-baise béat : « [...] Le prix de cette sérénité apparente a été payé d'avance et il est considérable. Il correspond exactement à l'effort qu'il faut faire pour opérer un mouvement de retrait de la personne à l'égard de tous ses investissements

⁵⁴ Vénus est l'antique déesse Aphrodite. C'est aussi une marque de rasoir pour femmes.

affectifs, spirituels et moraux⁵⁵. » Il va sans dire que le sexe présenté par les médias ne cesse de duper. Il parle de liberté et d'égalité, mais tel un bon tyran il astreint bien plus qu'il ne dote.

Pour bon nombre, la marchandisation de la sexualité fait indubitablement référence à la prostitution ou à la pornographie. Cependant, l'analyse de la pornographie a révélé que la sexualité-marchandise n'est pas son ultime manifestation. La prostitution ne résout pas le dilemme social qui revendique dans le même temps le sexe pour tous et sa mécanisation. La réponse à cette absurdité est proposée par Jean-Claude Guillebaud. D'après l'auteur, « le nouvel interdit au sujet de l'amour et des plaisirs tient aujourd'hui en trois syllabes : gratuité. Seul ce qui n'est pas payant est suspect. Misère !⁵⁶ ». Si l'esclavage définit une condition humaine où un travailleur – non libre et non rémunéré – a le statut d'objet, l'interprétation que les médias font de la sexualité, loin d'avoir apporté l'équilibre social, a subséquemment tracé les contours de l'esclavage moderne. La question est de savoir pourquoi notre société démocratique cautionne l'esclavage ? Selon nous, si le discours des médias avait réduit la marchandisation sexuelle à la prostitution ou à la pornographie, il aurait perdu ses adeptes les plus moraux. Le bavardage sur le libre accès à la sexualité n'est donc que pure galéjade. La gratuité du sexe n'est rien d'autre qu'une approche mercantile de la vente. Lorsqu'un margoulin propose un produit à 99,99 pièces plutôt que 100, le consommateur est rassuré, ce qui l'encourage à consommer. Pour la sexualité, c'est peu ou prou le même schéma. Malgré les dépenses en Viagra, en implants mammaires, en sex-shops ; malgré l'abonnement dans les salles de musculation et sur les sites de rencontres comme Meetic.com, la dynamique sexuelle que ces activités traduisent est abstruse pour les béotiens que nous sommes. Ainsi, les individus en complète addiction paient toujours plus, car ils avalent la publicité mensongère : *Baiser c'est gratuit*. Ainsi, si le simple fait d'entendre « Faites l'amour mais pas la guerre » accentue l'illusion de gratuité sexuelle auprès du plus grand nombre, alors le Sisyphe de Camus, celui qui récrimine le Tchador ; celui qui se déclare libre, mais qui ne cesse de courir après le sexe de Caligula est bien plus esclave que Betty Mahmoody⁵⁷. Piégés dans les méandres de l'absurdité, nous entamons d'un même cœur ce proverbe de l'antiquité

⁵⁵ Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde, 2002.

⁵⁶ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Seuil, p. 113.

⁵⁷ Betty Mahmoody, *Jamais sans ma fille*, Pocket, collection Poche, 477 p.

esclavagiste : « Il n'y a pas de honte à faire ce que le maître commande⁵⁸. » Au final, à qui profite la valeur d'échange des corps-du-sexe ? À personne. Sachons que, dans le système socio-économique du sexe, les consommateurs et les producteurs sont commutables. La seule différence est que les uns présentent le sexe afin de jouir de ses bénéfices pécuniaires, alors que les autres se le représentent afin de bénéficier de la jouissance. Mais la conclusion est la même : nous sommes tous des esclaves du roi sexe. La sexualité est donc toujours un instrument de pouvoir, sauf que les règles du jeu ont changé ; c'est ce que nous allons tenter de démontrer dans cette dernière partie.

1.3.2 *Le roi Sexe siège sur son banc*

« Banal », issu du german Bannus, définit le droit de ban donnant aux souverains des deux premières dynasties – mérovingienne et carolingienne – un pouvoir de commandement sans limites. C'est à la faveur de l'anarchie du IX^e siècle que les comtes usurpent ce droit, repris par les Capétiens entre le XI^e siècle et le XIII^e siècle. Le droit de ban légifère ainsi le pouvoir économique et militaire des seigneurs. Ainsi, par ban, le seigneur s'attribue le monopole d'installations telles que le four banal, le pressoir banal, le moulin banal. Excepté les alleutiers, les habitants de la seigneurie ont l'obligation d'utiliser cette technologie payante.

Aujourd'hui, banaliser un élément, c'est le rendre commun, le normaliser. Un bien banal est un produit que la communauté imaginaire utilise en abondance. De plus, la banalisation ne se situe plus uniquement au niveau économique et militaire ; elle transperce tous les faits sociaux au point où l'on parle de la banalisation du racisme, des drogues...

L'ultime poinçon de la banalisation se situe sur le sexe. Au XXI^e siècle, le plaisir est le canal communicationnel qui lie les échanges humains. Il rend commun – *communicare* – des pratiques qui ne l'étaient pas auparavant. Banaliser, c'est donc aussi dédramatiser. Comme nous l'avons vu précédemment, les médias ont par le passé, et aujourd'hui encore, contribué à la reconnaissance de l'homosexualité. Ils ont soutenu la lutte des féministes et lui servent encore de médium ; par le biais de *spots* publicitaires, ils informent les jeunes des lieux

⁵⁸ *Ibid.*, p. 194.

d'écoute et dénoncent les violences conjugales. En invitant des séropositives sur les plateaux télévisés, ils soutiennent les recherches sur le Sida et sensibilisent la population, etc.

Cependant, la télévision a aussi uniformisé le langage du sexe dans la société. Comme nous l'avons vu durant l'analyse de la marchandisation de la sexualité, le sexe est devenu sa principale «vache à lait». Il ne désigne plus l'organe ni l'acte, mais l'ensemble du corps social. « Tout est sexe, disait Kate, dans *Le serpent à plumes*, tout est sexe. Comme le sexe peut-être beau quand l'homme le garde puissant et sacré et qu'il emplit le monde ! Il est comme le soleil qui vous inonde et vous pénètre de sa lumière⁵⁹. » À la lecture des écrits du philosophe et écrivain Michel Foucault, le sexe moderne serait la réincarnation du « Roi-Soleil ». Si la puissance du roi sexe est si grande, c'est en raison de la lumière et de la chaleur qu'il diffuse aux humains. Dans le royaume du sexe, l'ensemble des contrées – tropicales, humides, chaudes, accueillantes, – désignent les plus belles créatures que la terre ait jamais enfantées. En nourrissant à l'excès les citoyens de cette manne affriolante, la télévision impose avec violence les valeurs du libéralisme économique.

Ce n'est donc pas la médiatisation (mise en forme des outils pour transmettre une information) de la sexualité qui pose problème ; mais sa sur-médiatisation, ses dérives qui témoignent de la perte de neutralité des médias dans le débat sur la sexualité. L'analyse faite sur la pornographie illustre que la télévision a recours à la violence pour normaliser le nouvel ordre économique-sexuel. Néanmoins, la banalisation de la sexualité ne se limite donc pas à des pratiques sexuelles spécifiques. La violence qu'elle génère surpasse les quelques coups de fouet infligés par une maîtresse ; mais elle représente la violence symbolique et imaginaire qui règne dans la société occidentale.

Le catamaran d'*Opération séduction* est l'archétype idéal du discours symbolisant la banalisation de la notion de concurrence dans le sexe. Sur un bateau trois jeunes hommes se retrouvent avec une dizaine de femmes usant de discours du corps pour appâter les mâles. Après un voyage de rêve terni chaque semaine par le rituel d'élimination (la mise à mort des candidates), les trois mâles élisent une séductrice. Ce type de croisière semble féérique, mais elle illustre la face sombre du sexe. Au sein du bateau, les femmes mènent une «guéguerre» –

⁵⁹ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité 1 : La volonté de savoir*, Gallimard, 1976, p. 207.

en équipe ou en solo – afin de maximiser leurs chances d’accéder au banc royal. Quant aux hommes, même si leurs rapports semblent fraternels, une violence souterraine naît parfois du désir commun de donjuaniser la même suborneuse. S’offrir au sexe avec une impudeur souveraine est des plus concevable. Les individus l’ont toujours utilisé pour accéder aux privilèges. Cependant, même si les humains oublient le sens du mot offrande, le discours des de cette émission témoigne que dans toutes offrandes publiques se cache un sacrifice humain. Le fait que les allusions au sexe occupent autant la sphère publique prouve que sa banalisation est davantage un moyen d’enrichissement des médias plutôt qu’un quelconque partage de pouvoir. Toutefois, en banalisant la visibilité du sexe pour faire toujours plus de profit, la télévision alimente cette violence symbolique qui s’amplifie même dans les rapports intergénérationnels.

En 1947, l’inspecteur général François, qui présidait un comité d’étude sur l’éducation sexuelle en milieu scolaire à l’instigation du ministre de l’Instruction publique, résumait ainsi la situation face aux impasses et difficultés rencontrées : « L’éducation sexuelle dans les établissements d’instruction publique n’est pas pour aujourd’hui, peut-être pas pour demain, mais on peut parfaitement l’envisager pour après demain...⁶⁰ ». Entre 1968 et 1973, s’amorce un projet d’information officiel dans les cours de biologie et d’économie familiale et sociale (E.F.S). Durant les années suivantes, il y aura de nombreuses avancées dans l’éducation sexuelle des jeunes. Cependant, des enquêtes menées durant les années 1988 à 1993 soulignent que les connaissances scientifiques sur les maladies sont indispensables mais non suffisantes pour développer des comportements responsables. De plus, l’aspect scientifique n’intéresse plus les jeunes. Dès lors, on assiste à la multiplication des pédagogues. Aujourd’hui, n’est plus éducateur celui qui le vaut bien, mais celui qui le veut bien. La télévision a ainsi compris la formule, car son nombre de présentateurs du sexe ne cesse de croître. L’autre nouveauté est que l’éducation n’est plus la transmission de savoirs cachés. Sa transparence ne lui confère plus ce titre de phénomène voilé, et l’adulte est de moins en moins l’enseignant. Il suffit de regarder *Virgin Diaries*⁶¹ pour comprendre que

⁶⁰ Site pédagogique du ministère de l’Éducation : [\[www.eduscol.education.fr/D0060/poinarboni.htm/\]](http://www.eduscol.education.fr/D0060/poinarboni.htm/)

⁶¹ MTV Europe, *Virgin Diaries*, du lundi au vendredi à 22 h 35. C’est un journal intime des 16-18 ans qui s’expriment sur les questions qui accompagnent leur entrée dans la sexualité.

l'éducation sexuelle des jeunes se fait par les jeunes. La présence des vétérans dans cette agora du sexe n'est que la manifestation d'une société où les aînés tiennent encore les rennes de l'économie et qui s'autorisent encore à dire le mot de la fin. Mais est-ce le petit mot de la fin qui éduque ? Est-ce la création de forums de libre échange qui assure la santé sexuelle des jeunes ? L'augmentation des tournantes⁶² chez les moins de 18 ans, l'arrivée des légendaires concours de fellation juvénile ou le scandale des collégiens ayant violé une petite fille et filmé le viol avec un téléphone portable confirment qu'à force d'atteindre la limite de l'éducation, les adultes des pays occidentaux concourent à la désinformation de leurs jeunes. Dans une société où le sexe est un pouvoir, on peut alors s'interroger. La démission des adultes quant à l'éducation sexuelle de leurs enfants ne traduit-elle pas leur désir de jouir – seuls – des avantages de la jeunesse ? N'est-ce pas un acte sacrificiel dont le but est d'évincer les plus jeunes ? Cette normalisation du rapport sexe/jeunesse ne représente-t-elle pas un nouveau droit de ban des plus forts sur les plus faibles ?

Si la communication est un pouvoir du politique, le langage est alors un instrument qui façonne les attitudes et les perceptions des membres d'une communauté. En conséquence, si la sexualité se pense à travers le bannus, c'est que la société interroge une nouvelle forme d'autorité. Banaliser s'est donc une autre façon de régner. Et pour faire partie des maîtres aujourd'hui il faut parler sexe à tel point que le président de la république française, Nicolas Sarkozy, ne cesse de nous conter ses méandres amoureux.

En accord avec Guillebaud nous pensons qu'« en réalité, aucune liberté véritable n'a été substituée aux prétendues tyrannies du passé. Les contraintes ont changé de nature, ce qui n'est pas la même chose ; Une morale traditionnelle a été rejetée et remplacée par une autre, tout aussi normative, même si c'est de manière différente⁶³. » Au final, un pouvoir répressif a été remplacé par un pouvoir permissif mais il s'agit toujours de pouvoir.

⁶² Viols à plusieurs dénoncés, notamment, par Samira Bellil, dans *L'enfer des tournantes* (2003) et par Fabrice Genestal, *La squalie*, Collector, 2001, 96 m.

⁶³ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil, p. 468.

CHAPITRE II

LA MISE EN SCÈNE DONT TOUT LE MONDE PARLE

Le « modèle social » français se porte mal ! Selon Dominique de Villepin, ancien premier ministre du président Chirac, à trop désigner la jeunesse comme « la variable d'ajustement du chômage »¹, à force de nier ses besoins socio-économiques, la République a perdu sa confiance. Le 20 juin 2005, à la suite du meurtre du petit Sidi-Ahmed dans une cité de la Courneuve, le président Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'intérieur, exprime son désir de « nettoyer au karcher la cité des 4000 », propos qui réveillent le volcan endormi. Clichy-sous-Bois, le 27 octobre 2005, lors d'une course-poursuite entre policiers et adolescents, deux mineurs trouvent la mort par électrocution à l'intérieur d'un transformateur électrique. Le ministère de l'Intérieur de l'époque, incapable de saisir la gravité de la crise, énonce les faits de manière un peu subreptice et participe ainsi à l'embrasement de la ceinture de feu au pourtour de Paris. Le Premier ministre chiraquien n'est pas en reste. Le lundi 16 janvier 2006, Dominique De Villepin annonce publiquement la mise en vigueur du Contrat de première embauche (CPE), destiné aux jeunes de moins de 26 ans. Le 7 février 2006, le coup d'envoi d'une manifestation anti-CPE gagne les étudiants parisiens, puis l'ensemble des régions de France. Durant plus de deux mois², la négociation du pot de fer contre le pot de terre va tenir la France et les médias étrangers en haleine. Mais dos au mur, le 10 avril, le Premier ministre se voit contraint de battre en retraite et de signer la paix des braves avec les protestataires. Le calme revenu, les dossiers sociaux reprennent tranquillement leur cours. Néanmoins, de ces divers événements, deux points sont à retenir : la déchirure du contrat social et la profonde fracture intergénérationnelle qui paralysent la France.

¹ Premier ministre Dominique de Villepin, *Riposte*, TV5, 19 novembre 2006.

² Sur 62 universités, 52 fonctionnent normalement le 14 avril, 8 universités restent perturbées, mais les cours ont lieu.

C'est à contre-courant de ce borbier politique que *Tout le monde en parle* s'est imposé durant huit ans (septembre 1998 à juillet 2006). Durant la première saison, l'émission s'apparente davantage aux émissions de débats classiques ; mais au fur et à mesure des années, pour augmenter l'audimat, la production transforme *Tout le monde en parle* en un magazine télévisuel. Ainsi, pendant près de trois heures, Thierry Ardisson mélange torchons et serviettes – philosophes, porno stars, politiciens, rappeurs – et propage, selon la formule de Jean-Pierre Desaulniers, une « vision uniforme de l'individu devenu célèbre, sans que le motif de cette célébrité entre en ligne de compte³ ». Sur son site officiel⁴, *Tout le monde en parle* est présentée comme une émission qui mélange l'information, le divertissement et le débat. Néanmoins, dans les rapports que le magazine télévisuel entretient avec son public, le divertissement occupe une place de grand choix. C'est à travers cette fonction que l'identité de l'émission se construit et que l'altérité sociale est représentée.

Durant près d'une décennie, l'émission a acquis une grande popularité et a imposé son style notamment en raison de son côté délibérément provocateur. L'abondance des propos crus, parfois obscènes proférés participe donc à l'érotisation du discours de l'émission. D'où notre interrogation : dès lors que la sexualité occupe une place importante dans *Tout le monde en parle*, peut-on encore avaliser le rôle réflexif de l'émission ? Selon nous, en instrumentalisant la sexualité dans le but de gagner des parts du marché *Tout le monde en parle* concourt au formatage d'un peuple incapable de se questionner sur les maux de la France sans passer par le médium sexe. Pour vérifier notre hypothèse, nous verrons si en cette période de crise politique et intergénérationnelle *Tout le monde en parle* devient un espace politique alternatif; ou si au contraire elle participe à renforcer cette crise. Est-ce que le temps d'une émission ces anciens soixante-huitards vont servir de médiateurs entre les jeunes et le corps politique ?

Selon Madeleine Grawitz, professeur émérite à l'Université de Paris I, « la télévision, elle, rapproche l'orateur de l'auditeur, jusqu'à le faire pénétrer dans l'intimité du foyer⁵ ». Ainsi, un discours qui dévoile la sexualité des individus, c'est-à-dire l'intimité de l'intime, rend la

³ Jean-Pierre Desaulniers, 1980. *Les modèles des contenus télévisuels et leurs conséquences culturelles*, Doctorat de l'UQAM, Montréal, p. 21

⁴ [En ligne : <http://toutlemondeenparle.france2.fr/>]

⁵ Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, 2001, p. 199.

frontière entre le privé et le public encore plus ténue ; ce qui permet aux spectateurs de franchir l'écart médiatique. Néanmoins, nous ne qualifions pas *Tout le monde en parle* d'émission érotique (émission dont la fonction première est de mettre en scène le sexe). Elle est, comme tant d'autres, soumise à une logique de séduction dans le rapport qu'elle entretient avec son public. En revanche, la banalisation de son discours sur la sexualité atteste que les prérogatives économiques l'emportent souvent sur la fonction réflexive.

2.1 Parlons à tout le monde de notre méthode d'analyse

Afin de vérifier l'hypothèse développée précédemment, nous proposons ici de présenter la méthode employée pour élaborer l'analyse du discours sur la sexualité dans *Tout le monde en parle*. Tout d'abord, nous définissons un discours comme étant un processus de production de sens dont chaque élément est un vecteur porteur de significations et de représentations. Selon Noël Nel, « un discours télévisé doit être considéré comme un double point de vue de phénomène langagier et de phénomène audiovisuel, seule manière d'aboutir à une définition non réductrice »⁶ ». Semblable au discours cinématographique, le langage d'une émission télévisuelle est constitué du verbe et de l'image. Toutefois, ce qui différencie les deux discours, c'est qu'au cinéma l'image supplante très souvent la parole, raison pour laquelle le cinéma muet de Charlie Chaplin est mondialement connu et que d'autres films du même genre (*Metropolis* de Fritz Lang ou *Le cuirassé Potemkine* d'Eisenstein) sont aujourd'hui encore appréciés par les cinéphiles. Pour certains, l'image cinématographique serait même un outil efficace d'apprentissage linguistique. À l'inverse, dans un discours d'émission télévisuelle, le verbe supplante l'image. Par exemple, la monstration d'un débat politique ne suffit pas pour comprendre les thèmes abordés. De ce fait, cette étude porte davantage sur un texte mobilisé par la monstration, qu'un discours oral raconté par l'image. L'image n'est donc pas abordée directement, elle est présente pour consolider notre argumentation.

⁶ Noël Nel, *Le débat télévisé*, Armand Colin, Paris, p. 16.

Ayant défini l'enjeu de notre analyse, posons le principe qui rend compte des contraintes imposées.

– *Principe d'objectivité* : l'analyse de l'axe sexe-société suscite « un méta-point de vue » en ce qu'elle dénonce une tension permanente entre la posture objective et la posture subjective qui nous habitent. En effet, il serait difficile de nous distancier entièrement de la question d'analyse. Le thème de la sexualité est un miroir qui reflète l'ensemble des individus. Il permet de réfléchir la société, mais dans le même temps de se réfléchir en elle. La représentation sociale et l'interprétation que véhicule ce thème dépendent, certes, de sources formelles (enseignements universitaires) par lesquelles nous avons appris à décoder et à lire l'information, mais aussi de sources non formelles (les médias, notre éducation, notre culture, nos expériences privées, etc.) En conséquence, comme le mentionne le philosophe Edgar Morin dans son *Introduction à la pensée complexe*, « Il faudra nous distancier de nous-même, nous regarder de l'extérieur, objectiver, c'est-à-dire du même coup reconnaître notre subjectivité »⁷. » Ainsi, par ce double mouvement, guidée par notre intuition et argumentant à partir des faits, nous espérons parvenir à un pallier d'objectivité supérieur.

La conséquence qui découle de ce principe est l'exigence de constituer un corpus relativement ample dans le but de vérifier l'uniformité du discours érotique. Si l'analyse prouve que le dispositif discursif est centré sur le sexe, nous pourrions déduire que ce corpus représente un ensemble homogène plus vaste. Pour évaluer la validité de l'hypothèse générale, nous constituons un corpus semi-accidentel que nous établissons à partir des 26 émissions de l'année enregistrées en 2006. Ce corpus est semi-accidentel, car le choix des émissions ne dépend pas des allusions érotiques.

Sur le site Internet de *Tout le monde en parle*, plusieurs séquences discursives sont disponibles par dates d'émissions et en référence aux invités. Pour vérifier la pertinence des verbatim, nous aurons aussi recours à ce support de transmission d'informations.

Le corpus est délimité aux deux mois et demi de manifestations contre le CPE. Nous l'élaborons à partir des émissions diffusées du 7 février au 11 avril 2006, ce qui revient à huit émissions successives. La typologie présentée respectera l'ordre chronologique des émissions. Nous présumons que les acteurs du secteur médiatique effectuèrent leurs choix

⁷ Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, E.S.F, Paris, 1992, p. 62.

en fonction des logiques commerciales qui structurent le champ audiovisuel, mais aussi dans un cadre de contraintes liées à des orientations sociales et politiques. En conséquence, nous verrons si, en cette période de crise, le discours sur le sexe est moindre. Est-ce que les contestations socio-économiques des jeunes subrogent-elles le discours érotique de l'émission ?

Selon Philippe Viallon, professeur en communication à l'université de Genève :

[...] un apprentissage audiovisuel permet d'apprécier tous les aspects, de reconnaître les qualités et les défauts du travail du réalisateur-producteur, de rendre l'individu plus critique en lui donnant les moyens d'une autonomie intellectuelle⁸ [...].

Comme nous l'avons annoncé en introduction, notre travail de chercheuse consiste à décrire et comprendre le maniement du langage érotique. Pour ce faire, notre investigation s'accomplit à partir du paradigme compréhensif qui témoigne de la démarche inductive utilisée. Ainsi, nous choisissons des techniques appropriées à ce type de contraintes : l'analyse descriptive et l'analyse de contenu qualitative.

D'après Madeleine Grawitz, la description « peut constituer l'objectif même de la recherche. [...] Elle peut être considérée comme un premier stade de l'enquête »⁹ ». Ce stade de l'analyse a donc pour objectif de saisir les grandes caractéristiques d'un corpus, c'est-à-dire l'ensemble des éléments qui constituent l'organisation visuelle de l'émission. Pour ce faire, l'analyse descriptive doit répondre aux questions suivantes : quel est l'origine du message ? Quels sont les intervenants ? Quand la représentation discursive a-t-elle lieu ? Comment se constitue la disposition scénique de l'émission ? La description de l'émission apprendra ainsi aux lecteurs ce qu'il est nécessaire de connaître, pour bien comprendre l'action et l'attitude des personnages.

⁸ Philippe Viallon, *L'analyse du discours à de la télévision*, Que Sais-je, Université de France, p. 8.

⁹ Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, 2001, p. 406.

Comme l'a démontré Noël Nel, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université de Metz, une émission télévisuelle propose « un traitement de l'espace du studio que nous nommons scénographie, une construction de l'espace filmé, la mise en représentation, c'est-à-dire le passage de la scène réelle filmable à sa figuration/ représentation en scène filmée (...) »¹⁰ [...] ». De ce fait, l'analyse descriptive permet d'appréhender un *talk show* comme une construction télévisuelle qui organise une situation de communication réelle en un spectacle.

À la différence de l'analyse descriptive, l'analyse de contenu s'intéresse au message émis par le locuteur. Madeleine Grawitz nous apprend qu'elle « peut servir à traiter tout le matériel de communication verbale mis en jeu dans la vie sociale, qu'il s'agisse de textes écrits : document officiels, livres journaux, documents personnels ou oraux : radio, télévision (...) »¹¹ [...] ». En d'autres termes, avoir recours à ce type d'analyse, c'est admettre que la communication, et donc les médias, produisent un ensemble de sens sociaux.

Notre étude ayant comme valeur le thème de la sexualité, l'analyse de contenu qualitative nous semble davantage appropriée. Le sociologue, Alex Mucchielli suggère que « la spécificité de la recherche qualitative demeure dans le fait que l'objet est par définition un phénomène humain qui n'est pas d'essence scientifique [...]. Ce fait humain, nécessite des efforts intellectuels faits "en compréhension"¹². » L'analyse qualitative nous permet donc d'étudier le discours à partir de ses spécificités configurales et de son inclination idéologique (genre et style esthétiques, valeurs dominantes). Elle nécessite en conséquence un effort intellectuel aussi bien visuel, auditif, qu'interprétatif.

Enfin, soucieux de critiquer le message produit, nous espérons tirer de l'analyse de contenu des informations supplémentaires pour établir un lien de causalité, ou plus humblement parvenir à objectiver notre hypothèse générale. Dans cette perspective, nous différencions l'unité syntagmatique du plan audiovisuel en trois sous plans : le plan visuel, le plan sonore

¹⁰Noël Nel, *Le débat télévisé*, Armand Colin, Paris, p. 96.

¹¹ Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, 2001, p. 611.

¹² Mucchielli Alex, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociale*, Armand Colin, Broché, 2004.

(musique, applaudissements), et le plan de la parole. De là, nous décomposons notre hypothèse générale en trois sous- hypothèses :

- Sous- hypothèse 1 : il existe un lien causal entre l'énonciation de la sexualité et « l'indéfinition de la fonction » de l'émission.
- Sous- hypothèse 2 : les artefacts visuels alimentent le discours érotique de l'émission.
- Sous- hypothèse 3 : le plan sonore accentue la spectacularisation de la sexualité.

Selon nous, la sous- hypothèse 3 est empiriquement vérifiable, car elle représente un ensemble de traces sonores, des indices acoustiques corroborant un discours déjà identifié. En revanche, la sous- hypothèse 2 nécessite une attention supplémentaire de notre part, car elle englobe des indices iconiques, qui ne sont donc pas audibles. Quant à la sous- hypothèse 1, elle reste de l'ordre du vraisemblable, car elle est d'ordre symbolique. En effet, on voit ce que l'on voit (un baiser, une gifle), on en écoute ce que l'on écoute (applaudissements, *Water music* d'Haendel), en revanche, on ne comprend pas toujours ce qui se dit. Cette hypothèse nous invite donc à la modestie, car nous ne sommes pas à l'abri d'inexactitudes dans l'interprétation des données.

À partir de nos hypothèses spécifiques, nous constituons un schème discursif découlant des catégories d'analyses définies ci-après. En nous référant à notre définition du discours, nous constituons une structure analytique correspondant aux variables d'une grille à la fois d'écoute et d'observation. Ce n'est qu'en mettant cette typologie en rapport avec des éléments du hors discours (contexte social, autres thèmes...), et seulement si on peut prouver le lien systématique – ou quasi systématique – entre le hors discours et les variables définissant les formations discursives, que l'on pourra parler d'homogénéisation du discours érotique.

Dans cette optique, nous élaborons la typologie suivante :

A) *Contexte de la mise en place discursive sexuelle*

- Dans quel contexte parle-t-on du sexe ?

- Parle-t-on explicitement ou implicitement du sexe (dénotation, connotation) ?
- Quel est le niveau de discours ?
- Quels sont les différents thèmes sexuels abordés ?

B) Interaction autour du sexe (les échanges)

- Les interactions sont-elles plus grandes quand on parle du sexe ?
- Lors des débats sur le sexe, les présentateurs sont-ils des médiateurs ou des acteurs ?
- Est-ce qu'il y a-t-il des invités qui ne sont pas présents pour parler de sexe, mais celui-ci est-il tout de même abordé ?
- Est-ce que le public participe-t-il aux interactions quand on parle du sexe ?

C) Mise en scène de l'érotisme

- Quels types de plans utilise-t-on lorsque l'on parle de sexualité ?
- Certaines parties du corps sont-elles plus filmées ? Sur quoi insiste la caméra ?
- Le public est-il davantage bruyant lorsque l'on parle de sexe ?
- Le silence intervient-il dans l'érotisation du discours ?

Il y a moins d'un siècle, la télévision n'existait pas¹³. C'est au théâtre que le peuple s'informait, se rebellait¹⁴ et se divertissait. L'art théâtral était donc didactique, politique¹⁵ et ludique ; il mélangeait la littérature, la danse, l'architecture et le chant; le tout produisant un feu d'artifice sonore, gestuel et lumineux. Aujourd'hui, rien n'a vraiment changé. La communication est dominée par l'idée que l'on se fait du théâtre. Semblable à une pièce, une émission est une pratique discursive, mêlant divertissement et connaissance, l'ensemble coordonné par un réalisateur qui allégorise un message politique. De ce fait, nous définissons *Tout le monde en parle* comme une mise en scène théâtrale de la société. Le but du

¹³ La date officielle de la création de la télévision est le 27 janvier 1926, et la première émission officielle de la télévision française date du 26 avril 1935.

¹⁴ Le théâtre est aussi employé à des fins politiques. Jean Calvet écrit au sujet d'une pièce : « Il n'y a pas de doute, le *Mariage de Figaro* est le premier acte de la Révolution, et les aristocrates applaudissant le valet qui les insulte font en s'amusant la répétition générale de la nuit du 4 août. » Extrait de Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Bordas, Paris/Montréal, 1970, p. 187.

¹⁵ « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. » Extrait de Corneille, *Horace*, Éditions Bordas, Paris, 1970, vers 441-442.

réalisateur est de faire croire aux spectateurs que ce qui se dit sur le plateau est authentique. En utilisant l'interaction directe entre les personnages, il fait oublier que les personnages principaux préparent les scènes au préalable. De plus, afin de captiver le public, les conflits, ou tout au moins l'opposition entre deux ou plusieurs des personnages sont abondamment utilisés. Pour cette raison, nous choisissons la forme théâtrale pour l'analyse de l'émission. Nous devons donc transférer notre connaissance de lecture des médias en une écriture. En conséquence, l'œuvre imaginée a pour thème directeur la sexualité. Des thèmes périphériques se retrouvent aussi dans ce travail, mais l'objet central est la mise en procès des mécanismes médiatiques centralisés sur le sexe. Pour cette raison, le texte de cette pièce est créée par dialogisme, c'est-à-dire à partir de faits réels. Nous y nommons « scénographie » l'analyse descriptive ; et « analyse détaillée » l'analyse de contenu. Notons que pour cette dernière, nous aurons à maintes reprises recours aux didascalies, car certains éléments non mentionnés dans le texte apporteront un plus dans notre interprétation.

Au début de notre méthodologie, nous voulions analyser les huit émissions correspondantes à la période de grève. Cependant, les allusions au sexe sont nombreuses et denses dans l'émission. Une pièce de théâtre étant composée de plusieurs séquences, elles-mêmes composées de plusieurs scènes, créer une œuvre à partir de huit émissions, représentant le même nombre d'actes, n'est pas réalisable. L'analyse aurait été extrêmement longue. Finalement, nous avons bouleversé la constitution de notre corpus, mais afin d'avoir un regard sur toute l'étendue de la période, nous analyserons les émissions du 18 février et du 25 mars, car certaines des séquences sont consacrées au mouvement étudiant, et nous rajoutons l'émission du 1^{er} avril qui se déroule une semaine avant la fin de la grève. Nous composons donc ce travail en trois 3 actes, constitués de plusieurs scènes, de plusieurs situations, d'acteurs et de sous- thèmes d'analyses.

2-2. Ce formidable bordel démocratique dont tout le monde parle !

Le symbole réunit ceux qui le reconnaissent dans une dimension collective. Sa valeur métaphorique donne une certaine souplesse à sa compréhension, car elle comporte une part

d'arbitraire. De ce fait, il est parfois plus simple de comprendre un phénomène en le plaçant dans la « mise en symbole » que de le dévoiler dans sa vraie nature. L'analyse de *Tout le monde en parle* qui va suivre est chargée de symboles appartenant à la communauté imaginaire française. Ainsi, ayant prédéfini l'objet de notre analyse comme mise en scène théâtrale, c'est-à-dire une métaphore de la réalité, nous allons métaphoriser cette métaphore dans le but de voir ce qui se dissimule derrière cette vérité crûment dévoilée.

L'un des mandats de l'émission est de diffuser des nouveautés culturelles, de débattre des phénomènes d'actualité, vécus et compris par la nation française, voire, parfois, par la communauté occidentale. Au lieu de participer au débat, à l'action, nous nous en éloignons en axant cette pièce sur le sexe. Bien que nous espérons ne pas écrire un four, l'intention de cette œuvre ne consiste pas en la production d'une pièce-bien-faite. C'est en premier lieu un travail d'analyse dont le dessein est de mettre en relief son objet d'étude. En revanche, nous espérons que cette œuvre éveillera la réflexion critique des lecteurs. Alors, sans plus attendre, allons voir ce qui se joue au théâtre !

2-2-1 Distribution des personnages principaux

Dans le théâtre ordinaire, on utilise souvent une technique propre au magicien : l'illusion. Le but ainsi visé est de faire croire à l'auditeur que ce qu'il voit est un morceau de vie réelle, avec des personnages de chair et de sang dont les choix sont guidés par des émotions authentiques. De là peut naître la confusion chez le spectateur. Il peut croire que le caractère d'un personnage de la pièce est le même que celui de l'individu en dehors de la scène. Par souci d'objectivité, et par respect de la vie privée, nous optons pour la personnification des comédiens principaux. De ce fait, notre analyse s'effectue à partir des personnages imaginés pour les besoins de cette œuvre. De plus, nous pensons que pour comprendre le message d'une émission, il faut au préalable placer l'acteur public devant le personnage privé, car la lecture efficace d'une émission demande de distinguer le réel du fictif.

Thierry Ardisson. Véritable Gourou de la communication médiatico-mondaine – cynisme, férocité, absence d'états d'âme –, il fait partie de ces leaders qui, par un simple mot, accentue ou réduit la cote de popularité d'un individu. Représentant de l'Ordre médiatique, il y tient le haut du pavé, ce qui lui permet de normaliser son moto : *Sex and my birth right*¹⁶.

Thierry Ardisson symbolise aussi le Droit. Les questions souvent très intimes qu'il pose à ses invités lui vaut le titre de juge des plaisirs. D'ailleurs, celui que l'on surnomme « l'homme en noir » adore qu'on lui demande : « Comment sais-tu cela ? ». Enfin, son émission participe à l'Érotisation de l'espace public. Cependant, nous mettons cette proposition entre parenthèses, car c'est précisément notre objet d'analyse. Ardisson incarne donc la trinité contemporaine : il est le God(e) de *Tout le monde en parle*.

Laurent Baffie. Surnommé le bouffon du roi Ardisson, cet adepte des jeans bleu pâle est en réalité bien plus qu'un gouaillieur. Il personnifie le maître des cérémonies (MC), le médiateur de l'émission. Ses plus grandes responsabilités sont de maintenir le rythme du cérémonial et d'épater la galerie du God(e). Pour cela, il est capital qu'il ne fasse pas de pataquès, qu'il n'hésite ni ne tâtonne quand il prend la parole. Il doit être précis et concis dans ses commentaires, tout en insufflant une certaine énergie au débat. Cela nécessite donc qu'il s'exprime avec volubilité. Pour toutes ces fonctions, trois organes faciaux lui sont indispensables : son nez fin, son œil de Lynx et sa langue bien pendue. En somme, si MC Baffie dispose d'une grande liberté d'action, il reste tout de même sous la férule de God(e).

Le public. Il est constitué des fidèles de l'émission. Sagement installés dans le temple du sexe, ces fan-atiques exécutent les mots d'ordre sans broncher. Remplis d'enthousiasme, transportés par le divin, ils atteignent un calme quasi monastique lorsque le Gourou l'ordonne.

Personnage muet. **L'assistante de réalisation** : Rebecca. Elle apporte les cartes aux invités.

¹⁶ Devise inspirée de *God and my birth right* (Dieu et mon droit), la devise de la monarchie britannique depuis Henri V.

2-2-2 Dispositif scénographique

Pour constituer le dispositif, nous superposons l'espace restreint (dimension géométrale) à une organisation signifiante (dimension symbolique) constituée de trois articulations esthétiques, mise en abyme par la fiction. Le décor est donc suggestif, car il fait allusion à la représentation de la réalité. De cette façon il annonce tacitement que tout cela n'est qu'un « jeu » théâtral.

Au niveau architectural, le plan de la scène reprend probablement le cœur d'une cathédrale. Les invités rentrent et sortent par l'un des deux bras du transept et se placent au chœur. En haut, situé dans la partie occidentale d'une abside ronde en cul-de-four, on trouve l'autel d'Ardisson. Depuis sa chaire, il sustente le sexe et accomplit des sacrifices sybaritiques. Autour du chœur, il y a le déambulatoire, couloir reliant les invités aux fidèles installés sur les bas côtés. Il permet aux personnages de circuler mais sépare aussi les fidèles des célébrants. Il constitue l'espace vague de la pièce, le décor de fond. La voûte de la cathédrale est supportée par des colonnes circulaires de couleur blanche. Sur un mur on aperçoit des caricatures de God(e) et du maître de cérémonie dessinées par les fans. Le fait que les fidèles ont droit au chapitre illustre que l'émission se veut démocratique et participative.

Au niveau symbolique, la sainte scène est comparable au sexe féminin. Les invités rentrent par la petite lèvre (la cour), atteignent la vulve et s'installent sur les parois latérales du vagin. Plus les invités s'exhibent, plus ils progressent dans le flux libidinal les menant à la matrice : l'utérus. C'est à cet emplacement qu'Ardisson garde le pouvoir du sexe. Dans le cas d'une semi-participation, ils sortent par le vestibule du vagin et retournent aux entrailles.

Si l'on prend les deux éléments décrivant la scène de l'émission, on obtient la cathédrale du vagin, c'est-à-dire le lieu où l'on célèbre le sexe dans l'attente de son apparition : la boîte de nuit. Au plafond on aperçoit des boules brillantes ainsi que des spots lumineux ; au sol, tapis rouge et dorures ; aux murs, peinture couleur pourpre ou bleutée par la lumière, doublage intérieur isolant et acoustique complété, drapages sillonnant murs et colonnes ; pour le son, le

DJ et sa table de mixage ainsi que la console de musique de God. C'est donc dans l'âme moderne de la ville, la discothèque, que le loup blanc du Paf sacre chaque samedi la vie après le jour.

Unité de lieu : Toute l'action se déroule dans un même lieu (le décor du studio 509 à la Plaine Saint-Denis). La cathédrale du vagin est donc le lieu de notre analyse.

Unité d'action : On retrouve notre intrigue majeure – le sexe – au début et à la fin de la pièce. Les actions accessoires alimentent l'action principale.

Unité de temps : Chaque acte se déroule le samedi soir à partir de 22 h 30. Un acte correspond à un samedi de notre corpus. Chronologiquement, cela nous donne le 18-02-06, le 25-03-06, le 01-04-06.

2-3 Prologue

Tous les samedis, God(e) siège sur son banc et reçoit dans la cathédrale du vagin des célébrités qui viennent lui présenter des nouveautés culturelles. Après une série de questions God(e) effectue le jugement premier des œuvres en question et observe si les conviés sont dignes de devenir ou non des célébrants du sexe. Cette pièce de théâtre est constituée de trois actes (voir les verbatims en annexe), et de trois analyses que nous retrouvons ci-après.

2-3-1 Quand Thanatos vole un baiser à Hélène

Depuis la nuit des temps, le cycle de vie des hommes décrit une courbe en cloche semblable à celle de Gauss. La première période correspond au mouvement expansif de la vie avec, pour point culminant, l'idéal vital d'un individu. Puis vient la phase qui transporte l'individu à la déliquescence corporelle jusqu'au terminus du train de vie : la mort. Aujourd'hui, en France, la sénilité est considérée comme une tare, car elle correspond au dernier pas effectué par l'homme, avant qu'il ne tombe de haut et chute. De surcroît, la médecine n'est plus utilisée

pour rendre *Thanatos* supportable ; mais, à l'image des études effectuées sur les cellules, elle s'applique à gommer la mort de l'atlas.

Le 14 février 2006, Dary Cowl, ténor du cinéma français, vient de quitter la dernière séance les pieds devant et les mains croisées. Pour commencer l'émission, God(e) lui rend un dernier hommage en montrant son dernier passage à *Tout le monde en parle*. Durant la séquence, God(e) lui pose des questions sur son enfance, ses passions, son métier... Puis, la mise en abyme s'arrête, et God(e) termine la scène en disant : « C'est le patrimoine ça, Dary, ça fait un moment qu'il est là... Dary, si tu nous regardes... ». Première observation : God(e) évoque Dary au présent et le compare à un « patrimoine ». D'après le *Petit Robert*, le patrimoine est une propriété léguée par les ancêtres. C'est une empreinte, une preuve vivante du séjour du défunt sur terre ; car, dit encore Luce Des Aulniers, professeur en communication à l'université du Québec à Montréal, « le mort est le double du vivant, le double est la figure vivante et familière de la mort¹⁷ ». Subséquemment, si God(e) utilise la mise en abyme pour montrer Dary Cowl, c'est pour créer un dédoublement à la fois spatial et symbolique de l'artiste. Autrement dit, God(e) parle du défunt mais fait parler un homme en vie. Deuxième observation : God(e) s'adresse directement à la célébrité. Bien que le conditionnel dénote l'incertitude, l'emploi du tutoiement réduit l'écart communicationnel ; et comme l'a si bien écrit Louis Vincent Thomas, professeur d'anthropologie à l'université de Paris V (Sorbonne) : « À défaut de parler avec son mort, on parle à son mort. L'esthétique mortuaire, par médiation du comme si, dédramatise la situation. Elle permet à la mélancolie du deuil de s'installer avec un minimum d'angoisse et de répugnance¹⁸. » Somme toute, au-delà de l'affliction que suscite la perte d'un membre de la communauté imaginaire, faire parler le mort, c'est-à-dire « le double du vivant », est un moyen pour l'humain d'exorciser l'inquiétude qu'il a de se retrouver nez à nez avec la Mort.

Au contraire de la première scène, à la scène suivante, ce n'est pas la Mort qui parle, mais c'est elle qui sustente les interactions entre God(e) et la femme du défunt. Les principaux

¹⁷ Luce des Aulniers, *Le double met les voiles*, Hiver 1996, p. 78. [En ligne : <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T777-Desaulniers.pdf>]

¹⁸ Louis Vincent Thomas, *La mort aujourd'hui : de l'esquive au discours convenu*, magazine *Religiologiques*, 6, automne 1992.

[En ligne : <http://www.unites.uqam.ca/religiologiques/no4/thoma.pdf/>]

éléments qui ressortent de l'entretien sont : la mort (disparu (x2), défunt, au revoir), l'amour (femme, osmose, mari, envie (x3), passion, aimé) et la vie (revenir, continuer, faire revivre (x2), découvrir, raconter). De toute évidence, ce qui découle de ce mariage thématique « est l'accent mis sur le caractère “vivant” de la mort¹⁹ » (Luce des Aulniers). On pourrait presque dire, qu'ici, le mort est encore plus en vie que la personne vivante. Le deuxième point qui ressort est que Katia Lafaille se calfeutre dans une fonction de narratrice des épopées montagnardes de son mari. Elle ne parle ni de son avenir ni de ses enfants mais exprime son désir de maintenir le trépas en vie en continuant à parler de son conjoint. La parole devient donc pour les survivants un outil permettant de diminuer la distance qui sépare le *Tartare* de l'*Eden* ; et elle prouve qu'il existe un lien puissant – linguistique et imaginaire – entre *amor* et *mors*. C'est cette liaison que *Rencontre avec Joe Black*, le film de Martin Brest, décrit magnifiquement bien. L'histoire est celle de la Mort, personnifiée sous les traits de Brad Pitt qui s'éprend d'un grand amour pour la Vie (Claire Forlani), et c'est lors d'une danse, le temps d'un flirt, que nos deux tourtereaux se retrouvent unis par les chaînes de l'amour.

Prenant les traits du « vieux lierre » et du « muguet printanier », la dichotomie mort/vie se poursuit à la scène III. D'un côté le thème de la vieillesse est sujet à toutes les craintes (cholestérol, Viagra, mourir, peur, surveillez, bandez mal, chiant), au point où Eddy Mitchel parle de « truc » ; de l'autre côté, l'entretien met en valeur la fougue de la jeunesse (draguer, jeunes (x2), boîtes, Porsche, coucher). Cette séquence illustre l'analyse du corps effectuée au premier chapitre (1.1.1). Il en ressort clairement que le discours présente la jeunesse comme une vertu et la vieillesse comme une infirmité, à tel point que la première est présentée comme un palliatif contre les flétrissures des premiers-nés. On le voit notamment quand God(e) demande à Eddy Mitchel : « Avez-vous déjà couché avec une femme de votre âge ? » et que l'intéressé réplique : « Je n'en ai jamais, jamais eu de mon âge. » Par ailleurs, aux scènes VII et IX, God(e) demande à Sarah Forestier (L168) et à Pauline Delpuch (L242) si elles ont déjà fréquenté des hommes mûrs. Le caractère tautologique de cette question rend patent la permanence de la relation benjamin/senior et confirme aussi que la sexualité est le marronnier de l'acte. De plus, la dernière question que MC Baffie pose à brûle-pourpoint à

¹⁹ Luce des Aulniers, *Note pour un accompagnement désenchanté*, Trans, printemps 1994, p. 87. [En ligne : <http://www.mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T4/4-Desaulniers.pdf/>]

Eddy Mitchel : « Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous bandez mal ? », montre qu'au-delà des tracas de la vieillesse, la plus grande appréhension de l'homme est la cessation de son activité sexuelle. Tout cela fait penser au mythe de Faust : la peur de vieillir, la dénégarion de la mort, le phantasme de l'éternelle jeunesse ; toutefois, l'omniprésence du thème de la sexualité remplace *la fontaine de Jouvence* par les bouches des jouvenceaux, aphorisme que vous allez comprendre incessamment. À la lumière du premier chapitre, on constate qu'ici le corps à une grande importance. Pour faire bonne figure dans l'émission il est préférable d'afficher un corps jeune et beau.

Avant d'analyser le discours sur la sexualité à proprement parler, notons d'ores et déjà qu'après la scène IV la plupart des hôtes ont entre 20 et 35 ans, ce qui laisse le champ libre aux logorrhées juvéniles. C'est par exemple le cas avec l'interview Lolita (scène VII), et l'entretien « Est-ce que comme toutes les jeunes filles... » (Scène IX). Une autre remarque est la prédominance du beau dans la pièce. Comme nous l'avons examiné précédemment, le lieu de la scène – la cathédrale du vagin – est décoré avec minutie. Les fidèles, quant à eux, ont tous deux points communs : la jeunesse et la beauté. Ce qui laisse croire que ces deux éléments font partie des critères du *casting* ; ou, du moins, ce sont les filles et les garçons agréables à la vue sur lesquels la caméra insiste. En ce qui concerne les invités, on constate que ceux qui ont les faveurs du God(e), ceux qui sont les plus applaudis par les fidèles sont encore les beaux. God(e) n'hésite d'ailleurs jamais à complimenter les invités dès que l'occasion s'y prête : les belles mains de Barclay (Didascalie), le joli haut de Sarah Forestier, le beau tatouage de Nicolas Duvauchelle, les magnifiques yeux de Pauline Delpech.

Si le discours de l'émission assimile la jeunesse (vie) à la beauté, comme nous l'avons démontré précédemment, la mort, est comparable à ce qui repousse, le laid. C'est donc en commençant l'acte sur le thème de la mort que God(e) peut dans le second hémistiche parler impunément d'un sujet plus léger : la sexualité. Cette union entre la vie et la mort, le moderne et l'ancien, *La Belle et la Bête*, se cristallise à la scène V. À la fin de l'interview, God(e) affublé de son costume de croquemitaine s'approche de la nouvelle reine du Thriller (mort), la belle Alex Barclay (vie), vêtue quant à elle d'un pantalon et d'un t-shirt noir à tête de mort (laideur), et lui vole un baiser sur la bouche. Ce baiser est symboliquement très intense, car au-delà de l'érotisme qu'il affiche, il révèle, pour reprendre la formule de

Luce des Aulniers, que « la laideur serait figure de mort, nous propulsant dans la vie assoiffée de beau²⁰ ». La vie et la mort, la sagesse et la candeur, le laid et le beau... Mélanges dangereux... God(e) va enfin pouvoir parler librement de sexe...

La dimension iconique du baiser que God(e) dérobe à Barclay est supérieure aux autres images, car il place la sexualité aux premières loges du discours ; disons plutôt sur le devant de la scène. Il représente donc le continuum sensible de l'acte ; c'est-à-dire un système de communication où le corps et le toucher assurent une communication érotique que le regard et la parole ne peuvent travestir. Il nous replonge dans les baisers langoureux des clips *You're my high* de Demon dont la force imaginaire supplante les paroles et la musique de la chanson. Le baiser God(e)/Barclay traduit donc une certaine transparence du discours sur la sexualité, car à lui tout seul il dénude les vocables du texte. Néanmoins, ce baiser ne constitue aucunement l'unique interprétation des baisers du discours. Au contraire, la plupart d'entre eux ont peu de choses à voir avec le discours érotique. Que ce soit le baiser que Dary Cowl offre à la chanteuse Noa (sur la joue) en guise de salutations, celui que God donne à Katia Lafaille en signe d'encouragement, la bise qu'Eddy Mitchel fait à Alex Barclay comme geste d'introduction, et les bisous que Berling offre aux invités dès son arrivée en signe de communion, aucun d'entre eux n'a de connotation sexuelle. Dans ces cas de figure, le baiser est le signe d'appartenance à une communauté imaginaire (célébrité). Il est le baiser de la vie publique, celui qui rassemble le corps social dans les jours de joie et les soirs de peine. Mais tout cela n'infirme nullement l'idée qu'un discours érotique se construit autour du baiser. Les baisers que nous venons de citer sont discrets. Pour déceler leur existence, nous avons dû procéder à une lecture attentive de l'acte, car, dans une large mesure, les baisers qui interpellent, ceux qui décuplent les interactions, les fous rires et applaudissements des fidèles sont ceux de l'intime, ceux que Charles Berling considère comme étant sacrés (L216). C'est God(e) mouillant ses lèvres avec sa langue en imaginant une rencontre fortuite avec un « flic » ; c'est le baiser de Judas, symbole de félonie, que Nicolas et Sarah ont refusé de faire par respect pour la conjointe de ce dernier.

²⁰ Luce des Aulniers, *Le double met les voiles*, Hiver 1996, p. 1. [En ligne : <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T7/7-Desaulniers.pdf/>]

Au fur et à mesure que les baisers de la vie privée se succèdent, le discours effectue un glissement sémantique du nom *baiser* au sens familier du verbe *baiser*. L'emploi de termes familiers s'amplifie (coke, vulgaire, baiser, porno, pétasse), et le discours érotique vacille vers le discours à consonance pornographique. Si le discours sur la baise se généralise à partir de la scène VII – lors de la présentation de *Hell* (enfer) –, le « baiser » dont il s'agit ici n'est pas celui des *amoureux de Vérone* ou celui du prince de *Blanche-Neige*. Mais prenons garde, l'univers d'écrit ici n'évoque pas ici l'hédonisme amoureux d'Epicure ou de Casanova ; mais « le monde incroyable (L134) » de la baise. Un monde où les interactions et l'usage du tutoiement se multiplient ; un monde où se généralisent les satires polissonnes. La descente dans ce monde se poursuit jusqu'à la fin de l'acte. Au fur et à mesure des scènes, le discours décrit un monde peuplé par des fétichistes qui s'excitent à la vue de la dentelle et de tatouages (scène X) ; d'hommes qui se travestissent en femme (scène VIII) ; de voyeurs qui se rincent l'œil, tapis dans les écoinçons des boîtes de nuits parisiennes (scène VII) ; de lolitas dont les éducateurs sexuels sont des hommes mûrs en âge (scène VII), et tant d'autres créatures, toutes plus jeunes et jolies les unes que les autres.

Dans *La Possibilité d'une île*, Michel Houellebecq écrit : « Jeunesse, beauté, force : les critères de l'amour physique sont exactement les mêmes que ceux du nazisme²¹ ». Au regard de l'analyse sur la banalisation de la sexualité (section 1.3.2), on peut alors se demander si *Tout le monde en parle* ne tente pas d'instaurer une nouvelle forme de Bannus ? C'est-à-dire un nouvel ordre dans lequel la beauté, la jeunesse et la sexualité deviennent des impératifs.

2-3-2 *Le soir où Marianne pleura la mort de sa petite Clara*

À la veille de la révolution française, la situation financière de la France est alarmante ; ce qui entraîne le pays dans une spirale économique infernale. Cependant, malgré les litanies et les souffrances de la plèbe, la Cour continue à danser... Jusqu'au jour où la Révolution la croise en route... Et lui fauche son blé et ses préséances...

²¹ Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Fayard, 2005, p74

Bien qu'une histoire ne vaille jamais totalement une autre, c'est sous les vocables tension et lutte que s'érige l'acte du 25 mai 2006. Le cri de rage poussé par André Glucksmann à l'encontre des antisémites (scène II), la mobilisation de Guillaume Pelletier face à la montée de l'islamisation (scène III), ou le témoignage de Michelle Maillet sur son agression raciale (scène VI) sont des éléments qui laissent penser qu'un vent de contestations se dirige vers la France. En cette période de résistance, la grève à l'encontre du Contrat de première embauche (CPE) est de loin le conflit qui fait le plus grand raffut médiatique ; raison pour laquelle la cathédrale du vagin se retrouve envahie en plein samedi soir par le chef mandaté pour les négociations. Notons au préalable qu'en l'espace d'un mois et demi de grève, c'est la première fois que la production invite un représentant du mouvement.

À l'annonce de l'arrivée de Bruno Julliard, le président de l'Union nationale des étudiants français (scène IV), les applaudissements des fidèles carillonnent²² comme un appui au combat, rappelant que ces derniers sont essentiellement des jeunes gens. Dans une large mesure, le débat tourne principalement sur le désaccord socio-économique (pas d'accord, chiant, refuse, harcèlement, risque Mai 68, loi d'orientation, contrat (x5), jeunesse, précarité (x2), pacte économique...), ce qui laisse penser que la sexualité n'a pas ici lieu d'être. Toutefois, l'allusion de God(e) – sourire aux lèvres – sur la participation de Sharon Stone (sex-symbol américain) au débat, le fait qu'André Glucksmann illustre l'importance de la lutte anti-CPE par l'exemple du harcèlement sexuel, et le rapprochement que God(e) effectue entre le mouvement étudiant et la révolte de Mai 68 (sachant que dans l'imaginaire social la commune étudiante symbolise aussi la libéralisation sexuelle), affirment la présence de la sexualité dans le discours.

Parallèlement, le vocable « cocu » utilisé par Bruno Julliard (L379) semble *a priori* anodin, mais on remarque au passage la connotation sexuelle auquel il fait référence. Brièvement, « cocu » signifie en français courant « déshonoré, berné » ; ce qui n'est pas sans rappeler l'affront que subit un personne essayant une infidélité. Or, dans son *pro domo*, c'est sous le terme « trahison », synonyme d'infidélité, que le président de l'UNEF parle de cette loi d'orientation économique. De toute évidence, si c'est le terme *cocu* qui est employé pour illustrer la trahison de la nation, c'est que d'une certaine manière la grève du CPE se métaphorise en une crise conjugale ; ainsi la sexualité importe tellement dans la *doxa* que le

²² À titre d'information, les carillons symbolisent la victoire des Canadiens français en 1758.

langage affuble le débat d'érotisme. Toutefois, comme l'a si bien chanté Georges Brassens, ♪ « le cocu, d'ordinaire, on le choie, on le gâte²³ » ♪. Or, dans ce cas de figure, les aînés restent insensibles aux prières des jeunes et les laissent s'embouer dans la vicissitude économique. De surcroît, ce que dénote le discours n'est pas un cocufiage, mais un divorce entre la classe huppée et la miséreuse jeunesse. Par ailleurs, si les présentateurs de l'émission gardent une apparente neutralité, le fait que les jeunes (Guillaume pelletier et Bruno Julliard) regagnent le vestiaire dès la fin du débat – alors que certains invités siègent des scènes durant –, ce qui laisse le champ libre au déploiement rhétorique sur le thème de la sexualité, montre que l'émission ne s'intéresse que sporadiquement au devenir des cadets.

De manière plus évidente, le rapport entre pugilat et sexualité se vérifie dès la première scène. À l'occasion de la sortie du *Procès de Bobigny*²⁴, God(e) invite l'actrice Sandrine Bonnaire à donner ses premières du film et parler de la libération sexuelle. À travers le thème de la lutte (viol, clandestinement, Loi 1901, procès de Bobigny, signer (x3), Manifeste des 343 salopes), le débat retrace le combat des femmes dans les années soixante.

De façon plus positive, les victoires féminines sont aussi abordées (liberté, égaliser, avorter, devoir de mémoire, dépénalisation, pilule, Loi Veil). Néanmoins, les inquiétudes de God(e) et de Sandrine Bonnaire sur l'éventuel retour à la pénalisation de l'avortement attestent « que ces libertés que l'on croyait éternelles une fois qu'on les avait acquises peuvent être assez facilement remises en cause » ; phrase qui dénote que les femmes sont toujours en situation de précarité et de vulnérabilité. Si, dans un premier temps, le discours met en évidence le retour d'un pouvoir masculin totalitaire, il jugule par la suite toute tentative de révolte féminine. Le moment où God(e) tourne sa casaque débute lorsque celui-ci parle de la mère de Sandrine Bonnaire, usant du champ lexical de la femme/mère (mère, onze enfants, religieuse, féconde), et que MC Baffie rajoute : « C'est dommage d'arrêter à onze, c'est tellement beau d'avoir une douzaine. » Par la suite, God(e) relate la tentative d'avortement ratée de la mère de l'actrice et finit de narrer cet épisode en disant : « Ça ne marche pas évidemment ; et ensuite elle a continué à faire des enfants. » Cette partie du discours peut se découper en trois parties : lutte/échec/résignation ; ce qui symbolise la défaite féminine, thème que l'on

²³ Georges Brassens, « Le Cocu », album *Le pornographe*, Philips, 1958.

²⁴

retrouve tout au long de la scène (remise en cause, interdiction, loi contre l'avortement, peur). Enfin, lorsque God(e) demande sur un ton mercurial à Sandrine si elle regrette d'avoir avorté (L317), et que celle-ci justifie son acte en le mettant sur le compte de « l'inconscience de la jeunesse » (L318). Tous ces éléments attestent qu'il disserte à l'encontre de l'émancipation féminine et assimile la femme/pure à la femme/mère. N'oublions pas que dans notre premier chapitre nous avons démontré que le sexe suscite aujourd'hui encore des tensions entre les hommes et les femmes car il est un instrument de pouvoir (sections 1.2.1 et 1.3.2). Cette émission est animée par deux hommes. Il est donc évident que le fait de rabaisser la femme, en l'occurrence Sandrine Bonaire, est un exemple de cette volonté de domination.

Dans son analyse sur *le meurtre de la femme et de la construction de la masculinité* dans *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick,²⁵ Bruno Cornellier analyse « la place de la féminité et de la femme dans l'ordre patriarcal et militaire dominant ». Selon l'auteur, « la programmation de l'esprit guerrier » des hommes se fait généralement par le biais de l'éducation machiste. Certaines bandes dessinées, par exemple, concourent à renforcer le modèle du mâle dominant dans l'imaginaire collectif. Que ce soit *Lucky Luck* (le cow-boy solitaire), *David Crockett* (l'homme qui n'a jamais peur) ou *Tintin l'aventurier*, les hommes aguerris au combat s'accommodent davantage d'un cheval ou d'un cabotin que d'une loquace compagne. Seule la Castafiore s'autorise à entonner haut : « ah je ris de me voir si belle en ce miroir »²⁶. Plus récemment, dans les magazines français de bandes dessinées *Métal Hurlant* ou *Heavy Metal* pour l'édition américaine, on entraperçoit parfois des femmes, mais la plupart des créateurs – des mâles – les cantonnent dans des rôles de bombe sexuelle. Dans cet univers de conquistadors, la femme est considérée comme inférieure à l'homme, car elle n'a pas le pouvoir de décider du droit de vie ou de mort d'une tierce personne ; et pour cette raison elle doit être soumise à son mari. Ainsi, vivant dans une société où la guerre ne cesse de gagner du terrain, au point où certains y voient les prémices d'une troisième guerre mondiale, la femme – et donc sa sexualité – est perçue comme un danger (dangereuse x3, scène IX). Elle devient donc le premier territoire à conquérir. Or le droit à l'avortement symbolise

²⁵ Le premier magazine multimédia du cinéma. [En ligne : <http://www.cadrage.net/>]

²⁶ Bianca Castafiore est cantatrice, imaginé par Hergé ; on la retrouve notamment dans *Tintin et les bijoux de la Castafiore*. L'air des bijoux est aussi chanté par le personnage de Marguerite (soprano) dans l'opéra de Faust, de Charles Gounod.

l'affranchissement de la femme sur les lois établies par le mâle ; et la preuve qu'elle a aussi le pouvoir de commander la vie et la mort.

Force est reconnaître que si la femme occidentale eut le blanc-seing de vivre pleinement sa sexualité durant les années soixante, c'est parce que, durant les périodes révolutionnaires le pouvoir autoritaire est écarté et la sexualité libérée. Néanmoins, en période de guerre, la femme est la première à essayer les plâtres, car chaque victoire qu'elle emporte désigne fatalement une défaite masculine, ce qui ne peut qu'engendrer la frustration des membres du régime phalocratique. *De facto*, faire taire la jouissance illimitée de la femme devient pour l'homme un moyen de prouver sa virilité. D'ailleurs, dans l'univers militaire, les femmes sont minoritaires ; et à l'image de l'élégante Michèle Alliot-Marie, il semble qu'elles obtiennent la parole avec *distinguo* quand les compétences professionnelles surpassent les artifices apparents.

Après avoir congédié André Glucksmann, l'apparition de Karima Adebibe – alias Lara Craft – sur le plateau génère un branle-bas de combat dans la cathédrale du vagin. Vêtue d'une tenue militaire des plus féminines, telle une impératrice romaine, elle est reçue au pinacle par l'assemblée qui se lève pour lui faire le salut romain en signe de grâce. En premier lieu, c'est une femme émancipée, une guerrière, une Marianne²⁷ version Playstation que le discours place en odeur de sainteté. D'ailleurs, la première partie de l'entretien regorge de termes propres au combat (entraînement, permis de moto, cours de survie, maniement des armes, piloter, hélicoptère, *guns*). Toutefois, dans la seconde partie du dialogue, God(e) oriente ses propos sur la plastique de Karima Adebibe et métamorphose ainsi la jeune mannequin en statue vivante. Ainsi, sa toilette de combat (short, t-shirt moulant, bottes) ne symbolise pas ici la tenue de guerrière mais détermine l'épicentre visuel du discours sur la sexualité. Le poète et écrivain Louis Aragon aurait pu comparer Lara Craft à « ces soldats sans armes qu'on avait habillés pour un autre destin²⁸ ». La dimension scopique du dispositif scénique se manifeste donc en Karima Adebibe. Tout d'un coup, on ne voit plus que ce corps. Tous les autres personnages, tous les autres discours s'effacent. La plastique de la jeune anglaise devient un corps de langage et de mythes avant d'être un corps de chair et de sang.

²⁷ Marianne (1792) incarne la République française et ses valeurs : liberté, égalité, fraternité.

²⁸ Louis Aragon, *Il n'y a pas d'amour heureux*, extrait de Jean Orizet, *Livre d'or de la poésie française*, Paris, France Loisirs, 1999, p. 712.

Durant le *music store* de Dick Rivers (scène V) les projecteurs érotisent une quinzaine de jeunes femmes en se focalisant sur elles et en jouant avec l'intensité des couleurs. Au contraire, avec Karima Adebibe, nul besoin de saturer l'image par des artefacts lumineux, le corps de l'actrice évoque à l'œil un discours sexuel à lui tout seul. L'écran se transforme en écran sensible : les habits, les gestes, les regards de l'actrice communiquent, sans médiation linguistique, le sens des signes. Ainsi, Karima Adebibe est représentée tel un objet de désir.

Dans la vision machiste de la société, l'ordre naturel existant entre l'homme et la femme est rétabli par le biais du discours. « Le langage est non seulement étranger à la femme qui ne possède qu'une position passive face à l'univers symbolique (dont dépend l'élaboration du langage), mais il est également construit afin de l'y exclure²⁹. » Durant l'entretien, c'est God qui mène le jeu, Lara, quant à elle, répond la plupart du temps « tout à fait » (4x) ou « non ». Ainsi, par l'appropriation du langage, God(e) (sujet) fétichise Lara, qui s'applique surtout à communiquer avec son corps (minauderies, mains croisées sur la poitrine, jambes croisées, etc.). Un rapport de domination se manifeste donc dans ce rituel de prise de parole. Lara a la beauté : elle est le corps que God(e) utilise pour faire parler le sexe.

Ainsi, par le langage, God(e) met en évidence Lara Craft (héroïne de jeux) au détriment de Karima Adebibe (l'actrice), ce qui crée un quiproquo sur l'identité de la demoiselle. Ce n'est donc pas Karima (le sujet) qui répond aux questions posées, mais Lara Craft (l'objet). D'autre part, le thème principal du dialogue tourne autour du corps de Lara Craft. Si nous insistons sur cet aspect, c'est parce que dans ce cas de figure, c'est le galbe de ses jambes, l'opulence de sa poitrine et la perfection de son visage – et rien d'autre – qui déterminent la valeur (marchande) de Karima Adebibe.

La femme/objet qu'incarne Karima Adebibe apparaît plus sobrement à la scène IX. Alors que Thierry Consigny lit un extrait de son livre sur la mort de sa fille Clara, la caméra fixe en gros plan Lara (C)raft. Ce qui permet de passer de C-lara à Lara, de (C) Lara à Clara. Ce double discours crée une synesthésie, ce qui provoque un effet d'étrangeté. Par le langage, Clara (sujet), la petite défunte, laisse place à Lara l'enveloppe charnelle, l'objet.

²⁹ *Ibid.*

Bien que God(e) détruise symboliquement le langage de Lara Craft, le paradoxe est qu'il utilise l'actrice pour augmenter le *pathos* des mâles et susciter les interactions. Dès l'arrivée de Lara Craft, God(e) multiplie les questions érotiques ; la plupart des invités masculins donnent leur point de vue sur Lara Craft; et MC Baffie fait plus que jamais le mariole. Par ailleurs, sa présence privilégie les interactions tactiles à la scène X : Lara prend la main de Pierrepoljack ; ce dernier l'embrasse sur le coin des lèvres ; il l'attrape et commente son *gun* ; Pierrepoljack et MC Baffie s'amuse à faire des bruits d'arme avec leur bouche, MC Baffie effectue un *lazzi* de l'homme prêt à faire l'amour... Ainsi, Lara Craft génère des relations de types symétriques, car elle polarise l'attention des mâles sur elle ; complémentaires, car elle est une femme/objet interagissant avec des hommes/sujets ; et concurrentielles, car elle engendre le fait social de la femme/proie impuissante face aux hommes-loups prêts à la dévorer. D'ailleurs, bien que Michelle Maillet assiste au débat elle n'est pas conviée à y participer. Ainsi la mise à l'écart de cette femme mariée et intellectuelle prouve que le sexe intéresse beaucoup plus que les réflexions philosophiques.

Comme dans l'acte 1, alors que le vouvoiement est le seul ton utilisé durant la première partie de l'émission, à la seconde hémistiche de la scène, le discours sur la sexualité s'accroît ; le tutoiement et les termes argotiques (porno x3, bite, baiser, merde, *suck my dick*, pipe, cul, botter, niquer, péné) vont bon train ; ce qui démontre une fois de plus que dans *Tout le monde en parle*, la frontière entre le discours érotique et le discours pornographique est mince. Ayant démontré dans le premier chapitre que le discours pornographique symbolise le rituel de la mise à mort (section 1.2.2), on ne peut que s'étonner que les fils des architectes de Marianne et de la Mère des exilés³⁰, de surcroît défenseurs de la Nation et de la Paix au féminin, commanditent un tel carnage.

³⁰ Appellation de la statue de la Liberté (1885) citée dans le poème d'Emma Lazarus, et écrit sur le piédestal de la statue. Aujourd'hui, ce poème est inscrit à l'arrivée de l'aéroport John Kennedy. La statue de la Liberté symbolise le chemin à suivre (torche), les sept continents, la reine de la Liberté (diadème), l'Indépendance et la Loi (la tablette). On retrouve une réplique de la statue de la Liberté à Paris, au jardin du Luxembourg,

2-3-3 Du sang versé par amour à la mort dans le sang

Pourquoi le Christ fut-il EXPOSÉ en croix
 Oh ébranlement du cœur devant le
 nu du jeune homme... atroce
 offense à sa pudeur crue...
 Le soleil et les regards ! La voix
 extrême demanda pardon à Dieu
 avec un sanglot de honte
 rouge dans le ciel muet
 entre ses pupilles fraîches et ennuyées :
 mort, sexe et pilori³¹

Si aucune civilisation n'échappe au mythe du sang purificateur, c'est dans la Bible que l'homme occidental allie la vie et la mort par le sang. Dans le Nouveau Testament, Dieu envoie Jésus – l'élu, le salve – mourir sur la croix pour laver les hommes de leurs transgressions. Ainsi, le Christ souffrant sur la croix par amour pour Dieu le père laisse imaginer un corps de jouissance dans ce corps martyrisé. Pour davantage de clarté, irradiions nos propos avec un extrait de *L'érotisme* de George Bataille, repris par Jean-Claude Guillebaud :

Ce que l'acte d'amour et le sacrifice révèlent est la chair. Le sacrifice substitue la convulsion aveugle des organes à la vie ordonnée de l'animal. Il en est de même pour la convulsion érotique : elle libère des organes pléthoriques dont les jeux aveugles se poursuivent au-delà de la volonté réfléchie des amants. À cette volonté réfléchie succèdent les mouvements animaux de ces organes gonflés de sang. Une violence que ne contrôle plus la raison anime ces organes, elle les tend à l'éclatement, et soudain c'est la joie des cœurs de céder au dépassement de cet orage³².

Ainsi, l'amour de Dieu entraîne la souffrance de la chair, et l'effusion du sang musqué se métaphorise en l'instant où l'épouse (Jésus) se retrouve réunie à l'époux (Dieu).

³¹ Pier Paolo Pasolini, *Poésie*, 1943-1970, Paris, Gallimard, 1990, p. 90.

³² Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Seuil, 1999, p. 341.

L'entrelacement du Christ avec les humains est le deuxième aspect érotique du sacrifice. Lors d'une mise à mort, une relation érotique se crée entre un bourreau et sa victime ; et la jouissance de l'un dépend de la souffrance de l'autre. C'est un peu comme « le tango rouge » qu'entament un banderillero et son taureau juste avant l'immersion finale ; c'est la morsure qu'un vampire administre à sa victime pour sceller leur union sempiternelle. Ainsi, comme l'a démontré Bataille, ce qui se cache derrière le sacrifice de Jésus, c'est la chair ; c'est le lacs ensanglanté nouant la jouissance au châtement. Ce portrait sado-masochiste christianisé, qui traduit aussi la rencontre de l'exhibitionniste (Jésus) et du voyeur (peuple), apparaît à la scène VIII sous les traits de Jean-Louis Costes. La conversation entre God(e) et l'artiste gravite principalement autour de trois pôles : la souffrance (horreur, gore, choqué, *hardcore*, dégueulasse(x2), calvaire, crucifié) et la jouissance (porno, hermaphrodite, homosexuel, bordel, cul, vagin, bander) s'enchevêtrant sous l'œil bienveillant de Jésus (spiritualité, calvaire, piété, crucifié, religion, Christ).

Usant d'expressions argotiques (merde(x2), cul, bander) et de gestes à la limite du grotesque, Costes le bambocheur raconte sa rencontre avec le Christ, un soir où il était un peu trop éméché. Dans son article publié dans le magazine *Cancer*, il écrit à ce sujet : « J'ai vu une croix et un christ nu couvert de glace qui penchait vers ma queue en sang ses yeux de calcaire » ; et un peu plus loin : « J'ai entendu une voix : "Jean-Louis, fait ça pour moi" (Bizarrement sur la croix c'était un mec, mais la voix c'était une femme) [...] et j'ai pissé au pied de l'homme en croix ³³. » Ce que dévoile donc ce savant mélange de sang, de sperme et de pisse, c'est l'érotisme sacrificiel d'un homme dont le plus grand plaisir fut de « pisser » le sang par amour pour son père. À l'image des papes et des rois conquérant le monde, sous la protection d'une croix affichée de façon ostentatoire (L 846-847), le rapport entre la jouissance (la possession) et la souffrance s'éclaircit.

Durant des millénaires, le sang symbolise le rendez-vous entre profane et sacré. À l'équinoxe du printemps, les humains donnaient des agapes – anciennes lupares romaines – en l'honneur de la déesse de la fécondité (ou la fée du printemps). Aujourd'hui, le sida – rencontre des humains entre eux – fait une entorse à cette alliance. En ce premier avril, c'est la cinquième édition du Sidaction qui rappelle – en primeur sur les écrans – que la fécondité a une face

³³ Jean-Louis Coste, « Perdant adoré de la guerre gagnée », magazine *Cancer*, juillet 2003.

cachée : la mortalité. Contrairement au sang masculin, celui de la femme a toujours été considéré comme périodiquement sale ; jusqu'au jour où le sida a rendu caduque l'image exclusivement féminine du sang souillé. Il reste néanmoins que le sang de la femme est significativement plus chargé de symbole (menstrues, saignement virginal...). Ainsi, le fait que le porte-parole du Sidaction soit Charlotte Valendrey (une femme) nous permet de nuancer l'analyse de cette séquence.

En rappelant, dès les premières minutes, la performance de Charlotte Valendrey dans *Rouge Baiser*, le premier vaisseau sanguin dévoilé par God(e) est l'érotisme. Durant la séquence, le champ lexical de l'amour revient à six reprises. La remarque de Patrick Bruel : « Prenez des capotes [...] et ayez beaucoup de plaisir avec ! » (L 658-659) traduit l'idée selon laquelle l'homme s'attelle à contourner ce nouvel interdit sexuel. Les nombreux termes du domaine médical utilisés (vaccin, solution, trithérapie, médicaments, greffe cortisone, remède, résultat, test, préservatif) soulignent ce désir. Enfin, le compliment qu'Albert Dupontel dit à l'actrice : « Ça ne t'atteint pas les yeux en tout cas », est, selon nous, le moment le plus érotique de la séquence. Le temps d'un battement de cils, le plan fixe sur les yeux bleus de la jeune femme la rend particulièrement désirable. Cette séquence érotique peut s'appliquer lorsque Rebecca est désignée par Patrick Bruel comme étant la plus belle fille de l'assistance (scène I). Même procédé, la caméra fait un plan fixe sur les yeux bleus de la demoiselle aux cartes, et le silence général accentue la portée érotique de l'image. Mais dans le cas de Charlotte, les yeux turquoise symbolisent également la vie. Comme l'a si justement écrit Michel Tournier à propos d'*Inde*, photo prise par Edouard Boubat, est-il besoin de rappeler « que cette image [...] illustre avec la noblesse la plus exquise la secrète affinité de ces maîtres mots : la mer et la mère³⁴ [...] ». Une brève digression sur le terme *mère* nous permet d'expliquer ce parallélisme. La mer, la plus mère des eaux (avant de naître on baigne dans l'eau amniotique), est le symbole universel de la fécondité et de la fertilité. Comme la mère, elle est féminine, sensuelle et maternelle. Le plan fixe sur les yeux de Charlotte s'associe donc – un peu comme Édouard Boubat et Michel Tournier – au discours pour exprimer le principe de vie qu'elle symbolise. Ainsi, bien que le sang rouge soit entaché (mort), le sang bleu, celui de l'âme (les yeux sont le miroir de l'âme) devient le point d'équilibre entre la vie et la mort. Ces trois fonctions – vital, libidinal, final – du sang de la femme sont de nouveau évoqués à

³⁴ Michel Tournier et Édouard Boubat, *Vues de dos*, Paris, Gallimard, 1981.

la scène V, lorsque God(e) s'entretient avec Sandrine Veillon sur la sexualité (vagin, chatte, hum, lit, porno), la fécondation (didascalie) et la mort (L 747-748)

Le témoignage de Charlotte Valendrey, publié *in extenso* dans son livre intitulé *La mort dans le sang*, révèle qu'aujourd'hui plus qu'hier le sang rembruni (contaminé (x3), meurt, séropositif, virus, maladie, mourir) émeut autant qu'il révulse. En effet, la scène III est celle qui suscite le plus d'affects et d'interactions. Tous les amphitryons communient en silence (gros plans sur les visages pour alourdir la scène d'émotions) ou en parole (Claude Perron, Dupontel et Patrick Bruel compatissent), et les applaudissements abondent en guise d'encouragement. Cependant, la séquence ne dure que 20 minutes, contre 40 minutes pour le débat sur le CPE. De plus, dans les deux scènes qui suivent, Charlotte Valendrey est esseulée. Le caméraman filme l'actrice de temps en temps, et elle ne participe pas aux échanges discursifs. C'est seulement au milieu du débat sur le CPE que la porte-parole du Sidaction profère sa dernière requête (L 806-807), avant que God(e) ne lui indique le chemin qui mène à la sortie. Ce panache de sentiments n'est pas sans rappeler le sidéen quasi-messianique (David Kirby) divulgué par Benetton. Couché sur son lit de mort, le souffreteux est entouré par sa famille en larmes (compassion). De façon positive cette affiche décrit une communauté magnanime envers ses malades, mais elle dénonce aussi le rejet auquel les contaminés font parfois face. Autrement dit, cette publicité illustre les apories que génèrent « la spectacularisation de la mort » : bénignité/indolence, vacarme/silence. D'après Luce des Aulniers, « cette confusion entre les violences – violence fondatrice et violence mortifère en tant que refus d'altérité – mène à prendre pour de l'amour le désir d'apaiser la souffrance de l'autre, c'est-à-dire un reflet de la sienne propre³⁵ ». Petit Tartuffe télévisuel, cette séquence rappelle qu'en Occident, malgré le vacarme que suscite cette surenchère médiatique, la véritable bilan est qu'aujourd'hui encore le sang contaminé signifie manque d'écoute et manque d'amour !

C'est sur le système judiciaire que le disert Maître Verges tire à boulets rouges. Revêtant sa robe pourpre, le magistrat argumente à l'encontre de la différence de traitement qui existe entre le sang des nantis et le sang des miséreux ; il manifeste avec impavidité son désaccord

³⁵Luce des Aulniers, *Note pour un accompagnement désenchanté*, Trans, printemps 1994, p. 87. [En ligne : <http://www.mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T4/4-Desaulniers.pdf>]

avec un système judiciaire qui alimente le paradigme de la défense inégalitaire en raison d'un ordre sanguin hiérarchique. Dans *Malheur aux pauvres gens*, l'avocat développe la thèse selon laquelle le sang bleu (avocat, journaliste, riche), le pur sang symbolisant la noble lignée et la puissance est encore sacralisé dans notre société démocratique ; alors que le sang de Bourbe³⁶ (pauvre, débile légère, assistance publique, prostituées, retardées, jardinier), celui qui infecte la pouillerie est la lanterne rouge du système judiciaire. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, le juriste rappelle ici que malgré la liberté sexuelle les inégalités et les rapports dominants/dominés subsistent (section 1.1.2). La séquence se déroule globalement sur un ton sérieux ; mais God(e), délibérément provocateur, termine l'entretien en demandant à Maître Verges s'il est « nu sous sa robe ». Cette question qui sort du cadre du débat n'est pas insignifiante. Elle prouve que God(e) et Maître Verges n'utilisent pas la sexualité (pédophile, viol, sein, slip, clients, prostituées) pour les mêmes raisons ; *In fine*, malgré que cet entretien entre God(e) et Maître Verges semble mettre à nu la défaillance du système judiciaire, cette remarque superflue démontre que le discours à consonance érotique à toujours le mot de la fin.

Si la sexualité est fréquemment le point de mire de l'émission, à l'heure des manifestations contre le CPE, le travail est l'un des thèmes qui déchaîne les passions. Du XIX^e siècle aux années soixante, l'essor de nouvelles techniques de production – taylorisme, fordisme –, les dommages causés par les deux guerres mondiales et l'avènement du capitalisme économique galvanisent les individus au travail. Mais, dès les années cinquante, un nombre grandissant de contestataires s'insurgent contre ce schéma économique. Sous la houlette théorique de Marx et d'Engel, les mouvements populaires gagnent de l'ampleur en France. De Jean-Paul Sartre à Jean-Luc Godard, les intellectuels dénoncent la société de consommation dans laquelle ils vivent. Toutefois, à la fin des années 90 l'effondrement du mur de Berlin désigne les libéraux gagnants. C'est en cette nouvelle période de crise socioéconomique que God(e) orchestre la joute oratoire – à fleurets mouchetés – opposant Philippe Tesson, partisan du libéralisme économique et Jean-François Kahn, défenseur de l'égalité sociale. Notons, d'ores et déjà, que

³⁶ Joanne Kathleen Rowling, *Harry Potter et la chambre des secrets*, Éditions Livre de poche, p. 122.

les protagonistes des palabres sont deux représentants de la classe huppée, deux individus au sang pur ; les jeunes, principaux concernés, sont les grands absents...

Durant la discussion, les nombreux problèmes socioéconomiques (crise aigüe, esclavagisme, régression, scandale) auxquels font face les derniers-nés (casseurs, jeunesse, masse incontrôlable, avenir) sont abordés ; et le libéralisme économique belliqueux (pognon, tunes, loi de la jungle, système, fric, compte, Suisse) devient le motif de révolte (manifestation, sacrifice [x2], anarchiste, révolutionnaire, déverrouiller, obstacles, péter). Cependant, bien que public, le débat rappelle les discussions houleuses se déroulant lors des repas familiaux copieusement arrosés. C'est la fin de la soirée, les conviés sont entre la poire et le fromage, les quelques termes populaires employés (tunes, blé, pognon...), les plaisanteries et l'intrusion du tutoiement dénote que les invités sont à leur aise, ce qui facilite les interactions. L'apparent charivari produit par les rires et les applaudissements des fidèles n'est qu'une manière d'accentuer le caractère burlesque de la scène. Reste qu'à plusieurs reprises MC Baffie compare les volubiles compères à des comédiens (Éric et Ramzy, sketch, duo parfait, jouer un rôle (x2), spectacle, Olympia, dates de tournée). Ainsi, l'absence des jeunes conjuguée au fait que les intervenants baguenaudent sur le CPE attestent que la scène VI est davantage une parodie d'une argutie politique qu'un débat de fond sur la crise.

Force est de reconnaître qu'ici la parole ne sert à rien d'autre qu'à renforcer une situation de domination sociale. Comme nous l'avons déjà souligné, les jeunes sont absents du débat ; et lorsqu'Astrid Veillon (la plus jeune du plateau) tente de donner son point de vue sur la crise, MC Baffie se rue sur l'occasion pour adresser un quolibet à l'actrice et amuser ainsi la galerie.

D'après le sociologue Pierre Bourdieu :

Il y a des périodes où la recherche du « nouveau » par laquelle les « nouveaux venus » (qui sont aussi, le plus souvent, les plus jeunes biologiquement) poussent les « déjà arrivés » au passé, au dépassé, à la mort sociale (« il est fini »), s'intensifie et où, du même coup, les luttes entre les générations atteignent une plus grande intensité : ce sont les moments où les trajectoires des plus jeunes et des plus vieux se télescopent, où les « jeunes » aspirent « trop tôt » à la succession. Ces conflits sont évités aussi longtemps que les vieux parviennent à régler le tempo de l'ascension des plus jeunes, à régler les carrières et les cursus, à contrôler

les vitesses de course dans les carrières, à freiner ceux qui ne savent pas se freiner, les ambitieux qui « brûlent les étapes », qui se « poussent »³⁷.

Honorant la maxime : « C'est à la sueur de son front que tout bien s'acquiert », et faisant allusion à l'éducation des adolescents (didascalie), Philippe Tesson joue ici le rôle du père imposant sa loi, dans le but de contrôler la jouissance professionnelle – symboliquement phallique – de ses enfants. Mais comme l'analyse Bourdieu, la frustration résultant de l'interdit peut entraîner les nouveau-nés à jeter le gant sur le patriarce. Au demeurant, bien que cette séquence ne comporte aucune allusion sexuelle, elle reste pour nous l'un des moments les plus érotiques de la pièce. Par analogie au susdit extrait de *L'érotisme* de George Bataille, nous écrivons : « Ce que le débat sur le CPE et le sacrifice (mise à mort) révèle est l'érotisme qui se dégage d'une rivalité. Dans ce cas de figure, le sacrifice professionnel est transposable au châtement qu'inflige Laïos à son fils Œdipe, afin que ce dernier ne lui ravisse point sa femme Jocaste³⁸. Au même titre que la sexualité, le travail, source de rivalité et de violence, mentionne que toutes les formes de passions produisent de l'érotisme. » L'exégèse sur la société de consommation faite par Andy Warhol, notamment à partir de ses clichés sur Marilyn Monroe (fantasme sexuel) et par les boîtes de soupe Campbell (l'hédonisme consumériste)³⁹, prouve que dans une société où tout est commercialisable les individus se battent avec la même énergie pour parvenir à la jouissance sexuelle qu'à la jouissance matérielle. *In fine*, que l'on parle de sang bleu, rouge ou noir, de victime ou de bourreau, de séculier ou de sacré, de vie ou de mort, des jeunes ou des aînés, ce qui rassemble les différents thèmes de l'acte III est la sexualité..

³⁷ [En ligne] [<http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/questions/jeuness.html/>]

³⁸ Sophocle, *Œdipe roi*, Paris, J'ai lu, 2004, 96 p. En 1910.

³⁹ Andy Warhol (1928-1987) est l'un des plus célèbres artistes américains de Pop Art.

Épilogue

Le premier élément que nous retenons de cette analyse, c'est la présence quasi-permanente de la violence et de la mort. Les antagonismes entre vivre/mourir, jeunesse/vieillesse, féminin/masculin, objet/sujet, amour/rivalité s'entrecroisent au fur et à mesure des histoires. D'ailleurs, l'émission ne tente pas de lutter contre les violences qu'engendre le sexe ; au contraire, elle se consacre à faire l'apologie des tensions sociales. Autrement dit, cette analyse démontre que le monde merveilleux de la baise que God(e) s'évertue à nous présenter n'est que pure mystification.

Force est de reconnaître qu'en cette période d'incertitudes socioéconomiques et de tourments géopolitiques, le discours sur la sexualité sert de pommade anti-douleur. Il contribue à masquer le sentiment de trahison que ressentent les jeunes ; les inquiétudes de Michelle Maillot face à la montée de groupes extrémistes ; les replis communautaristes cristallisés dans le conflit israélo-palestinien ; l'essor du discours anti-islamisation ; les craintes d'Eddy Mitchel face à la mort ; la fin tragique de la petite Lara ; ou encore, le sentiment de Maître Verges que la Démocratie prend les individus pour des falots. Mais justement, la télévision n'est-elle pas un lieu où les horreurs sociales sont mises à nu ? Un lieu qui forme la jeunesse à la réflexion politique ? Une chose est sûre, le trop plein du flux d'informations sexuelles a pour conséquence de faire l'impasse sur les maux sociaux. Ainsi, monsieur Godard, ce petit chef-d'œuvre de duplicité participe à l'effritement intellectuel et politique de ses plus grands fans : les jeunes.

Le plus curieux, nous semble-t-il, c'est que ce sont des anciens soixante-huitards qui participent à l'affaiblissement du débat politique. Pourquoi donc ceux qui, hier, investissaient le champ politique afin de faire avancer la démocratie française insonorisent aujourd'hui les revendications des jeunes ? Pour quelles raisons usent-ils autant de la sexualité pour masquer les tensions sociales ? Les réponses, nous les avons trouvées en relisant une citation du journaliste et écrivain François Bott : « Du roi nu au roi mort, la distance n'est pas si longue. C'est pourquoi au lendemain des révolutions vaincues, les vestiaires de l'histoire se

remplissent de rois qui se rhabillent⁴⁰. » Par analogie à la citation, nous écrivons : « De la norme au hors-norme, la distance n'est pas si longue. C'est pourquoi au lendemain des révolutions vaincues, ceux qui se proclamèrent Hors-la-loi revêtirent l'étoile du shérif. » Ainsi les révolutionnaires de naguère – ceux qui voulaient se débarrasser de la société bourgeoise et les valeurs marchandes – se sont adaptés aux normes du néolibéralisme ; au point d'être aujourd'hui les premiers défenseurs du consumérisme et de la société des privilèges. God (e) et son acolyte ont ainsi troqué leur principe libertaire-libertin contre le principe libéral-libertin et sont devenus des diffuseurs du nouvel ordre « économique-sexuel ». D'ailleurs, les clins d'œil vestimentaires faits à la justice ou à la religion (le costume noir de Thierry Ardisson) et la composition du décor faisant allusion à un tribunal ou un confessionnal, sont des éléments supplémentaires argumentant dans le sens de nos dires.

En somme, *Tout le monde en parle* a beau informer son public sur les méandres de la société, ce qui est dommage, c'est que derrière les blagues polissonnes les présentateurs manipulent l'opinion publique en usant de « godemichés ». De surcroît, dès lors que le succès télévisuel dépend de la sexualité, la fonction première de l'émission – magazine télévisuel – cède la place au divertissement ; et en s'obstinant à illuminer la réalité sociale par un discours érotique, *Tout le Monde en parle* transforme ses fans en de dociles consommateurs.

Le 8 juillet 2006, Thierry Ardisson – le colosse au pied d'argile – et l'ensemble de son équipe entament pour la dernière fois une rhapsodie sexuelle sur le petit écran. À la suite d'une discorde, Ardisson est mis à l'index par Patrick de Carolis, président de France Télévision, ce qui entraîne l'arrêt définitif du *talk show* ; et c'est à Montréal, le 18 septembre, sur le plateau de Guy Lepage, son homologue québécois, que l'animateur revient sur ce « coup de jarnac ». Si nous ne connaissons pas véritablement les raisons de l'arrêt de l'émission, l'analyse de la transparence intégrale nous a cependant démontré que l'absence d'écart détruit tous processus communicationnels.

⁴⁰ François Bott, *Traité de désillusion*, PUF, 1977.
[En ligne : <http://www.dicocitations.com/resultat.php?id=608/>].

CHAPITRE III

LA SPECTACULARISATION DU SEXE DANS LES MÉDIAS

Naguère, les fonctions principales des médias – information, divertissement et éducation – étaient relativement univoques ; car, comme l’a rappelé Ignacio Ramonet, le directeur de rédaction du *Monde diplomatique*, chacune d’elles était autonome.

D’un côté, la culture de masse, avec sa logique commerciale, ses créations populaires, ses objectifs essentiellement mercantiles ; de l’autre, la communication, au sens publicitaire, le marketing, la propagande, la rhétorique de la persuasion ; et enfin, l’information, avec ses agences de nouvelles, les bulletins radiodiffusés ou télévisés, la presse, les chaînes d’information en continu, bref, l’univers de tous les journalismes¹.

Sous le règne du libéralisme économique, le cartel médiatique – radio, télévision et presse écrite – a imposé avec brio son pacte irénique. Il en résulte que le contenu des médias tend à s’uniformiser. En effet, il n’est plus rare de voir des émissions de variété s’inspirer du journalisme (et vice versa) ; ou des créations populaires – *D&Co*, *Turbo*, etc. – fonctionner comme de gigantesques *spots* publicitaires. La raison essentielle de ce chamboulement médiatique se situe dans l’impératif de faire toujours plus d’audimat en créant notamment des programmes spectaculaires. Le 8 septembre 2004, lors d’un entretien avec le magazine *Télérama*, repris par l’ACRIMED, Patrick Le Lay, président de TF1, décrit l’objectif de la chaîne en ces termes :

Nous sommes une grande chaîne populaire et familiale dont l’objectif est de plaire à un maximum de gens pour réaliser un maximum d’audience. [...] La logique de TF1 est une logique de puissance. Nous vendons à nos clients une audience de masse, un nombre

¹ [En ligne] [<http://www.monde-diplomatique.fr/2003/10/RAMONET/10395>]

d'individus susceptibles de regarder un spot de publicité. Pour les annonceurs, le temps d'antenne ne représente rien d'autre que des « contacts clients »².

À la lumière de cette citation, nul ne peut dire que l'espace médiatique n'est plus le lieu où les abus sont mis à nus. En revanche, s'inscrivant dans la logique du capitalisme de spéculation, la véritable préoccupation des médias est de faire du chiffre. Or, en Occident, le sexe est sans doute le sujet le plus coté.

À la manière des hauts lieux de spéculation boursière, les médias abritent une liasse de traders et de bookmakers. En revanche, sur TF1 et ailleurs, ce n'est pas le CAC 40 ou le Dow Jones qui hypnotisent, mais le sexe. Pour illustration : bien que la politique fascine un bon nombre de Français, durant les dernières élections présidentielles françaises, ce sont les tailleurs blancs immaculés de la candidate socialiste, Ségolène Royal, et les photos de la nouvelle Mère dans *Paris Match* qui font jaser ; ce sont les péripéties sentimentales surmontées par le candidat le plus médiatisé de droite (Nicolas Sarkozy) qui ont contribué à asseoir sa popularité ; et pour les plus gourmands c'est l'exposition – un tantinet plus cru – du programme de la sulfureuse candidate du Parti du plaisir qui intéresse les animateurs. Ce n'est donc plus uniquement le fond du message, mais aussi ses courbes fluctuantes qui captivent. Les petites histoires coquines de l'intime se rajoutent ainsi aux programmes de nos chers candidats. Raison pour laquelle on ne parle d'ailleurs plus de vote en faveur d'un parti, mais d'un candidat : une image érotisée.

Mais en quoi le constat que Sexualité et Audimat font bon ménage est-il une nouveauté ? Le *Benny Hill Show*³, le *Collaro Show*⁴, avec leurs charmantes animatrices, ne sont-ils pas des exemples démontrant qu'à l'époque le sexe était déjà un argument de vente ? Bien sûr que si ; mais au contraire de ce qui se passait récemment, le plaisir est maintenant devenu l'argument crucial de vente, à tel point que les médias en usent *ad nauseam*.

À l'heure où l'échange libidinal s'insère dans une logique marchande, quelle est la fonction des médias occidentaux ? Notre hypothèse est que pour des raisons économiques les médias

² [En ligne] [<http://www.acrimed.org/article1743.html>].

³ Programme de divertissement de la télévision britannique (1969-1989) où les allusions au sexe sont monnaie courante.

⁴ Programme de divertissement de la télévision française (1978-1986) où les allusions au sexe sont mises en avant de façon récurrente.

justifie la marchandisation de la sexualité. Néanmoins, avant de faire des déductions, nous vous invitons à observer une dernière fois en notre compagnie ce qui se trame dans l'univers cathodique.

3-1 Histoires de cul – en clair – sur les écrans médiatiques

Le cul (du latin *culus*), le culte et la culture – du latin *cultura ou cultum* (cultiver la terre ou honorer les dieux et les ancêtres) – constituent le soubassement de ce dernier chapitre. Dans cette première section nous démontrerons que la culture de l'apparence devient l'apanage des médias. Les seins poussent à une vitesse fulgurante, les pénis se plantent ou se déracinent, les poils s'arrachent comme de mauvaises herbes, les peaux s'hydratent et se dorment au soleil. Le corps humain, semblable à une terre en constante transformation, est un sol des plus prometteurs ; et cela, en partie grâce aux médias.

3-1-1 *Étalage de cul sur le stand médiatique*

Du *Shape your body* de Cindy Crawford aux séances sportives de M6, les animateurs cathodiques claironnent sans retenue « sculpez votre corps ». À force de vanter ainsi les mérites d'un corps mince et tonique, les médias font de la culture physique le passe-temps favori des Occidentaux. Si l'on assiste au retour des rotondités, la tendance est encore aux corps de sylphides ; et bien que les médias dénoncent timidement le culte de la maigreur, qui a l'année dernière provoqué la mort de jeunes mannequins – Ana Carolina Reston, Eliana ramos –, à l'inverse, leurs perpétuels *laius* prouvent qu'hormis de rarissimes exceptions il est difficile de se retrouver en haut de l'affiche quand on a la corpulence de mademoiselle George⁵. Or, qui de mieux qu'une célébrité pour savoir les désagréments causés par la divulgation médiatique des copeaux de graisse ? Dès lors, les régimes alimentaires que s'imposent les stars afin de ne pas devenir les chouchous des paparazzis sont des plus compréhensibles. Voilà le paradoxe de la communication médiatique : critiquer les

⁵ Née Marguerite Wiemar (1787-1867), cette tragédienne à la Comédie française fut célèbre pour son corps plantureux, puis difforme à la fin de son règne, et pour avoir été la maîtresse de Lucien Bonaparte.

anorexiques tout en se moquant ouvertement des gras du bide. Dénoncer la culture de l'apparence et du sexy, et la maintenir tout aussi intacte.

Dans la culture du désirable, l'élément qui rassemble les hommes et les femmes, les hétérosexuels et les homosexuels, est la croupe. Durant des décennies, l'étalage des arrières-trains destiné au jeune *Playboy* devenu *Hustler* à l'âge adulte fut une affaire de femmes. Mais récemment, pour le plus grand bonheur de ces dames, les hommes ont enfin pris leur revanche et démontré qu'il n'est pas nécessaire d'être *Têtu* ou *Babyboy* pour exhiber des fesses galbées et musclées. Dans le sport, par exemple, le dicton des bellicistes olympionniques de l'Antiquité – « *mens sana in corpore sano*⁶ » – est à présent remplacé par « un postérieur imberbe pour une image limpide » ; car, au-delà de son utilité athlétique, le corps est devenu un véritable fond de commerce. Et c'est ainsi que pour la parution d'un calendrier de charme, les *dieux du stade* de France ôtent leurs cestes, arrêtent les pancraces, et offrent sur papier glacé le verso de leurs bijoux de famille.

L'esbroufe des postérieurs ne se limite pas aux dignes héritiers de Milon de Crotone. Certains acteurs de cinéma, des chanteurs ou même des animateurs de télévision exercent le nudisme durant les plages horaires à forte consommation. Et quand bien même l'affiche où l'on voit de dos la toute puissance du jeune *Harry Potter* a choqué l'Angleterre pudibonde, loin est le temps où Michel Polnareff se faisait traiter de « petit homme rose » pour le simple fait d'avoir placardé son fondement sur le mur. Pire encore. Ce passe-temps est loin d'être exclusivement destiné aux célébrités. L'exhibition médiatisée a dorénavant séduit certains de leurs confrères. Dans le numéro 499 de *Marianne*, on apprend qu'au Canada les candidats à la direction du Parti libéral se sont livrés avec superbe à une sorte de concours naturaliste dans le but de prouver aux électeurs la transparence de leur programme respectif.

Selon l'article,

Bob Rae, 58 ans, ancien Premier ministre de la province de l'Ontario, est ainsi apparu plongeant nu dans un lac, au cours d'une émission de la chaîne publique CBC. Son

⁶ Traduction : « une âme saine dans un corps sain ». Juvénal, Satires, X, 356.

concurrent, le député Scott Brison, 39 ans, a renchéri en acceptant de poser au naturel pour un calendrier [...] afin de collecter des fonds pour lutter contre le cancer⁷.

De son côté, André Boisclair, le jeune chef du Parti Québécois, a accepté de figurer dans une caricature – déjà tournée – du film *Brokeback Mountain*. Durant le sketch le politicien rentre à l'improviste dans un bivouac où deux cow boys nus, jouant les rôles de Georges Bush et de Stephen Harper, le convient à les rejoindre ; mais c'est sans aucun doute pour parler politique !

Si le fond de ce discours politique peut choquer, dans la forme il n'a rien de bien surprenant. Dans une société où la séduction est la pièce maîtresse du pouvoir, nulle part un argument de campagne aussi ingénieux que celui-là n'a été trouvé. Toutefois, ce message mérite que l'on s'y attarde quelques lignes. Le vocable « politique », originaire du latin *politicus*, lui-même issu du grec *politike*, définit l'art de gérer la cité. Le premier défi d'un politicien consiste donc à persuader la plèbe – par le biais de ses idées – de sa capacité à la diriger. Seulement, comme le remarque le politologue Jean Marie Cotteret dans son livre intitulé *Gouverner c'est paraître* « il semblerait que la formation de l'opinion publique, et par voie de conséquence du comportement des électeurs, dépende moins de la période électorale que de l'imprégnation quotidienne par les médias ». ⁸ De ce fait, le véritable enjeu des élus potentiels est d'acquérir le bannus cathodique. À peu de choses près, cela nous rappelle que, durant la Seconde Guerre mondiale, le cinéma fut utilisé pour exalter l'idéologie arienne et le culte du Führer (*Les Dieux du stade* de Leni Riefenstahl). Quant au général Charles de Gaulle, peu après son accès à la présidence en décembre 1958, il monopolise la RTF (Radiodiffusion Télévision française), qu'il confie d'ailleurs au ministère de l'Information. L'usage des médias pour des visées politiques n'est donc pas en soi une nouveauté. Mais actuellement, le temps que les politiciens prennent à soigner leur image est parfois supérieur au temps qu'ils consacrent au bon fonctionnement de la démocratie. Cependant, à force de laminer « le penser politique » au profit de l'apparence, les politiciens se retrouvent pris au piège de leur campagne aux allures érotiques. Brader son corps pour séduire les électeurs revient à reconnaître qu'on a

⁷ *Marianne*, rubrique Il l'ont fait, « Pas pudique, Tout, tout tout vous saurez tout sur la politique canadienne », numéro 499, 11 au 17 novembre 2006, p. 26.

⁸ Jean-Marie Cotteret, *Gouverner c'est paraître*, Paris, PUF, Quadrige, 1991, p. 101.

une carence d'idées. Là est donc tout le problème de la politique format « roman-photo ». Là est le revers de fortune des participants de la « politic story » : peu de gens les prennent encore au sérieux.

3.1.2 *La pornographisation des médias*

Plaisir promis ou exhibé, liberté affichée, préférences décrites, performances mesurées ou procédures enseignées à tout va : aucune société avant la nôtre n'avait consacré au plaisir autant d'éloquence discursive, aucune n'avait réservé à la sexualité une place aussi prépondérante dans ses propos, ses images et ses créations⁹.

Cette remarque de Jean-Claude Guillebaud traduit, dans une large mesure, la banalisation du discours érotique dans le corps médiatique. Dans le contexte de la pensée, ce phénomène sociétal nous pousse à nous demander si nous n'assistons pas, au sein des médias, à l'avènement d'un paradigme communicationnel supposément pornographique ?

Dans un article paru dans le *Nouvel Observateur*, Jean Baudrillard analyse les photos de tortures en Irak. En comparant ces images, qui parodient la guerre, à la pornographie (parodie de l'amour), le sociologue et philosophe démontre que bien des choses à priori étrangères sont bien plus similaires que nous n'oserions l'imaginer. Ce qui nous ramène à penser que, dans une société où le sexe est souverain et où les images décrivant la violence se généralisent, les médias effectuent un glissement discursif de type pornographique.

Une brève digression sur le vocable *image* permet de mieux expliquer les choses. Par le mot *image*, nous entendons un fragment discursif émis par un émetteur et destiné à un récepteur. Une image est donc un intermédiaire qui facilite la communication humaine. Mais, n'étant qu'une parcelle de discours, elle ne suffit pas à traduire un message *in extenso*. Une forêt se parant de la robe flamboyante de Dame Nature prend, par exemple, un tout autre sens quand elle revêt le manteau de Dame Blanche. À l'inverse, comme le démontre Baudrillard, dans un

⁹ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil, 1998, p. 16.

récit pornographique, « le rôle médiateur des images s'évanouit et ces images médiatisées deviennent la réalité même¹⁰ ». C'est ainsi qu'une star de film X est souvent perçue – avant, pendant et après le tournage – comme étant friande du phallus. L'une des conséquences découlant de la dénudation intégrale du message corporel est donc la disparition de la frontière démarquant l'espace du jeu de celui de la réalité.

De manière analogue, les médias vont parfois si loin dans l'étalage de la vie des personnalités publiques qu'il devient difficile à celles-ci de protéger leurs secrets d'alcôve. Les techniques de traque ont en effet bien progressé. Les paparazzis d'aujourd'hui ravissent les téléphones portables ou accèdent frauduleusement aux boîtes de courriels. Il n'est donc pas étonnant qu'aux États-Unis les éboueurs ou les mendiants travaillent désormais main dans la main avec les médias. L'un d'entre eux a d'ailleurs échangé de vieilles photos que l'actrice Marcia Cross venait de jeter à la poubelle contre une forte somme d'argent. De toute évidence, ce qui ressort de la logique du « tout dire, tout montrer » est la pénétration intégrale de l'intime. Pour Baudrillard, il est urgent de s'interroger sur le bien-fondé de ces images.

Elles ne la représentent plus, elles n'impliquent plus ni distance, ni perception, ni jugement. Elles ne sont plus de l'ordre de la représentation, ni de l'information au sens strict et, du coup, la question de savoir s'il faut les produire, les reproduire, les diffuser, les interdire, ou même la question « essentielle » de savoir si elles sont vraies ou fausses, est « irrelevante ».

Aux images rajoutons les mots. Il suffit en effet de lire quelques articles sur les récents déboires de la chanteuse Britney Spears (ou d'autres) pour comprendre que les médias normalisent la violation de l'intimité de la vie privée. Voici les faits : harassée par une accumulation de déconvenues, dans un élan de désespoir, la chanteuse se rase la tête. Le site *20 minutes.fr* écrit : « Les fans de Britney Spears vont finir par s'inquiéter pour la santé de l'ex-lolita de la pop¹¹ » ; pour *Libération* « au fil de cette dérive [...] Britney S. finit par

¹⁰ [En ligne] [<http://ulive.free.fr/blog/index.php?2004/05/23/15-pornographie-de-la-guerre-jean-baudrillard>]

¹¹[En ligne] :

[<http://www.20minutes.fr/article/140051/20070218-people-Britney-la-cantatrice-chauve.php>]

incarner la fille paumée de son premier tube, *Baby One More Time*¹² » ; quand au *Nouvel Observateur*, il traite la chanteuse – et ses consœurs –, de *bitch* « la garce, la chipie, la délurée, la sorcière¹³ ». Ce qui ressort clairement de ces extraits d'articles, c'est l'amalgame qui s'opère entre le personnage public et le personnage privé. « L'impudeur radicale, le déshonneur de la nudité, la spoliation de tout voile [...] ¹⁴ » : présentement, les médias distinguent difficilement ce qui peut se dire sans ambages de ce qui doit rester occulte. Or que nous dit *Adam et Eve chassés du paradis* ? En représentant Ève, dont le bras droit dissimule ses seins, et celui de gauche son sexe, accompagnée d'Adam qui couvre son sexe de ses mains, Masaccio illustre l'effroi des premiers hommes quand ils prirent conscience de leur nudité et de leur différence. Mais face à la découverte de leur solitude respective, c'est ensemble qu'ils franchissent le vaste couloir de l'existence. La pudeur consiste donc à rencontrer l'autre tout en étant conscient de sa différence. Ce voile n'est rien d'autre que la genèse de la vie humaine. De ce fait, arracher la couverture d'un individu revient à lui ôter la liberté de préserver sa différence, c'est-à-dire à le faire sortir à grand pas de l'humanité.

Dans une séquence des *100 plus grands moments drôles et sexy de la télévision*¹⁵, un artisan explique à une journaliste comment se confectionne une pipe à tabac. Brusquement, prise d'un fou rire, la jeune dame termine l'interview du mieux qu'elle peut. D'après le choix du thème, la réaction de l'animatrice était prévisible ; car aujourd'hui la pipe réfère davantage à un tout autre type d'art buccal. Quelques semaines plus tard, dans le « best of » du *Grand journal*, diffusé le 14 mars 2007, l'une des animatrices demande à un politicien s'il est interdit de fumer la pipe dans le métro. À la réponse positive de l'élu, la jeune dame enlace l'homme assis à sa gauche et la femme à sa droite en leur disant : « Vous voyez, je vous avais dit que c'était interdit ! ». Si la roideur de la pipe devient une chronique populaire, c'est parce que le discours médiatique est dorénavant du côté du poncif obscène. En déchirant ainsi le voile de la bienséance, les médias adoptent une approche vulgaire de l'information.

¹² [En ligne] [<http://www.liberation.fr/culture/musique/236358.FR.php>]

¹³ [En ligne] [<http://hebdo.nouvelobs.com/p2208/articles/a334342.html>]

¹⁴ [En ligne] [<http://ulive.free.fr/blog/index.php?2004/05/23/15-pomographie-de-la-guerre-jean-baudrillard>]

¹⁵ Sur TF1, diffusé le 17 février 2007, présenté par Christophe Dechavanne et Sandrine Quétier.

3-2 1905-2005 : De la laïcité érotique à la religiosité sexuelle

« Dans l'Europe du XX^e siècle la religion n'avait pas disparu, affirme un sociologue allemand : elle s'était repliée sur la sphère privée. La voilà maintenant qui réapparaît¹⁶. » D'après la grande enquête du *Courrier international*, spécial religion, on peut soutenir qu'un vent de religiosité souffle dans l'espace public. Les principes sacrés s'imbriquent aux discours politiques, des caricatures de mauvais goût font le tour des médias occidentaux ; bref, Dieu est omnipotent et omniprésent dans la sphère démocratique. Si notre époque connaît un regain de religiosité, n'assistons-nous pas à la réunion des affaires publiques et privées dans les cénacles médiatiques ?

À travers cette question, nous verrons dans cette deuxième section que les médias sacralisent la sexualité. Or, c'est par la foi que les hommes suivent aveuglément un précepte. Ainsi, nous démontrerons qu'en sacralisant la sexualité le but des médias est que les spectateurs soient d'inconditionnels consommateurs de leurs programmes.

3-2-1 « La sacralité laïque » du sexe dans le temple médiatique

Pendant longtemps, le régime libidinal fut encadré par les dogmes religieux. Puis vint « la baise », définissable comme une activité purement charnelle. Plus besoin de se prostituer en l'honneur des déesses ni de se livrer au sacrement de l'amour : le sexe est désormais un péché véniel auquel les humains s'adonnent à cœur joie. Mais pourtant, le matraquage érotique à la limite du fanatisme auquel se livrent les médias laisse penser que la sphère publique se substitue – à temps partiel – à un lieu de culte érotique.

Selon Guy Debord, « le spectacle est la religion de la marchandise¹⁷ ». Suivant les traces de Marx, le théoricien cinéaste développe dans *La société du spectacle*, la thèse selon laquelle le divertissement est le faire-valoir de notre société marchande. Aujourd'hui, en effet, un funambule, un footballeur ou un chanteur sont substituables, car ils ont tous les trois la

¹⁶ Bosetti Giancarlo, « Europe : à l'heure de la post-laïcité », *Courrier International*, Hors série : Au nom de Dieu, mars-avril-mai 2007, p34.

¹⁷ Guy Debord, *La société du spectacle*, Gallimard, 1992, 224 p.

capacité d'unir, le temps d'une soirée payante, une foule d'énergumènes. L'essor des pulsions carnavalesques n'est ainsi que la résultante d'un monde gouverné par l'idéologie libérale. Une société où la multiplication des jeux télévisuels et des fêtes, une communauté où la spectacularisation de la guerre et de la politique – c'est-à-dire la marchandisation des maux et des fléaux humains –, traduisent le triomphe du mercantilisme sur l'humanisme. Dans cette société de badinage, le sexe occupe une position de premier choix. En effet, comme nous n'avons cessé de le démontrer, le sexe fascine. D'ailleurs, si nous insistons sur le fait que les sportifs, les saltimbanques et même les politiciens usent de leur charme pour se vendre, c'est parce que ce phénomène témoigne de l'intérêt grandissant du peuple à son égard. Voyeurisme et *carpe diem* obligent, les médias produisent des cultes érotiques afin de satisfaire le public.

Si l'on considère, le temps d'une métaphore, l'espace médiatique comme un lieu de culte, qu'obtenons-nous ? Un sanctuaire où des médiaticiens effectuent, sous les cris enthousiastes des aficionados, des rituels en l'honneur du sexe. On débute par la récitation homilétique des dernières épopées des acteurs-culte et des chanteuses-culte ; puis vient le temps de l'adoration des icônes du sexe, notamment à travers les éloges que les animateurs leurs adressent. Le calme revenu, les « médiateurs-prophètes » tirent au hasard de la custode et divulguent le nom des fan-atiques dont la prière de rencontrer leurs idoles préférées en chair et en os est exaucée. Si cette analogie semble étrange aux plus dubitatifs, la question qu'elle pose en vérité est de savoir si la conception théologique du pouvoir politique existe toujours.

Dans ses fameuses *Lettres persanes*, Montesquieu critique sans ménagement celui qu'il nomme le magicien. À la lettre XXIV, que Rica adresse à Ibben, le philosophe met en relief les raisons qui poussent le peuple à vénérer le roi de l'escamotage : le pape. « Tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain que l'on mange n'est pas du pain, ou que le vin que l'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce¹⁸. » Or, même si le discours sur le sexe n'est pas d'ordre religieux, le charlatanisme auquel se livrent ouvertement les médias, notamment lors des rituels promotionnels, laisse pantois. Dès le lever du soleil, ils éveillent la curiosité des consommateurs les plus matinaux en leur démontrant que la

¹⁸ Montesquieu, *Lettres persanes*, Le Livre de poche, 1995, Lettre XXIV, p. 117-118

panoplie de crèmes et de décoctions qu'ils proposent rend une quelconque femme aussi désirable qu'un mannequin professionnel ; ou qu'une voiture peut traverser la mer et le désert sans se salir, ni même se mouiller. De même, identique à la religion, le sexe est un instrument de pouvoir. D'ailleurs, si les médias en usent *ad libitum*, c'est parce la sexualité est avant tout une croyance. Les études le confirment : excepté pour les professionnels du secteur érotique, le sexe s'imagine bien plus qu'il ne se vit.

Le summum du culte du sexe se déroule sur la plateforme de l'information : Internet. Le cybersexe où les films de pornos amateurs illustrent que le Net est à présent le principal pourvoyeur d'images érotiques. D'ailleurs, un grand nombre de sites visités sont à caractère érotique. Avec le World Wide Web, plus nécessaire d'être célèbre pour devenir une idole du sexe. Moyennant un abonnement mensuel, tout le monde est libre d'offrir sa nudité à des milliers d'adorateurs anonymes.

Sur le Net, le bavardage des représentants médiatiques est considéré comme une superfluité. L'idéologie du « tout-dire tout-montrer » peut s'y exercer en toute indépendance. Dans une large mesure, sur les blogs des partisans du sexe, on trouve des photos aguicheuses, des gambades amoureuses, ou des forums de débats destinés à rendre communes les connaissances en la matière. Mais à ces activités altruistes s'additionnent d'autres que certains qualifieraient de dantesques. Comme nous l'avons vu précédemment, lorsque les désirs et les fantasmes se multiplient dans une société, la volonté de domination se fait plus aiguë. Cela se traduit par exemple quand un individu diffuse en ligne ses ébats conjugaux à l'insu de sa partenaire ; ou qu'un pédophile proclame sur le réseau sa supériorité sur un enfant. En somme, bien que minoritaires, ces nouvelles pratiques culturelles entachent une fois de plus le principe de la transparence intégrale.

3-2-2 Quand l'intime se fond dans la masse

Au milieu du XIX^e siècle, de romantiques plumes nommées Alexandre Dumas, Victor Hugo ou Théophile Gautier abreuvent à profusion les gazettes, gigantesques traits d'union séparant les intérêts collectifs de ceux du roi. Mais aujourd'hui les choses ont bien changé. À force d'appartenir à des grands groupes industriels, voire à des politiciens, les médias subissent de

fortes influences économiques et politiques, et sont contraints de prendre en considération les requêtes des uns et des autres. À la lumière de ce fait, est-il envisageable que le contre-pouvoir exercé par les médias ne soit qu'une parenthèse historique ? L'agora serait-elle devenue une place où les rapports publics et privés se confondent ?

Certes, les médias et le conglomérat politico-économique avancent de pair, mais un bémol s'impose. D'une part, le journal du très ambitieux Émile Girardin – l'inventeur de la presse bon marché – démontre qu'à l'âge d'or de la presse écrite les articles oscillaient déjà entre les critiques et les éloges des personnalités publiques. Et si l'on a vite fait d'assimiler les journalistes du XIX^e siècle aux protecteurs de la veuve et de l'orphelin, en réalité, ceux-ci servaient leurs propres intérêts sans aucune dissimulation. D'autre part, bien qu'il soit commun de penser que les médias ne sont que les sous-fifres des politiciens et des capitalistes, des journaux comme *Le Canard enchaîné*, *Marianne*, *Charlie Hebdo*, *Le nouvel Observateur*, *Libération* et quelques autres confirment qu'aujourd'hui encore la presse française dénonce sans élagage les abus de nos dirigeants. D'ailleurs le succès de *Superman*, le Héros des héros, le journaliste mi-voyeur mi-exhibitionniste du *Daily Planet*, révèle que dans le sentiment de la communauté les médias restent les grands défenseurs du peuple. Finalement, la véritable différence n'est donc pas là. Servir le peuple avec des calculs politiques et mercantiles est une technique vieille comme le monde. En revanche, en mélangeant systématiquement les éléments de l'intime à ceux de la communauté, il devient difficile de faire la différence entre les frontières du public et du privé.

Un jour, Andy Warhol s'étonna : « Tout individu a précédemment droit à son quart d'heure de gloire. » Eh oui ! Parler à l'écran n'est plus l'apanage d'une poignée de bien lotis. N'importe quel habitant d'un village aussi inconnu que le fut jadis Marly-Gomont a droit à son temps d'antenne dès lors qu'il est prêt à léguer à la communauté une parcelle de son intimité. D'après le succès international du *Jerry Springer Show* et d'autres émissions dans son sillon, les révélations sexuelles sont, sans aucun doute, celles qui appâtent le plus les spectateurs. L'archétype du *talk show* est simple : un(e) amant(e) outragé(e) divulgue sa sexualité à une flopée d'inconnus (plus les salaces sont sordides, mieux c'est). Les coupables sont placés devant l'animateur (confesseur et juge à la fois). Et pour l'ambiance, un public

déchaîné ; le tout formant une pétaudière où seul règne le sexe. Primo, le fait que l'espace public soit désormais un exutoire, à mi-chemin entre un cabinet de psychologue et une agence de conseils matrimoniaux, témoigne que les médias se plaisent à pasticher le travail des spécialistes en problèmes intimes. Mais pourtant, à l'heure où les conflits paralysent le dialogue social, où la peur de l'Autre favorise le communautarisme et que les maux économiques frappent à nos portes, le temps est-il au règlement des problèmes conjugaux ? Un espace de débat équivaut-il à un salon de persiflage libertin ?

Secundo, comme le remarque Guillebaud, « le contrecoup mécanique de cette vaste privatisation de la république, c'est la colonisation du privé par le droit¹⁹ ». D'après le *Petit Robert*, juger c'est donner le droit à un représentant de l'ordre public de trancher à notre place. Placer ses tourments face à la caméra revient donc à s'exposer au jugement de l'ensemble de la collectivité. Au demeurant, conformément à l'indifférenciation de fond qui s'opère entre le public et le privé, le lointain et le voisinage, nul ne devrait être surpris de l'essor des caméras de surveillance dans les aires communales. Accroître le droit de regard des zones urbaines aux citoyens n'est que la figure inverse d'une société où les médias émettent des jugements moraux sur les conflits intimes. Une société où chacun est potentiellement la proie et le bourreau de ce vieil Anglais posté devant son écran de télévision, avec pour seule compagne la télécommande de *Big Brother* ; une société qui encourage la femme au foyer d'inspecter les moindres recoins de la cité. Vertigineuses sont ces villes qui ne cessent de grossir, mais où les jardins secrets sont désormais la propriété de la collectivité. Insécurité sexuelle et terrorisme obligent, la délation publicitaire est à l'ordre du jour.

¹⁹ Jean-Claude Guillebaud. *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil, 1998, p. 392.

3-3 Culture, pub, liberté sexuelle

S'il existe plusieurs définitions du mot culture, l'analyse des médias nécessite au moins le survol de trois d'entre elles. La première est l'ensemble des connaissances intellectuelles et artistiques acquises par le travail de l'esprit : l'encyclopédie. La deuxième, *das kultur*, est définie par les philosophes allemands du XIX^e siècle comme l'ensemble des savoirs, des connaissances et des valeurs constituant le socle d'une communauté : la civilisation. Enfin, la dernière définition est l'ensemble des faits comportementaux d'une société.

Tout au long de ce chapitre, nous démontrerons que dans une société néolibérale, la culture dominante, c'est-à-dire les valeurs dominantes, est celle du capitalisme économique. Ainsi, les médias produisent des discours sexuels afin de maximiser leurs profits. La sexualité devient ainsi l'actrice principale d'un gigantesque spot publicitaire.

3-3-1 *Quand Éros se joue de la culture*

Tenter d'analyser la culture occidentale en quelques pages est peine perdue ; car cette entreprise consisterait à disséquer l'ensemble de gigognes recouvrant ce calembour. Toutefois, cette étude étant basée sur le discours érotique des médias, il est difficile de faire l'impasse de la culture publicitaire. Notons que si la réclame est la clé de voûte de la culture publicitaire, elle n'est assurément pas son unique support. Des clips vidéos aux films en passant par les magazines de consommation, la publicité d'image se généralise dans l'espace médiatique. C'est donc du phénomène publicitaire dans son ensemble que nous traitons ici.

Mais n'allons pas trop vite en besogne ! Prétendre que la publicité d'image forme à elle seule une culture est un peu excessif, peut-être même saugrenu. Révélatrice des phénomènes sociaux, certes ; mais elle n'en reste pas moins qu'une composante de la culture de masse. Cependant, étant donné que son système de représentations et de symboles renforce les mythes modernes – c'est-à-dire qu'il participe au façonnage des comportements individuels, la publicité est donc un phénomène symptomatique expliquant relativement bien la récente évolution de la culture occidentale.

Si l'on considère qu'une image est un discours, le fait que le *bouillon de culture* de Bernard Pivot ait cédé la place à la *culture pub* – nouveau placebo des jeunes – exprime, comme l'a écrit Guillebaud, que l'on assiste à une « insidieuse transition qui nous conduira irrésistiblement de la démocratie vers la stricte économie de marché, tout en nous laissant croire que ces deux termes sont synonymes²⁰ ». Comme l'attestent les difficultés que rencontre l'éducation nationale à restituer l'engouement des jeunes pour la lecture, il est évident que les écrits philosophiques, spirituels ou historiques intéressent de moins en moins les citoyens. À l'inverse, la publicité d'images est largement appréciée du grand public à tel point que des salons, des émissions ou des ouvrages qui lui sont dédiés connaissent un franc succès. Ce que l'on retient de ce double mouvement de recul/expansion est que le discours de l'image supplante dorénavant le discours du verbe. « Une image vaut mille mots » : on connaît la chanson. Il suffit de lire la presse pour constater qu'aucun *factum* n'induit autant d'émotions que la photo d'un enfant estropié, ou celle d'une civile assassinée en période de guerre. Mais pourtant, la communication humaine est un mouvement de Soi vers l'autre et de l'Autre vers soi. Un échange qui s'effectue d'abord par le langage. C'est grâce aux mots que les hommes corrélèrent leurs savoirs et fondèrent la civilisation. Comme l'écrit si justement Michel Foucault, « c'est à travers le langage et en lui que la pensée peut penser²¹. » Inversement, s'il est incontestable que la vertu d'une image décrivant l'horreur est de bousculer l'opinion publique, en revanche, créatrice de passions, elle faisant bien souvent les relations humaines ; car elle détruit la base rationnelle sur laquelle s'établissent les relations autrement qu'à travers l'impudence et la haine. Nous voilà donc face à un épineux problème : dire qu'une image est un instrument de manipulation, n'est-ce pas avancer implicitement que l'art, dont les principales expressions sont visuelles, est un outil de propagande ? La réponse est clairement développée dans *l'Exhibitionnisme naïf ou la stratégie de la communication*, de René-Jean Ravault.

Dans le cas de la poésie pure et de la peinture non nutritive, on suppose que le poète et le peintre s'efforcent d'exprimer leur *état d'âme* dans une forme qui coïncide le plus possible

²⁰ Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil, 1998, p. 390.

²¹ *Ibid*, p. 24 (citation de Michel Foucault, cf. *Les mots et les choses*).

avec leur propre motivation individuelle et qui, en principe, ne tient pas compte des motivations éventuelles du public²².

En revanche, comme l'écrit un peu plus loin René-Jean Ravault, professeur en communication à l'UQAM,

Pour survivre financièrement, un média se doit d'attirer des annonceurs qui lui achètent du temps ou de l'espace ; mais, pour attirer ces annonceurs, un média doit leur assurer qu'il atteint un public au sein duquel se trouve la clientèle cible des annonceurs en question. Pour que cela soit vrai, il faut que le contenu rédactionnel du média coïncide avec les motivations, attentes et besoins de la clientèle privilégiée des annonceurs²³.

Voilà toute la différence. Si l'on exclut son défi esthétique, le but de l'art est de permettre à tout un chacun de faire une lecture intelligente, sensible et créative d'un message. Un peu comme le *liber*, l'écorce du tilleul sur laquelle on écrivait, la culture encyclopédique – du verbe ou de l'image – libère l'être humain de l'ignorance. Inversement, l'objectif de la publicité d'images est de déclencher l'adhésion immédiate d'un maximum de personnes à des biens et des services. Il ne faut pas oublier que les groupes médiatiques sont des entreprises privées qui suivent la logique marchande basée sur la concurrence et le profit. L'intromission des industriels dans les médias n'est donc que le reflet d'un tandem économique dont la principale préoccupation est de relier des vendeurs à d'éventuels acheteurs.

Au demeurant, on pourrait soutenir à bon droit que le corps médiatique se meurt. Mais n'exagérons rien. La publicité est loin d'être une trouvaille récente. Au moins depuis la *Gazette de France* de Théophraste Renaudot – créée le 30 mai 1631 –, le soutien financier du cardinal de Richelieu confirme que les échanges de bons procédés existaient déjà à l'époque. Cependant, la suprématie de la publicité dans les médias manifeste que « la communication d'apparence » progresse au détriment de la communication tout court.

²² [En ligne]
[http://classiques.uqac.ca/contemporains/ravault_rene_jean/exibitionnisme/exibitionnisme.html]

²³ *Ibid.*

Dans son livre intitulé *La publicité, déchet culturel*, Claude Cosette, professeur en publicité à l'Université Laval, propose un extrait de *L'immortalité*, de Milan Kundera, résumant le fondement de la culture de l'apparence.

[Avenarius se tourna vers moi :] Je t'ai raconté mon projet de sondage : demander aux gens s'ils préfèrent coucher secrètement avec Rita Hayworth [que l'on peut remplacer en 2001 par Julia Roberts !] ou se montrer avec elle en public. Le résultat est, bien sûr, connu d'avance : tout le monde, jusqu'au dernier des pauvres types, prétendra vouloir coucher avec elle. Car à leurs propres yeux, aux yeux de leurs femmes ou de leurs enfants, et même aux yeux de l'employé chauve de la maison de sondage, ils veulent tous paraître hédonistes. [...] Car c'est l'admiration qui leur importe et non pas la volupté. L'apparence, et non la réalité. La réalité ne représente plus rien pour personne²⁴.

Monsieur Godard, force est de reconnaître que dans une société axée sur le paraître, l'extraversion devient l'un des principes fondamentaux. Ce sont les voitures de luxe et les montres Omega de James Bond qui font du héros l'idéal masculin. Ce sont les accessoires de Gucci, Prada et leurs semblables qui confèrent aux femmes une marque d'honorabilité supplémentaire. Libre aux individus, évidemment, d'adhérer ou non aux slogans publicitaires. Mais reste qu'en se transformant en un centre commercial, un lieu où se démultiplient les envies, l'espace médiatique favorise les désirs mimétiques et toute la violence qui en découle.

Certes, le trop plein de publicité chambarde l'ensemble des médias ; mais le tableau n'est pas aussi noir que certains se délectent à dépeindre. Magazines pour initiés – *Science et vie*, *Courrier international*, *Management*, etc. –, émissions écologiques (Ushuaia, Thalassa), scientifiques (E=M6) ou littéraires (*Les mots de minuit*, *Esprit libre*) ; débats philosophiques sur les ondes radios (*Réplique*, sur France Culture, *Là-bas si j'y suis*, sur France Inter) ; nulle part on ne trouve d'arguments corroborant la thèse que la culture traditionnelle a déserté l'espace médiatique. On remarque tout au plus que les intellectuels aux cheveux hirsutes, les artistes au regard hagard ou les scientifiques binoclards sont présentement les parèdres *des*

²⁴ [En ligne] [<http://www.com.ulaval.ca/cossette/pubdechets/>]

dieux du stade et autres icônes du sexe ; des paladins mis au banc de touche, faute d'avoir négligé l'apprentissage des techniques de séduction.

Mais pourquoi diantre une communauté si riche culturellement a-t-elle remplacé le *vademecum* par les magazines de bas commérages ? Qu'attendent donc les enfants de Rémus d'un espace qu'ils ont souhaité démocratique ? *Panem et circenses*. Excepté sa prononciation en latin, cet extrait de la satire X de Juvénal n'a pas pris une ride, car les désirs humains sont toujours aussi triviaux : manger, applaudir au succès des autres et maudire les perdants. Pour mieux nous expliquer, reprenons une citation d'Artaud, reprise par Paul Chamberland dans son article paru dans le magazine *Spirale*. « Avant de revenir à la culture, je considère que le monde a faim et qu'il ne se soucie pas de la culture ; et que c'est artificiellement que l'on veut ramener vers la culture des pensées qui ne sont que tournées vers la faim²⁵ ». En effet, le monde est affamé. Et peut-être même plus qu'hier, car d'alléchants spots publicitaires attisent son envie abyssale de consommer. Cependant, ne nous méprenons pas. Malgré les slogans médiatiques, le libéralisme sauvage, loin d'avoir enrayé les inégalités sociales, a accentué – sur fond de culture pub – la dissidence entre ceux qui tirent les rennes de l'économie mondiale et ceux qui tentent de tenir le cap. Ainsi, ne pouvant offrir du pain à tous, les maîtres du peuple concoctent d'appétissants jeux du cirque, mêlant ainsi les gargouillis aux rires.

Si la Sorbonne, Dauphine, Sceaux et les autres universités françaises regorgent de ce que l'on nomme aujourd'hui « amphi », définit par Pasolini comme un espace d' « éducation qui nous pousse tous au milieu d'une arène où chacun veut tout avoir, à n'importe quel prix »²⁶ ; il est bon de rappeler, comme le firent jadis Uderzo et Goscinny, que l'amphithéâtre abrite aussi « le public des grandes premières, ou plutôt, pour ce genre de spectacle, des grandes dernières²⁷ ». Les combats auxquels s'y livraient les gladiateurs, ou la crucifixion – à l'envers

²⁵ Paul Chamberland, *La force de la faim*, Montréal, magazine *Spirale*, janvier-février 2005, numéro 200.

²⁶ Pier Paolo Pasolini, *Contre la télévision*, Besançon, Les solitaires Intempestifs, 2003, p. 96.

²⁷ Uderzo et Goscinny, *Une aventure d'Astérix le gaulois : les lauriers de César*, Dargaud, 1972, p. 38.

– de l'apôtre Pierre dans le cirque de Néron rappelle qu'une arène est avant tout un lieu de mise à mort du corps et de la pensée.

Assurément, les individus veulent du pain et ne s'intéressent que sporadiquement à la culture. Malgré tout, le premier mandat des médias est de faire comprendre à la population le fonctionnement de la démocratie. Les médias doivent aider les individus à prendre avec eux (*cum-preder*) les connaissances nécessaires pour s'affranchir des chaînes de l'ignorance. Et puisque cette technique est loin de faire l'unanimité au sein des médias, on peut se demander si c'est volontairement que ces derniers produisent en grand nombre des frivolités culturelles ?

3-3-2 *La conquête sexuelle des pays du sud*

Pour finir cette analyse nous analysons l'invasion du discours sur le sexe par les médias occidentaux dans les pays du Sud. Cette partie peut vous sembler hors sujet, mais au contraire s'est un argument supplémentaire démontrant que dans une société néolibéraliste, les médias produisent du sexe à des fins économique allant même jusqu'à nier les autres formes de cultures.

Soit le vocable *colonie* issu du verbe *colo* désignant en latin l'action de cultiver la terre (ou d'honorer les dieux). Coloniser consiste donc à quitter son territoire d'origine, souvent pour des raisons économiques et stratégiques, afin de cultiver des terres annexées. Par extension, la colonisation est l'établissement – sous couvert de la culture – d'un peuple dans une contrée étrangère. À l'heure où les médias accentuent la diffusion des phénomènes culturels, est-il possible que l'Occident tente de coloniser les pays subalternes ?

S'il existe une définition générale de la civilisation, c'est bien celle-là : chantier en perpétuel construction. Les flux migratoires complexes et, corrélativement, les nombreux échanges culturels expliquent dans une large mesure les phénomènes d'acculturation qui ont forgé la civilisation occidentale. L'acculturation, processus durant lequel une communauté en contact

avec une autre modifie son paradigme culturel – est donc à l’origine de la richesse et de la diversité culturelle de l’Occident. Dans tout processus d’acculturation on distingue au moins trois phases : le décryptage du message, suivi de son appropriation et de son intégration. Toutefois, ces trois étapes requièrent des supports communicationnels ; car une culture, aussi riche soit-elle, ne peut se s’exporter et s’importer sans diffuseurs. Durant la majeure partie de l’histoire, les religieux, les voyageurs, les conquérants, les artistes, les commerçants ou encore les intellectuels ont fait figure de diffuseurs. Mais aujourd’hui, la multitude de données accessibles en un clic sur Internet illustre que la majorité des échanges culturels s’effectuent à travers les réseaux médiatiques. Cependant, l’histoire des civilisations témoigne que les conquêtes restent le moyen de diffusion culturelle le plus efficace. En effet, ce que l’on appelle aujourd’hui mondialisation est le désir de réduire le monde à un village planétaire. Au centre de ce village se situe la nouvelle Urbi : les États-Unis. L’universalité de l’anglais, l’entreprise MacDonal, qui a pignon sur rue dans près de cent dix-neuf pays, et les responsabilités géopolitiques qui pèsent sur les forces armées américaines sont des indices démontrant que tous les chemins mènent à la Maison-Blanche. En somme, il est fort probable que, uni sous la houlette américaine, l’Occident diffuse abondamment ses codes culturels.

Afin d’étayer nos propos, appuyons-nous sur ce que nous nommons la conquête sexuelle des pays du sud. Dans un article paru dans le numéro 818 du *Courrier international*, on apprend que l’Inde ouvre son secteur de presse aux étrangers ; et surtout aux géants anglais et américains. Toutefois, les avis sont plutôt mitigés en ce qui concerne l’installation des médias étrangers. La création du magazine *Maxim*, par exemple, suscite de fortes réactions ; car à l’intérieur on y trouve des femmes souvent dénudées. Aux opposants du journal *Maxim India*, l’un de ses promoteurs répond que « les hommes en Inde sont prêts pour ce genre de magazine²⁸ ». Mais pourtant, si les scènes sexuellement explicites ornant les sculptures des temples de Khajuraho illustrent que l’amour est un art indien, la pudeur, composante majeure des films romantiques made in Bollywood atteste que la sexualité ne s’affiche pas publiquement dans cette culture. Selon une étude sur le port du sari et la femme indienne réalisée par Sylvie Sanséau, doctorante en ethnologie et en anthropologie sociale, au pays du

²⁸ Archana Shukla, *Déferlante de titres étrangers en Inde*, *Courrier international*, numéro 818, p. 55.

Gange « le vêtement est perçu comme une extension du corps²⁹ ». Il représente en cela un élément important de la communication féminine. Contrairement à l'Occident, dénuder la femme indienne revient donc à diminuer sa participation aux échanges de la communauté.

*Injuriae qui addideris contumeliam*³⁰

Dans un article extrait du numéro 835 du *Courrier International*, une remarque que Orhan Pamuk, prix Nobel de littérature en 2006, a écrite après le 11 septembre a particulièrement retenu notre attention : « En Occident, les gens sont très rarement conscients de l'immense sentiment d'humiliation ressenti par la majeure partie de la population du monde »³¹. Contraindre une communauté à intégrer nos normes sexuelles est vécu comme une marque d'impudence. À l'extrême, la volonté qu'a l'Occident d'imposer ses valeurs peut engendrer des opérations d'outrecuidance à la limite de l'insane ; car, comme le constate Folscheid, « sous chaque production de notre Occident, c'est une force symbolique qui se déploie, dont les effets varient avec les conditions de réceptivité³² ». Au demeurant, « face à un système de contraintes touchant au plus intime, l'idole du sexe est facilement prise pour la statue de la liberté³³ ». Si ce quiproquo peut choquer, il serait bien naïf de croire que c'est par inadvertance qu'une activité de la vie privée est assimilée à un symbole démocratique.

Il est certain qu'en Occident la révolution sexuelle, bien qu'instrumentalisée par les médias, est synonyme de paix. En revanche, ayant nous-mêmes du mal à imposer la paix au sein de notre communauté, qui sommes-nous pour juger les pratiques culturelles d'autrui ? Avec nos tournantes, nos viols sous GHB ou nos jeunes femmes brûlées vives, sommes-nous moins barbares que les autres ? Sommes-nous plus instruits que le Calife Suyûti ou plus agiles que Vâtsyâyana dans l'art du *Kama sutra* pour donner des leçons érotiques à leurs enfants ?

Comme l'a si bien résumé Philippe Breton, s'il est une chose à retenir – au sens propre comme au sens figuré³⁴ –, c'est

²⁹ [En ligne] [http://www.reseau-asie.com/rf/co_fr_10_17.html]

³⁰ Traduction : « Ajouter l'affront à l'injure ».

³¹ Mishra Paul, « De l'Himalaya à Manhattan : Avec les exclus de la mondialisation », *Courrier International*, numéro 835, 2 au 8 novembre 2006, p. 58.

³² Dominique Folscheid, *Sexe mécanique*, Paris, La Table ronde, p. 70.

³³ *Ibid*, p. 71.

³⁴ Dans le jargon populaire, une bombe atomique ou un canon est une femme désirable.

[qu']il en est des techniques de manipulation comme de la bombe atomique, un "outil au service de la paix", un "dépôt sacré", comme disait le président Truman, lorsqu'elle est entre les mains des démocraties libérales, mais objet de terreur diabolique quand les "autres" la fabriquent³⁵.

En prônant que les pays du sud sont aptes à faire la révolution sexuelle, en agissant sans prendre en compte les us et les coutumes des autres, n'est-il pas clair que la vraie ennemie de la démocratie est l'agora occidentale elle-même ?

³⁵ [En ligne] [<http://www.monde-diplomatique.fr/1997/03/BRETON/8022.html>]

CONCLUSION

Prière aux God(e)s du libéralisme sexuel

Ce n'est donc plus à vous Monsieur Godard que nous nous adressons, mais à vous God(e)s de la civilisation du cul. S'il est permis à d'insignifiantes créatures de s'adresser à vous, qui prédisiez la pluie et le beau temps, daignez écouter cette prière.

À la faveur de l'anniversaire de Mai 68, et de surcroît après moult vicissitudes, nous sommes parvenus à clore cette analyse. Aujourd'hui, force est de reconnaître que la sexualité est l'opium des démocraties « bien-baisantes ». La sexualité est devenue : l'intraveineuse accoutumant les individualistes que nous sommes à l'incurable sécheresse amoureuse ; le garrot permettant de rompre le mariage par l'union précaire de l'orifice et du pénis ; un sheet, un shoot, un chite, une chatte qui fait chut au premier chant sentimental.

En analysant le discours sur la sexualité à la télévision, nous avons démontré que le discours cathodique n'a plus pour mission principale de nous informer sur l'évolution de la société. À l'heure où la concurrence donne le ton au marché de l'audiovisuel, l'analyse de la sexualité médiatisée et des « médias sexualisés » a révélé que, plus les enjeux économiques augmentent, plus la manipulation des médias s'accroît. Pour hypnotiser, les médias ont recours à des objets de désir. Or quoi de plus hypnotisant que le sexe ? Le sexe. L'ordre médiatique l'a compris. Le temps n'est plus à la répression mais à la permission. Dans ce monde peuplé d'êtres autonomes, les médias assurent ainsi leur pouvoir en jouant sur la volonté des individus d'éradiquer toute forme d'oppression.

Tout au long du troisième essai, nous avons démontré que l'opportunisme médiatique n'est pas une nouveauté. En effet, un média est avant tout une entreprise avec des contraintes économiques. Néanmoins, en captivant littéralement nos organes sensoriels, les médias ne laissent plus d'écart au débat politique. Le discours sur le sexe n'est pas ici un outil

permettant de relier les individus, mais un moyen de diffuser des productions culturelles consommables. Ainsi, la surproduction de nouvelles normes sexuelles ne légitime pas la fonction démocratique des médias. À force de palabrer sur le sexe, de s'ingérer dans l'intime des individus, d'asphyxier l'information par des techniques de ventes, l'écran public grisotte de plus en plus ; autrement dit, c'est leur crédibilité que les médias mettent en jeu.

Au final, le « nouvel ordre amoureux » s'établit face au désordre engendré par des discours parfois mal expliqués, donc mal intégrés, sur la liberté des mœurs sexuelles. Reste qu'en voulant libérer la sexualité de ses interdits tout en célébrant les désirs individuels, Mai 68 a été à l'origine de la théorisation du libéralisme sexuel. Et si les émeutiers pensaient lutter contre la société de consommation, le discours révolutionnaire construisait en fait les fondements de cette société où les désirs amoraux tentent de s'équilibrer sur le marché libidinal. Les révolutionnaires ont ainsi justifié le principe de la main invisible dans la sphère de l'intime ; et, dorénavant, c'est l'offre et la demande de sexe qui régule la communication humaine.

Or, pour les libéraux l'équilibre sur un marché nécessite trois éléments fondamentaux :

La possibilité matérielle. La liberté suppose que les aléas du marché ne privent pas l'individu de la possibilité de choisir ce qu'il pense être le mieux pour lui. Toutefois, l'analyse de la pornographie tend à démontrer que les prostituées ou les actrices de films X travaillent bien souvent par obligation économique, voire sous la menace.

La possibilité sociale. La liberté suppose aussi une situation d'égalité. Selon Voltaire :

Tout homme voudrait avoir l'argent et les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices (...). Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre¹.

¹ Voltaire, Dictionnaire philosophique, Gallimard, Collection Folio classique, article « *Egalité* », P241.

La justesse de cette pensée, laisse présager que si l'égalité entre les humains n'a pas encore été réalisée, comment peut-on prétendre à l'égalité sexuelle ? À ce propos, les analyses de la transparence et de la banalisation ont illustré que dans un échange sexuel il existe très souvent des rapports de pouvoir.

La possibilité informationnelle. La liberté repose sur la possibilité qu'a un être autonome de faire des choix sexuels tout en ayant connaissance de leurs conséquences. Or, bien que les médias traitent de tous les sujets liés à la libéralisation de la sexualité, à différents moments de l'analyse, nous avons prouvé que les jeunes, par exemple, ne différencient pas toujours la spectacularisation médiatique du sexe dans la vraie vie.

Force est de constater que les révolutionnaires ont défendu la liberté des plaisirs pour des raisons idéologiques et politiques ; mais dans le même temps ils ont participé à la mise en place d'une société où les interactions sexuelles, dans un contexte libéraliste, accentuent les inégalités.

Il va sans dire qu'analyser le lien entre les médias et la sexualité fut une affaire difficile. Et, bien que nous ayons soigné notre argumentation, il reste assurément plusieurs zones d'ombre à éclaircir.

D'une manière générale, le choix de l'essai nous a donné une certaine liberté sur le fond et la forme ; en contrepartie, notre travail manque parfois de structuration théorique. Certainement, nous aurions pu davantage manipuler les concepts propres à notre objet de recherche. Entre autre, l'aspect économique qui relie les médias à la sexualité aurait pu être mieux développé.

En ce qui concerne l'essai sur *Tout le monde en parle*, nous avons opté pour une méthodologie et une analyse originales. En revanche, nous avons conscience que la réalisation fut difficile et que la cohérence de la présentation et de l'analyse est à renforcer.

Durant le dernier chapitre, les nombreux champs de connaissance utilisés (histoire, communication, économie...) nous ont parfois éloignée de notre recherche sur la télévision. Ainsi, nous aurions gagné à nous attarder davantage sur les rôles, fonctions et enjeux des médias. Les théories médiatiques auraient pu être davantage citées.

Mais cette analyse est terminée. Alors laissons à d'autres, plus tatillons que nous, le soin d'employer leur réflexion épistémologique pour faire avancer le débat ; car, à cet instant précis, notre unique désir est de nous agenouiller près de Voltaire, et de faire avec lui une dernière prière.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix² [...].

Comprenez qui pourra... À bon entendeur, amen.

² Voltaire, *Prière à Dieu, Traité sur la Tolérance*, XXIII.

BIBLIOGRAPHIE

Références théoriques :

- Authier, Christian, *Le nouvel ordre sexuel*, Paris, Bartillat, 2002.
- De Beauvoir, Simone, *Le deuxième sexe*, tome 2, Éditions Gallimard, Paris, 1986.
- Debord, Guy, *La société spectacle*, Gallimard, 1992, 224.
- Cotteret, Jean-Marie, *Gouverner c'est paraître*, Paris, PUF, Quadrige, 1991.
- Folscheid, Dominique, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde, 2002.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité 1 : La volonté de savoir*, Gallimard, 1976.
- Fromm, Erich, *L'art d'aimer*, Desclée de Brouwer, 153p.
- Grawitz, Madeleine, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, 2001.
- Guillebaud, Jean-Claude, *La tyrannie du plaisir*, Le Seuil.
- Illich, Ivan, *La convivialité*, Le Seuil, Points Essais, 2003.
- Jacquard, Albert, *Éloge de la différence*, Seuil, 1978.
- Laqueur, Thomas, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, 1992.
- , Thomas, *Le sexe en solitaire*, Gallimard, 2003.
- Le Breton, David, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999,
- Le Goff, Jean-Pierre, *Mai 68, l'héritage impossible*, Éditions La Découverte, Paris, 2002.
- , Jean-Pierre, *La démocratie post totalitaire*, La découverte, 2003.
- Lemieux, André et Mariano Sanchez Martinez, *Le virage linguistique*, Nouvelles, 2002.
- Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1989.
- Maccio C., *Savoir écrire un livre, un rapport, un roman*, Chronique sociale, 1992.
- Marcela, Palacios, *Enfant, sexe innocent : Soupçons et tabou*, Paris, Autrement, Collection Mutation, n. 234, 2005.
- Morin, Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, E.S.F, Paris, 1992.
- Mucchielli Alex, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociale*, Armand Colin, Broché, 2004.

- Nel, Noël, *Le débat télévisé*, Paris Armand Colin, 1990.
- Ogien, Ruwen, *Penser la pornographie*, PUF, collection Questions éthiques, 2003.
- Pasolini Pier Paolo, *Contre la télévision*, Besançon, Les solitaires Intempestifs, 2003.
- Poulain, Richard, *La mondialisation de l'industrie du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Ottawa, L'Interligne, 2004.
- Viallon, Philippe, *L'analyse du discours à de la télévision*, Que Sais-je, Université de France.
- Voltaire, *La mort de Cesare*, Amsterdam de François Canut Richoff (1762-1763), bibliothèque nationale, 1736.
- , *Dictionnaire philosophique*, Gallimard, Folio Classique, 1994.
- Durant, Will, *Histoire de la civilisation, tome I*, Le Cercle du bibliophile, 1966.

Références littéraires :

- Aragon, Louis, *Il n'y a pas d'amour heureux*, extrait de Jean Orizet, *Livre d'or de la poésie française*, Paris, France Loisirs, 1999.
- Batailles Georges, *L'amour d'un être mortel*, Gallimard, Ludd, 1951.
- Baudelaire Charles, *Journaux intimes : Mon cœur mis à nu*, Paris, De Cluny, 1943
- Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Paris/Montréal, Bordas, 1970.
- Breillat, Catherine, *Pornocratie*, Denoël, 2004.
- Bruckner, Pascal, *Les voleurs de beauté*, Grasset et Fasquelle, Collection Livre de poche, 1997.
- Castillon, Claire, *Le grenier*, Poche, 2002.
- Camus, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard, collection Folio, 1985.
- , *Caligula*, Gallimard, collection Folio, 1972.
- Comte, Fernand, *Les grandes figures des mythologies*, Paris, Bordas, 1998.
- Corneille, *Horace*, Paris, Bordas, 1970.
- La Sainte Bible*, Traduit par Louis Segond, 1983.
- Houellebecq, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, 2005.
- Homère, *L'Odyssée*, trad. Frederic Mugler, Actes Sud, Collection Babel.
- Legendre, Claire, *Viande*, Grasset, 1999.
- Maupassant, Guy (de), Paris, Livres de poche, 1994.

- Montesquieu, *Lettres Persanes*, Le Livre de Poche, 1995.
- Orwell, George, *1984*, Gallimard, 1950.
- Pasolini, Pier Paolo, *Poésie*, 1943-1970, Paris, Gallimard, 1990.
- Renard, Jules, *Journal*, Robert Laffont, collection Bouquins, 1990.
- Rezvani, Serge, *L'Origine du monde*, Actes Sud, 2000.
- Sacha, Guitry, *Toutes réflexions faites*, Omnibus, Presses de la Cité, 1993.
- Tournier, Michel et Édouard Boubat, *Vues de dos*, Paris, Gallimard, 1981.

Articles de périodiques :

- Archna, Shukla, « Déferlante de titres étrangers en Inde », *Courrier international*, numéro 818, p. 55.
- Aulniers, Luce (des), « Note pour un accompagnement désenchanté », *Trans*, printemps 1994.
- Balandier, Georges, « La politique à l'épreuve des images », *Cahiers internationaux de sociologie*, volume XCIV, janvier-juin 1993, Paris, Les Presses Universitaires de France.
- Bosetti Giancarlo, « Europe : à l'heure de la post-laïcité », *Courrier International*, Hors série : Au nom de Dieu, mars-avril-mai 2007, p34.
- Chamberland, Paul, « La force de la faim », *Montréal, Spirale magazine*, janvier-février 2005, numéro 200.
- Coste, Jean-Louis, « Perdant adoré de la guerre gagnée », *Cancer*, juillet 2003, p23.
- Shah Samuel Timothy et Monica duffy Toft, « le besoin de croire : la feveur religieuse valeur montante », *Courrier International*, Hors série : Au nom de Dieu, mars-avril-mai 2007, p12.
- Eichenwald, Kurt, *Through His Webcam, a Boy Joins a Sordid Online World*, *New York Times*, 19 décembre 2005.
- Rubrique Il l'ont fait, « pas pudique : Tout, tout, tout, vous saurez tout sur la politique canadienne », *Marianne* numéro 499, 11 au 17 novembre 2006, p. 26.
- Mishra Paul, « De l'Himalaya à Manhattan : Avec les exclus de la mondialisation », *Courrier International*, numéro 835, 2 au 8 novembre 2006, p58
- Mygind, Johanne, « La tendance architecturale au Danemark : Vivre dans la transparence », *Courrier international*, numéro 841, 14 au 20 décembre 2006, p. 50.

Perraton, Charles, « *Violence dans les vidéoclips* », L'Esthétique, nouvelle série, numéro 10, 1986, p. 135.

Thèse :

Desaulniers, Jean -Pierre, *Les modèles des contenus télévisuels et leurs conséquences culturelles*, Thèse de doctorat en communication, UQAM, département en communication, Montréal, 1980, p. 21.

Sites Internet :

<http://www.amazon.fr/s?ie=UTF8&rh=n%3A919470&page=1/>

<http://sante-az.aufeminin.com/w/sante/n221/news/ivg-les-derniers-chiffres.html>

<http://www.inserm.fr>

<http://Marie-Claire.fr>

<http://209.85.129.104/search?q=cache:AMK-KKYfB3MJ:melrose-place.m6blog.m6.fr/>

http://www.worldsexology.org/about_sexualrights_france.aspb1

<http://209.85.129.104/search?q=cache:W639XuKTOhkJ:multitudes.samizdat.net/Multitudes-queer/>

<http://www.planetgender.com>

<http://sisyphe.org/plan.php3>

<http://www.insenses.org/chimeres>

<http://www.liberation.fr/actualite/politiques/191649.FR.php/>

<http://www.afrik.com/article7253.html>

<http://www.dicocitations.com/resultat.php?id=608/>

http://www.psychologies.com/cfml/dossier/c_dossier.cfm?id=315

<http://www.evene.fr/celebre/biographie/catherine-millet-15678.php/>

<http://www.eduscol.education.fr/D0060/poinarboni.htm/>

<http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T777-Desaulniers.pdf>

<http://www.unites.uqam.ca/religiologiques/no4/thoma.pdf/>

<http://www.lexpansion.com/>

<http://www.irrisor.com/article-5089766.html>

<http://www.cadrage.net/>

http://www.reseau-asie.com/rf/co_fr_10_17.html

<http://www.mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T4/4-Desaulniers.pdf>

<http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/questions/jeuness.html/>

<http://www.acrimed.org/article1743.html>

<http://www.20minutes.fr/article/140051/20070218-people-Britney-la-cantatrice-chauve.php>

<http://www.liberation.fr/culture/musique/236358.FR.php>

<http://hebdo.nouvelobs.com/p2208/articles/a334342.html>

<http://ulive.free.fr/blog/index.php?2004/05/23/15-pornographie-de-la-guerre-jean-baudrillard>

http://classiques.uqac.ca/contemporains/ravault_rene_jean/exibitionnisme/exibitionnisme.html

<http://www.com.ulaval.ca/cossette/pubdechets/>

<http://www.monde-diplomatique.fr/1997/03/BRETON/8022.html>

RETRANSCRIPTION

ACTE I

Dramatis personae : Katia Lafaille, Élie Barnavie, Eddy Mitchel, Alex Barclay, Saida Jawad Richard Branson, Sara Forestier, Nicolas Duvauchelle, Charles Berling, Pauline Delpech, Philippe Katerine.

L'ensemble de la scène se déroule le samedi 18 février dans la cathédrale du vagin. God(e) est installé sur son trône. Il choisit avec MC Baffie des toiles confectionnées par des spectateurs.

Scène I – God(e), MC Baffie, Dary Cowl

¹*Dary Cowl vient de mourir. God(e) lui rend un dernier hommage et passe aux téléspectateurs son entretien avec l'artiste réalisé le 14 décembre 2002. L'acteur répond aux questions avec humour ; puis il pianote quelques notes de musique avant d'embrasser sur la joue la chanteuse Noa et de quitter la pièce.*

Scène II – God(e), MC Baffie, Katia Lafaille

⁵*Entrée de Katia Lafaille*

GOD(E). – Katia Lafaille, bonsoir. Vous êtes la femme de Jean-Christophe Lafaille, alpiniste de très haut niveau, disparu durant son ascension du Mac Alou au Népal, le 26 janvier. Je dis disparu, mais comme si vous vouliez en avoir le cœur net vous êtes partie au Népal survoler la voie empruntée par votre mari. Pourquoi ?

¹⁰KATIA LAFAILLE. – J'avais besoin de visualiser cette montagne et de lui dire au revoir.

GOD(E). – C'est un voyage symbolique, aussi symbolique que la petite tente que vous avez dressée là-bas ; une tente pleine de vivres, un peu comme si votre mari allait revenir.

KATIA LAFAILLE. – Ouais.

GOD(E). – Lui, il recherchait les endroits où les secours étaient impossibles. Il recherchait¹⁵ cette sensation que l'on a au moment où plus personne ne peut venir vous secourir.

KATIA LAFAILLE. – Ce qui le fascinait est qu'il y ait un endroit aujourd'hui où on ne peut pas aller chercher les êtres humains.

GOD(E). – Il est allé au bout de lui-même, au bout de sa passion. Personne ne pouvait l'en empêcher, ni vous ni ses enfants.

²⁰KATIA LAFAILLE. – Non, et ce n'était pas le but. Le but, c'était de vivre ensemble cette passion, et on était en osmose là-dedans.

GOD(E). – Vous allez faire quoi maintenant ?

KATIA LAFAILLE. – Maintenant, j'ai envie de continuer à le faire vivre. Il a écrit pleins de choses, j'ai envie que le public puisse découvrir encore davantage qui était Jean-Christophe.

²⁵Moi, j'ai beaucoup de choses à raconter, j'ai envie de continuer à les faire vivre pour lui, les gens qui l'ont aimé, le public, sa famille... Pour toutes ces choses-là j'ai envie qu'il reste vivant.

GOD(E). – Vous êtes la bienvenue.

Applaudissements du public. God(e) se lève et embrasse Katia.

Scène III – God(e), MC Baffie, Eddy Mitchel

³⁰*Entrée d'Eddy Mitchel. Il vient présenter Un printemps à Paris de Jacques Bralle. Avant de commencer l'entretien, God(e) passe le music store du chanteur ; puis il lui pose des questions sur le film et termine par l'interview « sixty four ».*

GOD(E). – Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous surveillez votre cholestérol ?

EDDY MITCHEL. – Oui, mais depuis bien longtemps déjà.

³⁵GOD(E). – Est-ce que comme tous les mecs de 64 ans vous essayez de draguer des jeunes en boîte ?

EDDY MITCHEL. – Ben, les boîtes, c'est trop tard pour moi. Il faudrait des matinées.

GOD(E). – Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous avez une Porsche pour faire jeune ?

⁴⁰EDDY MITCHEL. – Non, j'ai une Austin.

GOD(E). – Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous avez du mal à coucher avec des filles de votre âge ?

EDDY MITCHEL. – Je n'en ai jamais, jamais eu de mon âge.

GOD(E). – Je sais, je la connais. C'est toujours la même ?

⁴⁵EDDY MITCHEL. – Je sais... Bien sûr, c'est toujours la même.

GOD(E). – Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous prenez du Viagra sans le dire ?

EDDY MITCHEL. – Ah non, il y a des trucs mieux.

GOD(E). – Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous avez peur de mourir ?

EDDY MITCHEL. – Bien sûr. Mais je n'ai pas attendu d'avoir 64 ans pour avoir peur. Ça, ⁵⁰c'est un truc qui est vraiment chiant... On connaît l'issue quoi.

MC BAFFIE. – Est-ce que, comme tous les mecs de 64 ans, vous bandez mal ?

EDDY MITCHEL, *feignant de ne pas entendre*. – Comment ?

Les fidèles rient et applaudissent.

Scène IV – God(e), MC Baffie, Elie Barnavie, Eddy Mitchel

Elie Barnavie vient présenter son dernier livre intitulé Israël-Palestine : Une guerre de religions ? Il donne son point de vue sur cette guerre qui déchire le monde en deux et émet l'hypothèse que le casus belli de ce conflit est peut-être les divergences religieuses.

⁶⁰*Il termine la promotion de son livre et regagne sa loge.*

Scène V – God(e), MC Baffie, Alex Barclay, Eddy Mitchel

Entrée d'Alex Barclay, applaudie et sifflée par le public. God(e) et MC Baffie la scrutent avec intérêt.

GOD(E). – Bonjour Alex Barclay. Vous publiez un roman qui s'appelle *Dark Eyes* et qui a fait un carton en Angleterre.

⁶⁵ALEX BARCLAY. – Oui, j'ai écrit les trois premiers chapitres que j'ai envoyés à mon agent. Je ne savais pas qu'il allait me rappeler. Dès le lendemain, j'ai reçu un coup de fil alors que j'étais sur le canapé !

MC BAFFIE. – Comment sur le canapé, allongée plutôt ?

ALEX BARCLAY, *légèrement embarrassée*. – Je ne dis rien.

⁷⁰GOD(E). – Alex, qu'est-ce que vous détestez faire dans un lit ?

ALEX BARCLAY. – Manger.

MC BAFFIE. – Tu loupes des trucs.

GOD(E). – Il est avec vous Bryan ?

ALEX BARCLAY. – Non. Malheureusement il travaille.

⁷⁵GOD(E). – Non, ne dites pas « malheureusement ». Qu'est-ce que vous faites après l'émission ?

ALEX BARCLAY. – Rien.

GOD(E). – Eh ben on va dîner !

MC BAFFIE. – C'est ce que j'allais proposer justement.

⁸⁰GOD(E). – Qu'est-ce que vous détestez en moi.

ALEX BARCLAY. – Rien du tout ?

GOD(E), *d'un air malicieux*. – Ohhh ! Est-ce que vous connaissez la pause bisous ?

ALEX BARCLAY, *perplexe*. – La pause bisous... Non.

God(e) s'approche de Barclay et lui vole un baiser sur la bouche. Elle pousse un cri
⁸⁵*d'étonnement. Les fidèles applaudissent.*

Scène VI – God(e), MC Baffie, Richard Branson, Eddy Mitchel, Alex Barclay, Richard Branson

Entrée de Richard Branson

GOD(E). – Richard Branson, bonsoir. Vous racontez votre histoire dans un livre ⁹⁰passionnant : *Richard Branson l'autobiographie*. À vos 16 ans, c'est l'époque de la parenthèse enchantée, après l'invention de la pilule et avant l'apparition du Sida. Une époque de grande liberté sexuelle, d'amour libre. Vous mettez une jeune fille enceinte, elle avorte et vous créez un conseil pour les étudiants

RICHARD BRANSON. – Moi j'avais seize, dix-sept ans à l'époque, bien souvent les jeunes ⁹⁵ne veulent pas parler à leur médecin. S'ils ont des problèmes, ils veulent pouvoir parler auprès d'une association, des gens indépendants qui pourront leur parler de maladies vénériennes, du fait qu'ils soient homosexuels, de filles enceintes, de contraceptifs...

GOD(E). – Quel est le meilleur souvenir de votre vie ?

RICHARD BRANSON. – J'ai une femme et deux enfants.

¹⁰⁰GOD(E). – Il y a un souvenir terrible dans votre livre. C'est cette fille, chaque fois que vous faisiez l'amour avec elle, vous aviez de l'urticaire sur la bite. C'est terrible !

RICHARD BRANSON, *en rigolant*. – C'est mieux maintenant.

Rire général. Richard Branson sort sous les applaudissements des fidèles.

Scène VI – God(e), MC Baffie, Saida Jawad, Eddy Mitchel, Alex Barclay

Entrée de Saida Jawad sous les applaudissements des fidèles

GOD(E). – Bonsoir. Est-ce que votre fiancé Gérard Jugnot vous a donné des conseils pour cette émission ?

¹¹⁰MC BAFFIE. – C'est Gérard Jugnot votre fiancé ?

GOD(E). – C'n'est pas un secret, je ne révèle rien, c'est dans tous les journaux. C'est vrai non ? Vous vous montrez ensemble assez souvent, on vous voit sur les pages *people* des magazines. Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?

¹¹⁵SAIDA JAWAD. – Deux ans et demi.

GOD(E). – Ah oui quand même ! C'est une affaire qui commence à durer. C'est sérieux. Bon, on ne va pas parler de mariage avec Gérard Jugnot. Ce soir on va en rester là. On va parler de votre mariage avec l'accordéon. À sept ans, votre père décide de vous marier avec la France en vous mettant un accordéon sous le bras. Pendant dix ans vous supporterez cette ¹²⁰union arrangée. Mais en même temps, découverte de la scène et des plaisirs de la scène.

SAIDA JAWAD. – Oui, c'est vrai.

GOD(E). – Bon, pour voir si vous êtes une vraie Française, on va faire une interview intégration.

Applaudissements

¹²⁵GOD(E). – Vous n'avez aucun mal à parler de sexe devant vos parents ?

Silence

GOD(E). – Difficile quand même ?

SAIDA JAWAD. – On n'en parle pas.

MC BAFFIE. – Ben, elle appelle ça mon petit quinquin.

¹³⁰*Rire général. Saida Jawad sort applaudie par les fidèles.*

Scène VII – God(e), MC Baffie, Sara Forestier, Nicolas Duvauchelle

Entrée de Sara Forestier et Nicolas Duvauchelle

GOD(E). – Bonsoir. Vous êtes tous les deux ici pour un film intitulé *Hell* de Bruno Chiche. C'est l'histoire d'*Hell*, une Lolita friquée qui passe sa vie dans un monde artificiel, frivole, un monde où l'on prend de la coke et l'on baise. Un monde incroyable quoi !

¹³⁵*Rire des fidèles*

GOD(E). – Nicolas, pour ce film, vous avez observé la façon dont les gens se tiennent et dont les gens s'expriment.

NICOLAS DUVAUCHELLE. – Oui, en traînant dans les bars du 8^e et les boîtes.

GOD(E). – C'est quoi l'endroit que vous avez préféré ?

¹⁴⁰NICOLAS DUVAUCHELLE. – Le Baron.

GOD(E). – C'est l'endroit où l'on s'amuse le plus pour vous, où il y a les plus belles filles ?

NICOLAS DUVAUCHELLE. – Ouais, je ne vais pas dire ça sinon je vais me faire engueuler.

GOD(E). – Pourquoi ? Ah oui Ludivine. Ah oui, elle regarde là !

MC BAFFIE. – Peut être pas. Peut être qu'elle est sur une autre chaîne. Vas-y balance !

¹⁴⁵GOD(E). – Nicolas, c'est lequel l'endroit où il y le plus de pétasses au mètre carré ?

MC BAFFIE. – À part ici tu veux dire !

Les fidèles huent MC Baffie.

NICOLAS DUVAUCHELLE. – Le Baron.

GOD(E), *se retournant vers Sarah Forestier*. – Ton petit haut, c'est un conseillé pour les ¹⁵⁰fringues ? C'est pas mal.

SARAH FORESTIER. – Oui. Merci.

GOD(E). – T'as changé de mec ?

SARAH FORESTIER. – Je n'avais pas de mec.

GOD(E). – Et t'en as un maintenant ?

¹⁵⁵SARAH FORESTIER – Non, toujours pas.

GOD(E). – Ah, arrête !

MC BAFFIE. – Chez sa mère, ce n'est pas facile en même temps.

GOD(E). – L'après midi ! Sérieusement, tu n'as toujours pas de mec ?

SARAH FORESTIER. – Non.

¹⁶⁰GOD(E). – Pourquoi ?

SARAH FORESTIER. – C'est la vie.

MC BAFFIE. – Mais non, c'est pas ça la vie !

Les fidèles rigolent

GOD(E). – T'aimes pas les mecs ou quoi ?

¹⁶⁵MC BAFFIE. – Affiche-là, elle n'aime pas les mecs.

GOD(E). – T'es déjà sortie avec un homme plus âgé que toi ?

SARAH FORESTIER. – Oui.

GOD(E). – Si j'étais un homme mûr, si tu voulais me séduire, tu me regarderais comment ?

SARAH FORESTIER. – Il n'y a pas de regard pour ça.

¹⁷⁰GOD(E) – Tu passes ta langue sur tes lèvres durant la journée ?

SARAH FORESTIER. – Non.

MC BAFFIE. – Et toi, tu le fais ? Vas-y pour voir.

GOD(E) *allie le geste à la parole.* – Toute la journée, dès que je vois un flic.

MC BAFFIE. – Refait.

¹⁷⁵GOD(E). – Non arrête, tu vas être excité comme un fou.

Fou rire général

GOD(E). – Sarah, t'as déjà traité un mec de mauvais coup ?

SARAH FORESTIER. – Non.

GOD(E). – T'as déjà ri en voyant un mec à poil ?

¹⁸⁰SARAH FORESTIER. – Non.

MC BAFFIE *en regardant God(e).* – Eh ben regarde !

SARAH FORESTIER. – Allez, à poil !

MC BAFFIE. – Et passe ta langue !

Rire général. Rebecca arrive avec une carte pour Sarah Forestier et Nicolas Duvauchellé.

¹⁸⁵*Sarah Forestier lit la carte à haute voix : Vous devez vous embrasser 10 secondes sur le plateau.*

Les deux acteurs refusent par respect pour la conjointe de Nicolas. Applaudissements.

Scène VIII – God(e), MC Baffie, Charles Berling, Sarah Forestier, Nicolas Duvauchelle

¹⁹⁰*Entrée de Charles Berling*

GOD(E). – Bonsoir Charles Berling. Vous arrivez du théâtre de l'Atelier, où vous mettez en scène et vous interprétez *Caligula* d'Albert Camus. C'est une pièce sur la passion destructrice que nous avons tous en nous. Il y a une part de féminité dans le rôle ; est-ce que vous affichez ¹⁹⁵ votre part de féminité ?

CHARLES BERLING. – Oui.

GOD(E). – Est-ce que vous portez des strings pour homme à la place des bons vieux slips kangourou ?

CHARLES BERLING. – Ah non je déteste ça !

²⁰⁰GOD(E). – Est-ce que lorsque vous êtes à la plage vous rentrez votre maillot de bain entre vos fesses pour avoir un bronzage intégral ?

CHARLES BERLING. – Je ne mets pas de maillot.

GOD(E). – Est-ce que par principe tu ne couches jamais le premier soir ?

CHARLES BERLING, *en riant*. – Bien sûr !

²⁰⁵GOD(E). – Est-ce que vous avez déjà prétexté avoir la migraine pour ne pas faire l'amour ?

CHARLES BERLING. – Non.

GOD(E). – Est-ce que t'as déjà simulé au lit ?

CHARLES BERLING. – Non, simulé quoi ?

MC BAFFIE. – L'érection.

²¹⁰GOD(E). – Est-ce que vous trouvez que les films pornos c'est vulgaire ?

CHARLES BERLING, *souriant*. – Ah si, je trouve ça dégueulasse, j'ai jamais vu ça d'abord.

GOD(E). – Est-ce que ça vous gêne parfois de faire l'amour la lumière allumée ?

CHARLES BERLING, *en plaisantant*. – Un peu oui. Tu sais, on a toujours un peu de cellulite.

²¹⁵GOD(E). – C'est important le premier baiser pour vous ?

CHARLES BERLING. – Très important. J'écoutais la conversation de tout à l'heure et je pense que c'est sacré¹.

Scène IX – God(e), MC Baffie, Pauline Delpech, Charles Berling Sarah Forestier, Nicolas Duvauchelle

²²⁰*Entrée de Pauline Delpech*

GOD(E), *s'adressant à Charles Berling et Nicolas Duvauchelle*. – Oh la la ! Excuse-moi, elle est plus féminine que toi, Charles. Quand je pense que Ludivine tu vas voir ça ce soir... Ça va gueuler Nicolas !

GOD(E). – Bonsoir. Vos yeux ils sont magnifiques ; ça vient d'où ?

²²⁵PAULINE DELPECH. – Mon grand père, un tzigane autrichien.

GOD(E). – Tu sais ce qu'il te reste à faire Serge ? Plan fixe jusqu'à la fin de l'émission...

– Vous avez explosé dans *R.I.S, les Experts à la française* ?

PAULINE DELPECH. – Explosé, pas vraiment.

GOD(E). – Est-ce que, comme toutes les jeunes filles, vous croyez encore au grand amour ?

²³⁰PAULINE DELPECH. – Oui.

GOD(E). – Est-ce que, comme toutes les jeunes filles, vous attendez le prince charmant ?

PAULINE DELPECH. – Non.

GOD(E). – Est-ce que, comme toutes les jeunes filles, vous n'avez pas besoin d'aimer pour faire l'amour ?

²³⁵PAULINE DELPECH. – Je n'ai pas besoin d'aimer pour faire l'amour.

GOD(E), *intéressé*. – Non ? Est-ce que, comme toutes les jeunes filles, vous rencontrez plein de garçons sur Internet ?

PAULINE DELPECH. – Non, pas sur Internet, non.

GOD(E). – Est-ce que, comme toutes les jeunes filles, vous avez déjà tout essayé en termes ²⁴⁰de sexe et de drogue ?

PAULINE DELPECH. – Non, pas encore tout.

¹ Charles Berling fait ici allusion à la carte baiser de Sarah Forestier et de Nicolas Duvauchelle.

GOD(E). – Est-ce que, comme toutes les jeunes filles, vous trouvez qu'un homme de mon âge ça a du charme par rapport aux petits jeunes ?

PAULINE DELPECH. – Je n'aime que ça.

Scène X – God(e), MC Baffie, Katerine, Pauline Delpech, Charles Berling, Sarah Forestier, Nicolas Duvauchelle

GOD(E). – Bonsoir Philippe Katerine. Votre dernier album s'appelle *Robot à tout prix*. Hormis ton CD, t'as fait aussi un film, *Les trois petits cochons*... Comment va notre amie Ellena Nogueira ?

²⁵⁰PHILIPPE KATERINE. – Très bien.

GOD(E). – Elle vient nous voir ici régulièrement. Quand elle vient on lui parle de toi, quand tu viens on te parle d'elle. C'est la moindre des choses... Ellena, elle t'excite ou elle te dégoûte ?

PHILIPPE KATERINE *réfléchit*. – Ben je ne sais pas, je veux dire, ça paraît évident.

²⁵⁵GOD(E). – La dentelle, ça t'excite ou ça vous dégoûte ?

PHILIPPE KATERINE. – Dentelle Western, ça m'excite.

GOD(E). – Les talons aiguilles, ça t'excite ou ça vous dégoûte ?

PHILIPPE KATERINE. – Ça me laisse complètement indifférent.

GOD(E). – Tu n'aimes pas lécher les talons aiguille par exemple ?

²⁶⁰MC BAFFIE. – Oh, calme-toi Thierry ! On finit l'émission et ensuite tu iras dans ta boîte, pour l'instant on travaille.

GOD(E). – La télévision, ça t'excite ou ça te dégoûte ?

PHILIPPE KATERINE. – Ça m'excite.

GOD(E). – Là c'est toi qui nous excites. L'odeur corporelle, ça t'excite ou ça te dégoûte ?

²⁶⁵PHILIPPE KATERINE. – Ça m'excite excessivement, et même les odeurs de l'intérieur du corps.

GOD(E). – Les tatouages, ça t'excite ou ça te dégoûte ?

MC BAFFIE, *regardant le tatouage de Nicolas Duvauchelle*. – Nicolas, tu veux pas un t-shirt à manches longues ?

²⁷⁰PHILIPPE KATERINE. – Je les ai remarqués tout de suite en arrivant, je suis très excité.

GOD(E). – Nicolas t'excite ?

PHILIPPE KATERINE. – Ce tatouage m'excite en tout cas. C'est très beau, il y a des femmes nues.

NICOLAS DUVAUCHELLE. – Merci bien.

²⁷⁵GOD(E). – Un transsexuel, ça t'excite ou ça te dégoûte ?

Silence... Katerine se gratte le dos, embarrassé par la question.

GOD(E). – Porter des sous-vêtements féminins, ça t'excite ou ça te dégoûte ?

PHILIPPE KATERINE. – Eh oui ! je le confesse ce soir, ça m'excite. C'est un hobby chez moi.

MC BAFFIE, *s'adressant à God(e)*. – Tu as quoi sur toi ?

²⁸⁰GOD(E). – Moi je n'ai jamais de sous-vêtements. Tu sais bien que je n'en porte pas, tu devrais le savoir depuis le temps.

Rires et applaudissements des fidèles

Scène XI – God(e), MC Baffie, Katerine, Pauline Delpech, Charles Berling, Sarah Forestier, Nicolas Duvauchelle

Le Blind clôture la soirée dans la joie et la musique.

ACTE II

Dramatis personae : Sandrine Bonnaire, André Glucksmann, Guillaume Pelletier, Bruno Juillard, Dick Rivers, Michel Maillet, Karima Adidebe, Philippe Djian, Thierry Consigny, Pierrepoljack, Bruno et Manu, Pascal Sellem, Oriane Bonduel, DJ Harry Cover

L'ensemble de la pièce se déroule le samedi 25 mars, dans la cathédrale du vagin. MC

²⁹⁰*Baffie montre à God(e) les différents tableaux confectionnés par les spectateurs.*

Scène I – God(e), MC Baffie, Sandrine Bonnaire

Entrée de Sandrine Bonnaire, applaudie par les fidèles

GOD(E). – Sandrine Bonnaire, bonsoir. Vous êtes ici pour un téléfilm diffusé le lundi 3 avril qui s'appelle *Le procès de Bobigny*. C'est l'histoire de Martine et de sa fille de 16 ans, Léa. À

la suite d'un viol, Léa aidée par sa mère, se fait avorter clandestinement, car à l'époque il y ²⁹⁵avait encore la fameuse loi de 1901. Trois ans plus tard, grâce à la *Loi Veil*, l'avortement sera Légalisé en France. C'est une histoire proche de la réalité ?

SANDRINE BONNAIRE. – Oui, très proche.

GOD(E). – C'est l'histoire de trois femmes qui ont tenté le tout pour le tout et qui ont changé le cours de l'histoire. Ce film, c'est finalement un devoir de mémoire ?

³⁰⁰SANDRINE BONNAIRE. – Oui, je pense que c'est important de le rappeler. On a l'impression que les choses sont acquises, mais elles ne le sont pas tant que ça. Il y a quand même certains politiciens qui aimeraient bien remettre l'interdiction. De voir qu'aux États-Unis il y a deux États où ils ont remis la loi contre l'avortement, ça fait peur.

GOD(E). – Oui, on se rend compte que ces libertés que l'on croyait éternelles une fois qu'on ³⁰⁵les avait acquises peuvent être assez facilement remises en cause. En 1971, c'est-à-dire un an avant le procès de Bobigny, est-ce que vous auriez signé le Manifeste des 343 salopes qui prônait la dépénalisation de l'avortement ?

SANDRINE BONNAIRE. – Oui, je l'aurais signé ; et d'ailleurs faire ce film, c'est une manière pour moi de signer modestement.

³¹⁰GOD(E). – Ça fait 344.

SANDRINE BONNAIRE. – Femmes !

GOD(E). – Sinon, votre mère a eu 11 enfants, car elle était très religieuse.

MC BAFFIE. – Elle était plus féconde que religieuse, si tu vois ce que je veux dire.

Rire général

³¹⁵GOD(E). – Un moment, à huit enfants, elle décide d'avorter. Elle prend de la quinine et ça ne marche pas, évidemment ; et ensuite elle a continué à faire des enfants.

SANDRINE BONNAIRE. – Oui, elle a continué à faire des enfants jusqu'au jour où elle s'est fait opérer.

MC BAFFIE. – C'est dommage d'arrêter à onze, c'est tellement beau d'avoir une douzaine.

³²⁰*Rire général*

GOD(E). – Est-ce que malgré la pilule il vous est arrivé d'avorter ?

SANDRINE BONNAIRE. – Oui.

GOD(E). – Vous regrettez ?

SANDRINE BONNAIRE. – Non, parce que ça m'est arrivé jeune ; c'est l'inconscience de la ³²⁵jeunesse.

GOD(E). – Pour finir, quand vous étiez adolescente, vous vous habilliez fluo, vous maquilliez un peu trop. Aujourd'hui le métier vous a calmée sur ce côté un peu exhibitionniste ?

SANDRINE BONNAIRE. – Oui, heureusement.

³³⁰*Rire général, applaudissements des fidèles*

Scène II – God(e), MC Baffie, André Glucksmann, Sandrine Bonnaire

Entrée d'André Glucksmann

³³⁵ GOD(E). – Bonsoir. Vous publiez chez Plon, *Une rage d'enfant*.

MC BAFFIE. – Non une rage de dent !

Rire général

GOD(E). – Ce n'est pas une autobiographie classique, mais plutôt le parcours d'un enfant qui a grandi dans la clandestinité de la France occupée, et qui crie son désaccord contre ³⁴⁰ceux qui font comme si rien ne s'était passé.

ANDRÉ GLUCKSMANN. – Oui, je suis pour le respect des vérités.

GOD(E). – Votre livre s'appelle *Une rage d'enfant*, on va faire une interview rage...

Est-ce que vous avez la rage en voyant les filles de 20 ans et leurs petits seins de bakélite ?

ANDRÉ GLUCKSMANN. – Les petits seins j'adore, et les gros seins aussi !

³⁴⁵ GOD(E). – Est-ce que vous avez la rage quand vous prenez un râteau avec une femme ?

ANDRÉ GLUCKSMANN. – Non, ça me paraît à peu près normal, je suis plutôt étonné de l'inverse.

Applaudissement des fidèles, Sandrine Bonnaire sort.

Scène III – God(e), MC Baffie, Guillaume Pelletier, André Glucksmann

Entrée de Guillaume Pelletier, le secrétaire général du MPF et son théoricien de la ³⁵⁰radicalisation de l'islamisation en France. Il apporte son point de vue sur les changements à faire en France... À la fin du débat, God(e) lui pose une question sur le CPE.

GOD(E). – Alors sur le CPE, ça donne quoi, vous êtes pour ?

GUILLAUME PELLETIER. – C'est aussi dérisoire de dire que le CPE va briser les acquis sociaux que de dire qu'il va régler la question du chômage. Mais ces dernières semaines le ³⁵⁵CPE a acquis le symbole de la volonté de réforme, et rien que pour ça Villepin ne doit pas reculer.

GOD(E). – On va accueillir quelqu'un qui n'est pas d'accord avec vous, c'est Bruno Julliard.

Scène IV – God(e), MC Baffie, Bruno Julliard, Guillaume Pelletier, André Glucksmann

GOD(E) souriant. – Bonsoir Bruno Julliard. Vous êtes le président de l'Union nationale des ³⁶⁰étudiants français, qui est actuellement le fer de lance de la lutte anti-CPE avec Sharon Stone. Elle a fait une déclaration l'autre jour tout à fait intéressante, en expliquant que bien que blonde, ou peut-être parce qu'elle est blonde, elle n'était pas d'accord.

BRUNO JULLIARD. – Oui.

GOD(E). – La vraie question est : Est-ce qu'il ne faut pas mieux un contrat d'embauche ³⁶⁵précaire que pas de contrat du tout ?

BRUNO JULLIARD. – On est en train de nous expliquer « de toute façon vous êtes précaires aujourd'hui, alors prenez ce sous-contrat de travail » ; sauf que le premier contrat d'embauche ne va pas créer de l'emploi.

ANDRÉ GLUCKSMANN. – Le contrat de première embauche, ce n'est pas un contrat pour le ³⁷⁰jeune, c'est pour le patron. Imaginez une jeune fille. N'importe qui peut imaginer qu'il y a quelques indélicats qui peuvent lui faire des propositions possibles et même un harcèlement sexuel. Est-ce qu'elle pourra répondre non facilement ? Est-ce qu'elle ne se dira pas : « si je le tiens à distance je risque la porte ? »

GOD(E). – Guillaume, est-ce que vous pensez que le CPE devrait être réservé aux PME ?

³⁷⁵GUILLAUME PELLETIER. – Par exemple. Mais il faut dépasser le CPE. Il faut une grande loi d'orientation pour proposer aux Français un nouveau pacte économique.

BRUNO JULLIARD. – Je voudrais juste rajouter un mot. Je fais partie de cette génération qui a voté à plus de 80 pour cent pour un président de la république, et j'ai l'impression qu'on est cocus depuis quelques années.

³⁸⁰ GOD(E). – Vous savez bien qu'avant, la jeunesse on l'envoyait à la guerre ; maintenant on l'envoie au CPE.

ANDRÉ GLUCKSMANN. – Cette déclaration de guerre à la jeunesse est insupportable.

GOD(E). – Est-ce que vous pensez qu'on est parti pour un nouveau Mai 68, André ?

André Glucksmann – Non, absolument pas.

³⁸⁵ GOD(E). – Dommage...

BRUNO JULLIARD. – Je voulais juste rajouter un mot. On a l'impression que, face au mouvement de la jeunesse, il y a le reste de la société qui les regarde et se dit : « ce sont tous des feignants » ; mais dites-vous bien que dans ce pays on a de la chance d'avoir une jeunesse qui refuse un sous-contrat de travail. Parfois c'est chiant, mais c'est un espoir pour ³⁹⁰la suite.

Les fidèles applaudissent Guillaume Pelletier et sortent.

Scène V – God(e), MC Baffie, Dick Rivers, André Glucksmann

Entrée de Dick Rivers

³⁹⁵ GOD(E). – Dick Rivers bonsoir. Vous venez présenter votre dernier album qui s'intitule Dick Rivers.

DICK RIVERS. – Oui.

GOD(E). – Je le dis quand même à nos amis spectateurs : Dick Rivers veut dire « la bite des rivières ».

⁴⁰⁰ DICK RIVERS. – Si, quand j'ai commencé à chanter, on m'avait dit que ce nom voulait dire ça, je n'aurais pas pris ce prénom-là. À mon avis, c'est quelque chose qui est venu beaucoup plus tard, c'est une sorte de Popol.

Rire général et applaudissements

GOD(E). – Vous présentez sur *Paris première* une émission où l'on voit toutes les filles de ⁴⁰⁵Playboy, les playmates. Il faut le dire tout de suite, il n'y a pas de pipes et pas de « péné ».

Dick Rivers. – Ah non, c'est total cool.

GOD(E). – Et pourquoi ne pas présenter des pornos ?

MC BAFFIE. – Quand on s'appelle « la bite dans la rivière » on peut y aller quand même, il faut se jeter à l'eau !

⁴¹⁰*Rire général*

DICK RIVERS. – Je m’amuse beaucoup à faire ce truc-là, mais je ne crois pas que j’irais jusqu’au porno.

GOD(E). – En 2001, vous avez dit avoir testé le Viagra et vous avez dit ne pas en avoir besoin ?

⁴¹⁵DICK RIVERS. – Non seulement j’en ai pas besoin, mais je vous rassure, ça va très très bien !

GOD(E). – Je ne connais pas un mec qui en a besoin. C’est marrant le Viagra, on se demande comment ils en vendent autant finalement ?

DICK RIVERS. – Ça dépend des partenaires. Je crois que le Viagra est fait quand il y a une ⁴²⁰lassitude. Moi, j’avais essayé et je m’étais endormi.

Rire général et applaudissements

Scène VI – God(e), MC Baffie, Michelle Maillet, Dick Rivers, André Glucksmann

Michelle Maillet vient présenter la réédition de son livre intitulé L’Étoile noire. C’est ⁴²⁵l’histoire d’une jeune noire d’origine antillaise qui va connaître le calvaire de la déportation. C’est un livre sur la tolérance, l’amitié, le respect d’autrui. La sexualité ne sera pas abordée.

André Glucksmann sort.

Scène VII – God(e), MC Baffie, Karima Adidebe, Michelle Maillet, Dick Rivers

Entrée de Karima Adidebe en tenue de Lara Craft. Les fidèles hurlent à tire larigot. God(e) ⁴³⁰écarquille les yeux d’admiration.

GOD(E). – Bonsoir Karima Adidebe. Vous êtes la nouvelle incarnation officielle de Lara Craft.

KARIMA ADIDEBE. – Tout à fait.

Le public se lève et fait le salut romain. Lara se baisse au sol.

⁴³⁵KARIMA ADIDEBE. – Excusez-moi, j’ai perdu mon oreillette.

GOD(E), *souriant*. – Si vous pouviez la perdre plus souvent... Alors c'est pas facile, car vous avez un entraînement accéléré ?

KARIMA ADIDEBE. – Tout à fait, j'ai dû aussi passer mon permis de moto, des cours de survie. J'ai appris également à être plus un garçon manqué.

⁴⁴⁰ GOD(E). – Et c'est vrai que vous apprenez à piloter des hélicoptères ?

KARIMA ADIDEBE – Oui, bientôt.

GOD(E). – Et le maniement des armes aussi ?

KARIMA ADIDEBE. – Oui, j'ai fait ça en Allemagne la semaine dernière.

GOD(E). – Alors, vos mensurations 90d-60-90d.

⁴⁴⁵ *Les fidèles sifflent et applaudissent*

MC BAFFIE. – C'est abstrait, on ne s'en rend pas compte comme ça.

GOD(E). – Ouais, et quand on la voit, on se demande si elle est virtuelle ou pas. Vous êtes bien une vraie femme ?

KARIMA ADIDEBE. – Je l'espère.

⁴⁵⁰ GOD(E). – Vous tombez facilement amoureuse ?

KARIMA ADIDEBE. – Oui, mais ils ne sont pas accessibles : Elvis, James Dean.

GOD(E), *en lui montrant Dick Rivers*. – Hey hey, Dick Rivers, Dick !

KARIMA ADIDEBE. – Je sais, je l'ai vu.

GOD(E). – Quand tu t'appelles Dick, ça facilite, c'est sûr ?

⁴⁵⁵ MC BAFFIE, *en montrant Dick*. – Quand tu dis *Suck my dick* maintenant tu fabriques des images.

GODE(E). – Vous avez déjà couché avec des hommes mariés ?

KARIMA ADIDEBE. – Non.

MC BAFFIE. – Parce que nous on en a plein sur le plateau.

⁴⁶⁰ GOD(E). – Vous avez beaucoup d'aventures d'un soir ?

KARIMA ADIDEBE. – Absolument pas !

GOD(E). – Vous savez ce que les hommes préfèrent chez vous ?

MC BAFFIE. – J'ai bien une idée mais si je le dis...

KARIMA ADIDEBE. – En riant – peut être le fait que je suis très bien foutue.

⁴⁶⁵ *Rire général et applaudissement des fidèles*

Scène VIII – God(e), MC Baffie, Philippe Djian, Karima Adidebe, Michelle Maillet, Dick Rivers

⁴⁷⁰*Entrée de Philippe Djian*

GOD(E), *montrant Karima à Djian*. – Bonsoir. C'n'est pas de la merde, t'as vu ?

PHILIPPE DJIAN. – Oui, je n'ose pas regarder. Ça me trouble. Vous savez que je suis sourd d'une oreille. Le côté droit en général pour moi, c'est le côté dangereux. Et là, c'est très très dangereux.

⁴⁷⁵ GOD(E). – Très, très dangereux.

KARIMA ADIDEBE. – Vous êtes en sécurité.

PHILIPPE DJIAN. – Je l'espère.

MC BAFFIE, *montrant Dick*. – Philippe, tu veux qu'on change ? Tu seras moins perturbé ici.

GOD(E). – Karima n'a toujours pas trouvé le grand amour de sa vie.

⁴⁸⁰ PHILIPPE DJIAN. – Elle est jeune encore, elle a le temps.

KARIMA ADIDEBE. – J'ai vraiment beaucoup de temps.

GOD(E). – Pas trop non plus parce qu'après... Bien. Philippe Djian, vous êtes écrivain. Avec votre avant-dernier bouquin, vous avez fait la première série littéraire en six saisons. Ça s'appelle *Doggy Bag*. Aujourd'hui, c'est la saison deux. C'est très Sitcom, on retrouve ⁴⁸⁵l'obsession du sexe.

PHILIPPE DJIAN. – Là, vous dites « obsession du sexe », je ne pense pas. Le monde dans lequel on vit est basé sur le sexe, au moins la séduction. Et quand je regarde autour de moi, j'ai l'impression que tout fonctionne au sexe. Mais c'est pas non plus mal, c'est normal, c'est comme ça.

⁴⁹⁰ GOD(E). – Vous n'allez pas me faire croire que ça vous dérange le fait que je parle de cul ?

PHILIPPE DJIAN. – Non, ça ne me dérange pas puisque tous mes amis en parlent.

Applaudissements. Rebecca apporte les cartes.

PHILIPPE DJIAN. – Vous avez le droit de faire ce que vous voulez les cinq prochaines minutes sur le plateau. Attendez, je suppose que vous pensez que je vais sauter sur ma voisine de ⁴⁹⁵droite, mais pas du tout. J'ai une grande femme blonde qui est magnifique et que j'adore.

Applaudissements. Sortie de Dick Rivers

Scène IX – God(e), MC Baffie, Thierry Consigny, Philippe Djian, Karima Adidebe, Michelle Maillet

⁵⁰⁰*Entrée de Thierry Consigny. Il vient présenter son livre intitulé La mort de Lara, qui raconte la mort par noyade de sa fille de quatre ans. C'est un témoignage sur l'au-delà. Il relate les signes de la vie après la mort que lui envoie sa fille. L'auteur dit que, bien qu'il choque, selon lui il existe une vie après la mort.*

Applaudissements. Thierry Consigny sort.

Scène X – God(e), MC Baffie, Pierrepoljack, Philippe Djian, Karima Adidebe, Michelle Maillet

⁵⁰⁵*Entrée de Pierrepoljack en compagnie de trois de ses musiciens jamaïquains*

GOD(E). – Comment ça va ? Vous sortez jeudi un nouvel album qui s'intitule *Je ne blesserai personne*, dont le premier *single* est avec le toaster Elephant Man... Sinon, t'es un peu comme Djian, tu dis : « La télé, à part Drucker et Mireille Dumas, ce sont tous des traîtres »

PIERREPOLJACK. – Mireille Dumas, je ne l'ai jamais vue, mais c'est vrai que quand je la ⁵¹⁰regarde à la télé... ben je sais pas...

GOD(E). – Elle te botte physiquement ?

PIERREPOLJACK, *mimant une silhouette féminine*. – Je ne sais pas. Enfin, entièrement je la kiffe, ouais, ça s'explique pas, c'est comme ça.

DICK RIVERS. – Ah, elle est superbe Mireille !

⁵¹⁵GOD(E). – Et Lara Craft, tu la trouves comment par rapport à Mireille ?

PIERREPOLJACK, *sourire en coin*. – Ah super moche, un gros ton ! Mireille, elle est trop forte. *Rire général et applaudissements. La dernière chanson de Pierrepoljack joue.*

KARIMA ADIDEBE, *à Pierrepoljack*. – Montre-moi ta main, on dirait qu'on a le même tatou.

MC BAFFIE, *se levant et parodiant l'ouverture de sa braguette*. – Ah, tu viens de marquer ⁵²⁰un point Pierrepoljack... *You like tatou Karima ?*

Rire général. Applaudissements. Rebecca arrive avec les cartes

PIERREPOLJACK. – Vous devez choisir un invité et l'embrasser.

L'artiste se retourne vers Lara Craft et lui vole un baiser sur le coin des lèvres. Rire général.

Applaudissements.

⁵²⁵CHOREUTE L. – « Le thème de la révolution se mêle à la fête à outrance, à la drogue, à la musique, avec un sentiment d'irresponsabilité joyeuse². »

Scène XI – God(e), MC Baffie, Bruno, Manu, Pierrepoljack, Philippe Djian, Karima Adidebe, Michelle Maillet

GOD(E). – Bonsoir. Vous animez le *Morning* et le *Soiring*, alors vous baisez quand ?

BRUNO. – Ben juste après ; alors faut pas qu'on ne tarde pas trop... Non, en fait, on s'arrange.

⁵³⁰MC BAFFIE. – Sur les plateaux ?

GOD(E). – Vous baisez sur les plateaux. Il y a des loges spéciales ?

BRUNO. – Oui. Et on a un sens du rythme qui est pas mal.

MANU. – On commence à l'avoir parce qu'on débute.

GOD(E). – Vous avez quel âge ?

⁵³⁵BRUNO. – Moi, trente-six.

GOD(E). – Ah oui ! Quand même.

GOD(E). – Et toi ?

MANU. – Trente.

GOD(E). – Ah, tu l'as niqué sur ce coup-là !

⁵⁴⁰BRUNO. – Ben, il y a que sur ce coup-là.

Rire du public, applaudissements. Sortie de Philippe Djian, de Michel Maillet.

Scène XII – God(e), MC Baffie, Pascal Sellem, Oriane Bonduel, DJ Harry Cover, Bruno, Manu, Pierrepoljack, Karima Adidebe

Les derniers invités arrivent pour jouer au Blind Test. La soirée se termine dans l'euphorie.

² Extrait de l'interview intitulé, « Jean-Pierre : “dépasser mai 68, oui, l'effacer, non” », reçu par le magazine *L'Expansion*, le 28-09-2005. [En ligne : <http://www.lexpansion.com/>]

ACTE III

Dramatis personae : Patrick Bruel, Claude Perron, Albert Dupontel, Charlotte Valandrey, Jacques Vergès, Astrid Veillon, Philippe Tesson, Jean-François Kahn, Éric Laurent, Jean Louis Costes, Guillaume Laurent, Sébastien Thoen, Julien Cazarre, Thomas Séraphien, Pierre Samuel, Aurore Leblanc.

L'ensemble de l'acte se déroule le 1^{er} avril 2006, dans la cathédrale du vagin.

Scène I – God(e), MC Baffie, Patrick Bruel

GOD(E). – Bonsoir Patrick Bruel. Aujourd'hui vous revenez avec un album qui s'appelle *Des souvenirs de vent*. Il y a une chanson qui s'appelle *Je ne m'attendais pas à toi*, qui est au ⁵⁵⁰sujet d'Amanda, votre femme. Mais elle a quoi cette Amanda que les autres n'ont pas ?

PATRICK BRUEL. – Elle a beaucoup de qualités humaines. Au-delà de ça, je crois qu'il n'y a pas d'histoire qui tienne sans admiration. J'ai une profonde admiration pour la femme qu'elle est.

GOD(E). – Quels sont les défauts que doit avoir une femme pour qu'elle vous séduise ?

⁵⁵⁵PATRICK BRUEL. – Tous. Pour moi la femme idéale, c'est celle dont j'aimerais tous les défauts.

GOD(E). – Qu'est ce qui vous donnerait envie d'être trompé par une femme ?

PATRICK BRUEL. – Que ça lui vienne à l'esprit au moment où je ne sais pas comment la quitter.

⁵⁶⁰GOD(E). – Quand avez-vous déjà été heureux d'être quitté ?

PATRICK BRUEL. – Quand je n'étais plus amoureux. Comme tous les hommes un peu lâches, je laissais pourrir.

GOD(E). – Par qui aimeriez-vous être détesté ?

PATRICK BRUEL. – Détesté ? Par une femme, parce qu'il paraît que c'est un signe de grande
⁵⁶⁵excitation.

MC BAFFIE. – T'es chaud toi.

Rire des fidèles

GOD(E). – Quelle est la récompense reçue qui ne vous honore pas ?

PATRICK BRUEL. – Putain, c'est super dur... Ah ! Les cris des femmes qui ont simulé.

⁵⁷⁰GOD(E), *applaudissant*. – Bravo, très bien. Ceci étant, ça m'étonnerait que l'on simule avec vous.

MC BAFFIE, *se tournant vers les fidèles*. – Eh ben si ; et elles sont là ce soir.

Les fidèles conspuent MC Baffie... Rebecca apporte les cartes.

PATRICK BRUEL. – Carte hot. Vous devez désigner la plus jolie fille du public.

⁵⁷⁵*Patrick Bruel regarde Rebecca, lui prend la main et la convie à regarder la caméra.*

Scène II – God(e), MC Baffie, Albert Dupontel, Claude Perron, Patrick Bruel

GOD(E). – Bonsoir. Albert vous êtes là pour votre nouveau film qui s'intitule *Enfermé dehors*. C'est un SDF qui trouve une tenue de flic, et il va s'en servir pour retrouver la petite fille de Claude. Vous dites : « Ce film est né d'une attitude inconsciente qui consiste à regarder les travers du monde avec un nez rouge. »

⁵⁸⁰ALBERT DUPONTEL. – Ben oui.

GOD(E). – Claude Perron, vous êtes l'actrice fétiche de Dupontel, vous êtes dans tous ses films.

CLAUDE PERRON. – Oui.

GOD(E). – Albert Dupontel, vous avez dit en parlant de Claude : « Je préfère les actrices
⁵⁸⁵rare aux mauvaises très fréquentes. »

ALBERT DUPONTEL. – Ça, j'étais sûr que c'était le genre de détail qui allait lui plaire. Vous êtes un petit peu l'homme de chaffaut.

Pause

ALBERT DUPONTEL. – C'est clair que je trouve que Claude est un pur sang qui piaffe, et
⁵⁹⁰j'aime bien l'utiliser.

GOD(E). – Vous aimez beaucoup son animalité et sa tendresse en même temps. Claude, vous êtes animale ?

CLAUDE PERRON. – Animale, peut-être dans le sens que je suis plus instinctive que cérébrale pour le jeu. Et d'ailleurs dans la vie aussi. Si j'ai faim, j'ai faim, et si j'ai soif, j'ai soif.

⁵⁹⁵GOD(E). – Pourtant, au départ il a essayé de prendre une actrice espagnole à votre place quand même.

CLAUDE PERRON, *avec humour*. – Oui, mais elle est morte depuis. J'ai fait un contrat contre elle. Il ne faut pas déconner non plus !

GOD(E). – Ça ne s'est pas fait avec l'actrice espagnole, donc il a ramé pour vous reconquérir.

⁶⁰⁰CLAUDE PERRON. – Oh, il en a chié !

ALBERT DUPONTEL. – Elle est élégante quand elle le veut.

GOD(E). – Vous l'avez fait attendre avant de dire oui.

CLAUDE PERRON, *avec jouissance*. – Oh, j'ai pris mon temps ! J'ai fait le tour du périphe. Non je rigole. C'est sous la menace et la torture qu'il a fini par réaliser qu'il avait à côté de ⁶⁰⁵ lui quelqu'un de beaucoup mieux.

Rire des fidèles et applaudissements

Scène III – God(e), MC Baffie, Charlotte Valandrey, Albert Dupontel, Claude Perron, Patrick Bruel

Entrée de Charlotte Valandrey

⁶¹⁰GOD(E). – Bonsoir Charlotte. Héroïne de *Rouge baiser* qui vous a valu un prix d'interprétation au Festival de Berlin, vous vivez depuis plus de vingt ans avec le virus du sida. À l'heure de la cinquième édition du Sidaction, merci d'être avec nous pour en parler. Je rappelle à ce sujet qu'il faut faire le 110.

MC BAFFIE. – Et tenir les promesses. Dire je vais donner, c'est bien, mais le faire, c'est ⁶¹⁵ mieux.

GOD(E). – Ce que je veux dire au niveau du Sidaction, c'est des chiffres que l'on ne connaît pas bien. Aujourd'hui, dans le monde, il y a une personne qui meurt du sida toutes les dix secondes. Et une personne est contaminée toutes les six secondes.

CHARLOTTE VALANDREY. – Et il y a 40 millions de séropositifs morts du sida à l'heure⁶²⁰ d'aujourd'hui ; et en 2010 il y en aura 100 millions.

GOD(E). – Il n'y a pas de vaccin, ça il faut le dire.

CHARLOTTE VALANDREY. – Ouais, il n'y a pas de vaccin, ça n'existe pas ; et ils ne sont pas près de le trouver.

GOD(E). – Aujourd'hui la seule solution, c'est la trithérapie. Vous dites : « Mes médicaments⁶²⁵ sont mes bienfaiteurs. »

CHARLOTTE VALANDREY. – Ben oui, ce n'est pas tout le temps drôle. Au bout de huit ans de trithérapie, ça marque quand même. Plus la greffe et la cortisone. Quand on les oublie, il faut faire le tour de Paris, et là, je l'ai oublié.

CLAUDE PERRON. – Oh merde !

⁶³⁰ALBERT DUPONTEL. – Ça ne t'atteint pas les yeux en tout cas. Je vous ai vue dans le film de Vera Belmont. J'étais piqué à l'époque, c'est toujours le même regard.

CHARLOTTE VALANDREY. – Merci.

GOD(E). – En bref, il n'y a pas de vaccin ni de remède miracle. Vous dites : « Le préservatif n'est pas négociable. »

⁶³⁵CHARLOTTE VALANDREY. – Non pas en 2006.

GOD(E). – Mais ce n'est pas toujours facile. Un moment, même, vous êtes tombée amoureuse d'un électricien sur un film avec qui vous faisiez l'amour sans préservatif... Il y a des moments où c'est extrêmement difficile quoi ?

CHARLOTTE VALANDREY. – Oui, il y a des moments où l'on aime très fort quelqu'un, et⁶⁴⁰ quand on est aimé très fort, on ne fait pas toujours ce qu'il faut. Mais ce n'est pas quelque chose que je préconise.

GOD(E). – On pense que l'amour est tellement fort qu'on ne se rendra pas malade quoi.

MC BAFFIE. – Toujours la grande phrase, j'ai confiance.

CHARLOTTE VALANDREY. – Finalement, quand on prend la trithérapie, le virus est au seuil de⁶⁴⁵ détection. Mais bon, ce n'est pas du tout ce que je recommande.

MC BAFFIE. – Mais comment peut-on tomber amoureuse d'un électricien ?

Rire des fidèles

CHARLOTTE VALANDREY. – Je savais qu'il deviendrait chef opérateur aujourd'hui.

GOD(E). – Ça se passe comment votre vie aujourd'hui Charlotte ?

⁶⁵⁰CHARLOTTE VALANDREY. – Bien. Les derniers résultats sont bons en tout cas.

GOD(E). – Vous conseillez de faire un test au moindre doute.

CHARLOTTE VALANDREY. – Il faut le faire même si on n'a pas de doute, car d'une part vous prenez le risque de contaminer quelqu'un, et d'autre part vous pouvez mourir demain.

GOD(E). – T'as quelque chose à dire sur le Sidaction Albert ?

⁶⁵⁵ALBERT DUPONTEL. – Quand j'entends que la guerre en Irak coûte un milliard de dollars, je suis halluciné qu'ils ont besoin d'argent pour le sida. Mais qu'est ce que je peux faire. Rire ou pleurer ?

PATRICK BRUEL. – Prenez des capotes, n'avez pas honte de les mettre, n'avez pas honte de les acheter ; et ayez beaucoup de plaisir avec !

⁶⁶⁰*Applaudissement général. Patrick Bruel sort.*

Scène IV – God(e), MC Baffie, Jacques Vergès, Charlotte Valandrey, Albert Dupontel, Claude Perron

GOD(E). – Bonsoir Maître Verges.

⁶⁶⁵JACQUES VERGES. – Bonsoir.

GOD(E). – Vous n'avez pas une haute opinion de la justice, et c'est ce qui apparaît une fois de plus à la lecture de votre nouveau livre qui s'appelle *Malheur au pauvre*. Le *pitch* est très simple, c'est la justice à deux vitesses... On va commencer avec *les disparues de l'Yonne*. La première disparition a lieu 27 ans avant que la justice enquête. Malgré le dossier du gendarme ⁶⁷⁰Jambert qui, lui aussi, on se demande s'il ne s'est pas un peu suicidé, ou si on ne l'a pas un peu aidé. Est-ce que le meurtrier a été protégé par de puissants pédophiles régionaux ?

JACQUES VERGES. – C'est possible. Vous savez qu'avant cette affaire il y a eu un type qui avait été arrêté en flagrant délit. Dans sa cave, il y avait une fille nue attachée à une croix ⁶⁷⁵de Saint-André, et à côté il y avait un tarif. Un coup de canif dans le sein droit, sept cent franc ; un coups de canif plus bas, sept cents ; et ce type a été arrêté et il est en liberté actuellement. Mais la liste des clients a disparu ; et dans ces disparitions de l'Yonne, de quoi s'agit-il ? De pauvres filles un peu retardées, des débiles légères confiées à l'assistance publique. Alors, elles disparaissent et on écrit sur leurs fiches : fugue. En ce moment à ⁶⁸⁰Toulouse, vous avez 27 prostituées mortes, et sur la fiche de chacune on a marqué «

suicide ». L'une s'est suicidée par ce procédé très habituel. Elle a mis son slip dans sa bouche en se cassant une dent, et elle s'est ouverte la gorge avec un couteau, ce qui est la manière la plus habituelle de se suicider chez les femmes ! Mais pourquoi ? Car ce sont des pauvres prostituées de trottoirs.

⁶⁸⁵MC BAFFIE. – Souvent quand on est déprimé on fait ça.

Rire des fidèles

GOD(E). – Vous racontez les différences de traitement, par exemple entre l'affaire Dickinson et l'affaire Omar Raddad. Vous dites : « Dans l'affaire Raddad, les pistes pouvaient mener à un proche, un homme du monde, un homme d'en haut. »

⁶⁹⁰JACQUES VERGES. – Il y a une écolière anglaise, M^{lle} Dickinson, qui est violée et tuée dans une auberge de jeunesse, la nuit, dans un dortoir. Le juge Vanderbreck a fait trois mille six cents relevés d'ADN. À la fin, on a trouvé le meurtrier. Dans l'affaire Omar Raddad, à ma demande, la commission de révision analyse deux tâches de sang. Selon l'expertise, ces deux tâches sont du sang de M^{lle} Marchal, mais dans chacune des tâches il y a de l'ADN ⁶⁹⁵d'homme. Ces deux ADN sont différents entre eux, et différents de celui d'Omar Raddad. Moi je dis « il faut continuer ». La cour de révision dit « non, on ne peut pas dater l'ADN ». Mais dans l'affaire Dickinson, on ne pouvait pas dater non plus. La différence, c'est que le type qui viole une écolière dans une auberge de jeunesse la nuit, c'est un routard, on peut le ⁷⁰⁰chercher. Mais dans la cave, il n'y a que les domestiques et les amis de la maison. Si c'est pas le domestique, qui c'est ? Circulez, il n'y a rien à voir. Il y a un ADN de pauvre, on peut chercher, mais un ADN de riche, ça on n'y touche pas.

MC BAFFIE. – Mais ç'a toujours été comme ça de tout temps. Vous semblez étonné ?

JACQUES VERGES. – Il fut un temps où l'on affirmait l'inégalité entre les gens. Aujourd'hui, ⁷⁰⁵on nous dit le Droit de l'homme, nous sommes tous égaux. Et en fait, aujourd'hui plus que jamais, cette discrimination existe. Et ce que je dis-là en dénonçant, c'est parce que parfois l'opinion est abusée par les grands discours.

GOD(E). – Pour finir, Jacques Verges, est-ce que vous avez déjà été nu sous votre robe ?

JACQUES VERGES, *surpris*. – Nu sous ma robe ? Ben non, cela serait visible.

⁷¹⁰*Rires et applaudissements des fidèles. Albert Dupontel et Claude Perron sortent.*

Scène V – God(e), MC Baffie, Astrid Veillon, Jacques Vergès, Charlotte Valandrey

Entrée d'Astrid Veillon. Les fidèles sifflent et hurlent d'admiration.

⁷¹⁵GOD(E). – Bonsoir Astrid Veillon. Vous reprenez *Les monologues du vagin* au petit théâtre de Paris à partir du 4 avril. Les interprètes changent souvent, mais cette pièce a déjà connu en France 1800 représentations. Elle a été créée à New York à partir de témoignages de femmes du monde entier sur leur sexe. L'objectif était de donner au vagin la reconnaissance qui lui manquait. Je trouve ça surréaliste. Enfin bon.

⁷²⁰ASTRID VEILLON. – C'est une façon imagée de dire ça. C'est surtout un hymne à la femme, je pense. Dans l'idée de donner un côté un peu libérateur à des femmes qui ont vécu des choses plus ou moins violentes. Après la représentation, Ève a eu beaucoup de témoignages de femmes qui avaient subi des violences, et c'était une façon pour elle de dire je ne suis pas la seule, je peux en parler librement.

⁷²⁵GOD(E), *s'adressant à Jacques Vergès*. – Vous l'avez vu non ?

JACQUES VERGES. – Pas encore.

GOD(E). – Il faut y aller Jacques.

JACQUES VERGES. – J'en suis convaincu. Les interprètes changent, mais le vagin reste le même.

⁷³⁰*Rires des invités et des fidèles*

GOD(E). – Astrid, est-ce que vous vous êtes déjà dit : « Mais qu'est-ce que je fous à parler de chatte depuis une heure ? »

ASTRID VEILLON. – Non, je n'ai pas encore joué. J'attaque mardi, alors on se reverra pour en parler.

⁷³⁵GOD(E). – Vous vous êtes déjà dit : « Lui, c'est où il veut, quand il veut ? »

ASTRID VEILLON. – Oui.

GOD(E). – Vous vous êtes déjà dit : « Elle est trop bien gaulée Vahina Giocante, c'est dégueulasse ! »

ASTRID VEILLON. – Non, j'aime les belles femmes. Elle est excessivement jolie.

⁷⁴⁰GOD(E). – Vous vous êtes déjà dit justement : « Hum, avec une fille, ça doit être pas mal ? »

ASTRID VEILLON. – Oui.

GOD(E). – Et alors vous l'avez fait ?

ASTRID VEILLON. – Eh ben... Alors j'aime les hommes.

GOD(E). – Vous vous êtes déjà dit : « Non, cinq dans un seul lit, c'est trop ? »

⁷⁴⁵ASTRID VEILLON. – Je ne me suis pas dit ça, je ne me suis jamais retrouvée dans ce genre de situation.

GOD(E). – Est-ce que vous vous êtes déjà dit : « J'ai envie de mourir ? »

ASTRID VEILLON. – Oui, il n'y a pas si longtemps que ça.

GOD(E). – Vous vous êtes déjà dit : « Oh allez, c'est juste un porno, personne ne le saura » ?

⁷⁵⁰ASTRID VEILLON, *en riant*. – Non.

GOD(E). – Est-ce que vous vous êtes déjà dit : « Il est mieux au cinéma lui » ?

ASTRID VEILLON. – Oui, ou à la télévision.

MC BAFFIE. – Et Verges, il est mieux en vrai ?

Rire général

Scène VI – God(e), MC Baffie, Philippe Tesson, Jean-François Kahn, Astrid Veillon, Jacques Vergès, Charlotte Valandrey

GOD(E). – Bonsoir, Philippe Tesson, éditorialiste chez *Valeur actuelle*, directeur de L'Avant-scène Théâtre ; et Jean-François Kahn, fondateur de *Marianne*. Alors vous pensez quoi,

⁷⁶⁰Philippe, de ce CPE ?

PHILIPPE TESSON. – Moi j'étais pour le CPE. Je suis pour tout ce qui peut déverrouiller les obstacles qui se dressent contre l'emploi. Cela dit, Villepin a été très maladroit, au point où l'on peut se demander s'il ne l'a pas fait exprès pour faire péter les choses, car il faudra bien que les choses pètent un jour. Cependant, il faut préparer le terrain. C'est la jeunesse dont il ⁷⁶⁵est l'enjeu actuel. C'est surtout son équilibre, son avenir.

GOD(E), *regardant Jean-François Kahn*. – Vous étiez pour ou pas, vous, au départ ?

JEAN-FRANÇOIS KAHN. – Comme citoyen, je trouve que c'est très difficile comme situation. Ce n'est pas un scandale total le CPE, ce n'est pas l'esclavagisme, mais c'est la régression de trop. On ne peut pas dire : « Faites des sacrifices », quand on s'en met plein les poches.

⁷⁷⁰PHILIPPE TESSON. – C'est quand même un discours simplificateur et populiste, je ne vais pas dire démagogique, mais on en est quand même pas loin !

JEAN-FRANÇOIS KAHN. – Populiste ! Dans le genre réponse automatique, ça c'est pas mal !

Les fidèles rigolent aux éclats

PHILIPPE TESSON. – Qu'on s'en met plein les poches, après tout, ç'a toujours été comme ça⁷⁷⁵ depuis la préhistoire.

MC BAFFIE. – Il y avait des comptes en Suisse à la préhistoire ?

Rires et applaudissements des fidèles

MC BAFFIE. – Ils sont forts Éric et Ramzy³, ils reviennent toujours avec des nouveautés.

JEAN-FRANÇOIS KAHN. – Une société où il n'y a que le fric, ça produit des Youssouf⁷⁸⁰ Fofana⁴ L'autre jour, quand il y avait la manifestation, j'ai vu les jeunes casseurs et j'ai essayé d'écouter ce qu'ils disaient. Leur obsession, c'est la tune, le pognon, la loi de la jungle. C'est le produit de ce système que tu défends !

PHILIPPE TESSON, *riant sous cap*. – C'est l'obsession de tout être humain.

GOD(E). – Astrid, sur le CPE ?

⁷⁸⁵ASTRID VEILLON. – Je pense que c'est une goutte qui fait déborder le vase, c'est une vraie crise, que ce soit social ou économique. On est en train d'étouffer la classe moyenne en France. Mais c'est elle qui fait marcher l'économie.

JEAN-FRANÇOIS KAHN. – C'est vrai.

PHILIPPE TESSON. – Jean-François, à force d'entretenir ce discours, tu entretiens une illusion⁷⁹⁰ qui est coupable. C'est criminel de faire croire au gens qu'untel vaut untel. C'est ridicule de faire croire aux jeunes que la réussite est un droit définitivement acquis.

MC BAFFIE. – Donnez vos dates de tournée que l'on puisse savoir où vous allez passer.

Rire général

PHILIPPE TESSON, *riant de plus belle*. – Je le connais assez pour savoir qu'il est victime du⁷⁹⁵ discours dans lequel il vit depuis plus de cinquante ans. Il rabâche continuellement son discours populiste, conservateur et égalitaire.

JEAN-FRANÇOIS KAHN. – Vous voyez. C'est quand même la preuve de ce que je disais tout à l'heure. Vous appuyez sur un bouton, et paf ! Et ça sort toujours les mêmes mots. Je te dis que pour que les gens acceptent les sacrifices dans ce pays, il faut qu'ils aient l'impression

³ Erik et Ramzy sont de célèbres humoristes français. Ils ont notamment joué dans le série *H*

⁴ Jeune habitant de la ville de Bagneux. En 2005, Il est arrêté et mis en prison pour avoir organisé, l'enlèvement, la séquestration, la torture et l'assassinat d'un jeune homme juif, pour demande de rançon.

⁸⁰⁰qu'ils sont mieux répartis. Tu ne peux pas être en désaccord avec ça, même si tu joues ton rôle ?

Le public applaudit

GOD(E). – Jacques, vous en pensez quoi ?

JACQUES VERGES. – Ah non ! Je ne vais pas intervenir parce que le duo est tellement parfait !

⁸⁰⁵GOD(E). – Charlotte, vous en pensez quoi ?

CHARLOTTE VALANDREY. –Qu'il faut appeler le 110, c'est super important ; et que j'aimerais bien y aller dans pas trop longtemps parce que je n'ai pas pris mon médicament.

GOD(E). – Ben vas-y alors.

Musique de fond, Charlotte s'en va. Le débat sur le CPE reprend.

⁸¹⁰GOD(E). – C'est quoi la solution alors ?

PHILIPPE TESSON, *regardant Jean-François Kahn*. – Ce que je dis, c'est que ça va péter. Les jeunes forment une masse incontrôlable. Mais il va dire que je tiens un discours réactionnaire. Mais le discours réactionnaire est un discours de bon sens. Le discours anarchiste et pseudo révolutionnaire de Jean-François Khan est rétrograde.

⁸¹⁵JEAN-FRANÇOIS KAHN. – Je ne comprends pas. Tout à l'heure, il était pour la réforme, maintenant il me traite de révolutionnaire, de rétrograde. C'est absolument formidable.

MC BAFFIE. – Mais comment ça se passe, vous écrivez vos sketches à deux ? Rappelez que votre spectacle s'appelle *Tout et son contraire*. Vous serez à l'Olympia ?

JEAN FRANÇOIS KAHN. – Ça, c'est son rôle à lui, *tout et son contraire*.

⁸²⁰ PHILIPPE TESSON. – Qui a écrit *Tout change parce que rien ne change* ?

GOD(E) ET MC BAFFIE. – Jean-François Kahn.

MC BAFFIE. – Ils sont bons en promo, ils le vendent bien le spectacle !

Rire général et applaudissements

- Scène VII – God(e), MC Baffie, d'Éric Laurent, Philippe Tesson, Jean-François Kahn, Astrid Veillon, Jacques Vergès.

Entrée d'Éric Laurent. Il publie chez Plon son livre intitulé La face cachée du pétrole. Le débat porte sur des notions géopolitiques. Aucune allusion sexuelle ne sera faite. Le débat

⁸³⁰*terminé, Philippe Tesson, Jean-François Kahn et Éric Laurent regagnent leur loge.*

Scène VIII – God(e), MC Baffie, Jean-Louis Costes, Astrid Veillon, Jacques Vergès

GOD(E). – Bonsoir Jean-Louis Costes. Vous faites sur scène des opéras pornos, vous écrivez dans des revues comme *Hermaphrodites*, *Bordels*. Vous faites un test plus long qui est publié (*Viva la merda*) ; et là vous publiez *Grand-père*. Moi je vous ai connu il y a dix ans. Performeur underground, vous faisiez des horreurs sur scène. Même moi j'étais choqué.
⁸³⁵Aujourd'hui je vous retrouve en écrivain célinien, bukowskien, et votre livre est étonnant.

JEAN LOUIS COSTES. – Ouais.

GOD(E). – Quand je vous ai connu vous étiez assez *hardcore*, et là j'ai l'impression que vous avez une certaine spiritualité. Vous dites qu'il y a deux ans, à Dunkerque, vous êtes bourré,
⁸⁴⁰vous êtes à poil ; et là, vous traînez dans la zone industrielle et vous tombez sur un calvaire avec un christ. D'un seul coup il y a un retour à la spiritualité, non ?

JEAN LOUIS COSTES. – Je suis sorti de la salle du spectacle complètement barré, et je vois cette croix. Je vois une source et j'ai pissé dedans en disant : « Je vais faire une offrande. » J'ai regardé ce christ, et d'un coup je suis tombé à genoux. C'était au niveau de la piété. Il
⁸⁴⁵faisait super froid, et personne n'en avait rien à foutre de cet homme crucifié. Ça m'a vachement touché. Et maintenant j'ai compris cette religion. Même le plus puissant des papes ou des rois, il a une victime sur son torse. Alors que toutes les religions présentent des gens glorieux. Ça m'a beaucoup touché, car je suis quasi clodo ; et là, j'ai vu un mec dans la merde

⁸⁵⁵GOD(E). – C'est bien.

Applaudissement des fidèles

GOD(E). – Alors maintenant je vais vous dire « à prendre ou à laisser », et vous allez répondre... Misogyne, à prendre ou à laisser ?

JEAN-LOUIS COSTES. – Ouais, j'ai peur du vagin, mais j'aime la femme.

⁸⁶⁰GOD(E). – Dégueulasse ?

JEAN-LOUIS COSTES. – On dit que je fais des trucs dégueulasses, mais pour moi c'est la normale, on est plein de merde de toute façon.

GOD(E). – Obsédé sexuel ?

JEAN-LOUIS COSTES. – Un pour cent du temps quand je bande, c'est tout.

⁸⁶⁵ GOD(E). – Provocateur ?

JEAN-LOUIS COSTES. – C'est vrai, je ne m'en rends pas compte. Pour certains, se mettre une carotte dans le cul, c'est une provocation, pour moi, c'est juste un gag.

MC BAFFIE. – Ça peut être un rangement !

GOD(E). – Homosexuel refoulé ?

⁸⁷⁰JEAN-LOUIS COSTES. – Homosexuel refoulé... ah oui, la preuve, la carotte !...

Applaudissement des fidèles. Eric Laurent et Jacques Vergès sortent.

Scène IX – God(e), MC Baffie, Guillaume Laurent, Jean-Louis Costes, Astrid Veillon

⁸⁷⁵GOD(E). – Bonsoir Guillaume. Disons-le tout de suite, vous êtes le mari de Sandrine Bonnaire. On l'a reçue la semaine dernière, et comme vous n'aviez pas de baby-sitter, vous venez à tour de rôle.

GUILLAUME LAURENT. – Voilà, on fait une sorte de parenthèse sur deux semaines.

GOD(E). – Vous êtes également le scénariste d'*Amélie Poulain, Un long dimanche de fiançailles*... Aujourd'hui vous publiez votre deuxième bouquin, *Happy Hand*.

GUILLAUME LAURENT. – C'est l'histoire de deux destins qui sont liés au départ, et que le sort sépare. C'est celui de Naofel et de sa main droite, qui est un vrai personnage dans l'histoire. Naofel se retrouve amputé de sa main qu'on ne peut pas lui greffer. Elle s'évade du labo où on s'appête à la disséquer ; et on suit en parallèle toutes les étapes pour qu'elle ⁸⁸⁵rejoigne Naofel.

GOD(E). – Un moment la main devient l'amant d'une jeune femme.

GUILLAUME LAURENT. – Absolument. Elle a toutes sortes d'aventures. Elle rencontre un Labrador pour aveugle, elle se retrouve dans un jardin public. Un moment, c'est vrai, il y a un passage assez érotique.

⁸⁹⁰GOD(E), *en regardant Astrid*. – Très érotique même. Parce que tu sais, cette fille dans son lit elle a cette main qui...

ASTRID VEILLON. – Pourquoi tu me regardes ?

GOD(E). – Ben je te regarde car tu es la seule fille, grâce à Dieu. Voilà, je te regarde.

Rire général

⁸⁹⁵GOD(E). – Elle aime votre bouquin Sandrine Bonnaire ?

GUILLAUME LAURENT. – Oui, et le premier aussi. Comme vous le savez, l'un des premiers prix d'*Amélie Poulain* était celui du film romantique de l'année ; et Sandrine était actrice romantique de l'année au Festival de Cabourg ; et on s'est rencontrés à ce festival.

GOD(E). – Que de belles histoires, ils se sont rencontrés au Festival du film romantique !

⁹⁰⁰MC BAFFIE. – Et ils ont couché le premier soir au Festival du film porno.

GOD(E). – Ça c'est après. Sandrine Bonnaire vous adore.

GUILLAUME LAURENT. – Ah ça, c'est réciproque !

GOD(E). – À part votre femme, quelle est la plus belle femme au monde ?

GUILLAUME LAURENT. – Toutes les femmes qu'elle interprète. Je suis fou d'elle.

⁹⁰⁵GOD(E). – À part votre femme, qui vous a excité récemment ?

GUILLAUME LAURENT. – Personne.

Applaudissement des fidèles